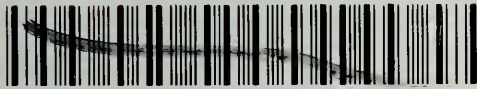


U d/of OTTAWA



39003011068490



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



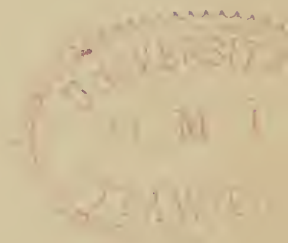
LETTRES

DU

R. P. H.-D. LACORDAIRE

A THÉOPHILE FOISSET

TOME II



LETTRES

DU

R. P. H.-D. LACORDAIRE

A THÉOPHILE FOISSET

PRÉCÉDÉES DE LA NOTICE DICTÉE PAR LE PÈRE
SUR SON LIT DE MORT

PUBLIÉES

PAR M. JOSEPH CRÉPON

AVOCAT A LA COUR DE PARIS

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

—
1886

Droits de reproduction et de traduction réservés.



BX

4705

L 235

A 437.

1886

v. 2

LETTRES
DU RÉVÉREND PÈRE LACORDAIRE

A THÉOPHILE FOISSET



LXXIX

ROSMINI. — *Sainte Élisabeth*, PAR M. DE MONTALEMBERT

Rome, 20 septembre 1836.

Je trouve enfin, mon cher ami, une occasion de vous envoyer ce qui a paru de la traduction italienne de l'*Histoire du christianisme*, par le comte de Holberg. Vous n'imaginez pas combien toutes les communications sont gênées par les mesures prises contre le choléra. La navigation des bateaux à vapeur est interrompue, ou se fait au hasard, sans aucune régularité. Un paquet, expédié de Paris à Marseille pour moi, a attendu près d'un mois pour partir; aucun ba-

teau ne voulait s'en charger, et il a fallu trouver un voyageur qui consentît à courir les chances de l'arrêt et des fumigations ! Vous savez par ma lettre précédente que ces six volumes coûtent 22 fr. Quand vous verrez mon frère Léon, vous les lui remettrez.

Je suis tout à fait de votre avis, mon cher ami, sur la publication qui a été faite dans les journaux. Je l'avais expressément défendu ; mais c'est M^{sr} l'archevêque lui-même qui en a décidé autrement. Je n'évite rien tant, je vous assure, que de me produire, au risque même de passer pour un monstre, en n'écrivant pas dans la *Revue des deux Bourgognes*. Le pauvre Lorain m'écrit de Coire, en Suisse, à ce sujet, une lettre capable de me persuader que je suis le plus grand égoïste du monde, un ambitieux sourd à l'amitié, et mille belles choses semblables. Il est difficile de

Contenter tout le monde et son père,

comme dit la Fontaine.

J'avais déjà entendu parler de M. l'abbé Rosmini par un de ses élèves, jeune prêtre fort distingué du Tyrol, qui vient malheureusement de mourir tout à côté de moi. J'ai acheté un ouvrage intitulé : *Nuovo saggio sulla origine delle Idée*, en quatre gros volumes, qui contient la philosophie de l'abbé Rosmini. Il a fondé à *Domodossola*, au pied du Simplon, une congrégation

religieuse dont j'ai le *prospectus*, et qui est destinée à toutes les œuvres sacerdotales, selon ses forces, et sous le bon plaisir des évêques. On dit qu'une seconde maison se fonde à Suze.

En fait de nouvelles religieuses, nous avons ici depuis quelques jours M. Thiers. On ne sait pas s'il va prendre l'ambassade de Naples, ou si c'est un simple voyage.

J'ai reçu tout récemment l'*Histoire de sainte Élisabeth*, par M. de Montalembert. Je crois bien que vous l'avez lue. C'est un excellent ouvrage et bien touchant. Quel siècle que celui où un jeune homme de vingt-six ans, pair de France, maître de son temps et de sa fortune, emploie trois ou quatre années de recherches et de voyages, pour écrire la vie d'une sainte, sans aucun déguisement humain ! Je l'attends ici, où il doit passer l'hiver avec sa jeune femme. Il doit être déjà en Suisse. C'est une grande consolation pour moi, surtout au moment où ce pauvre abbé de Lamennais prépare, comme vous le savez, une relation de notre voyage à Rome en 1832, où il se propose d'accabler le saint-siège. Je suis bien aise que cette publication, qui était tôt ou tard inévitable, ne soit pas arrivée plus tôt, et n'arrive pas plus tard. Ce sera le dernier acte, quant à nous, du drame où nous avons été mêlés.

Ma situation est toujours la même. Je suis très content de mon voyage, dont je retire déjà

d'heureux fruits. J'ai reçu de M^{gr} l'archevêque de Paris une lettre on ne peut plus aimable et encourageante. Quant à vaincre toutes les préventions, je n'y prétends pas. La division est dans les entrailles des choses, et notre Église de France n'arrivera pas de sitôt à l'unité d'esprit. Il suffit de pouvoir remplir sa tâche; la haine impuissante vous maintient dans la règle de l'humilité.

Adieu. Mes respects à M^{me} Foisset; mes compliments à votre frère, et tout à vous.

H. LACORDAIRE.

LXXX

LACORDAIRE PUBLIE UNE LETTRE SUR LE SAINT-SIÈGE

Rome, 26 décembre 1836.

Lorsque j'ai reçu votre lettre du 21 novembre dernier, mon cher ami, j'attendais les conseils dont j'avais besoin, dans les circonstances résultant de cette malheureuse publication. On m'a conseillé de ne rien faire qu'avec l'agrément et l'indication de l'autorité la plus élevée; j'ai suivi ce conseil, et, après avoir su positivement que le saint-père n'exigeait rien de moi, mais qu'il agréerait ce que m'inspirerait, pour la défense du saint-siège, un mouvement spontané, je me suis mis à écrire une lettre sur le saint-siège, où, sans nommer l'abbé de Lamennais, je crois répondre au fond de son livre. Cette lettre est en route pour Paris, sous un couvert sûr; et si les vents n'ont pas été contraires, elle doit être à • Marseille, d'où elle parviendra en trois jours à

Paris. Sa publication me paraît ne pouvoir être retardée au delà du 20 janvier prochain. Le saint-père a été comblé de joie par la conduite des anciens amis de l'abbé de Lamennais, et il s'en est exprimé de la manière la plus marquée, surtout par rapport à Montalembert et à moi. Je ne saurais dire tout le bien intérieur et extérieur que je retire de mon séjour à Rome, et la main de Dieu m'est visible en cela, comme en tout le reste depuis cinq ans.

Vos plaintes sur votre évêque sont bien connues ici, et, il y a quelque temps, le cardinal Polidori me demanda sur ce sujet, de vive voix, toutes les confirmations dont il avait besoin. Mais Rome ne peut rien, tant que les évêques de France ne *voudront* pas. La marche était que Lyon citât et jugeât, sauf l'appel au saint-siège. Le gouvernement ne pouvait empêcher la citation ni le jugement, supposé même qu'il l'eût voulu. Pourquoi une chose si simple est-elle impossible? Parce que nos évêques repoussent au moins tacitement tout ce qui pourrait leur ôter l'empire absolu dont ils jouissent, et qui en fait les gouvernants les plus absolus qui soient nulle part dans l'Église. Si c'est faiblesse, le résultat est toujours de laisser le saint-siège sans appui, et le saint-siège est trop profond pour jamais s'aventurer sans être sûr qu'on l'aidera sur les lieux. La faute est en France et non ici.

On désire passionnément ici le rétablissement des lois canoniques chez nous; mais peut-on l'imposer, lorsqu'on ne peut pas même empêcher nos évêques de détruire l'unité de la prière sacerdotale, malgré les règlements du concile de Trente? -Voilà, cher ami, la réponse de nous autres Romains. La France est encore vacillante : sera-t-elle gallicane ou romaine? C'est une grave question, et le saint-siège ne veut pas troubler le cours naturel des esprits, par une action qui effrayerait plus l'épiscopat que le gouvernement. Vous souffrez, et je vous plains sincèrement; mais le remède est en France, ou nulle part. Lisez l'histoire de la bulle *Unigenitus*, et vous verrez où nos *usages* réduisaient les souverains pontifes, et avec quelle douleur Clément XI se plaignait du peu de secours qu'il rencontrait, même dans l'épiscopat orthodoxe. Tous les maux de l'Église de France lui sont venus et lui viendront d'elle, jusqu'au jour où elle voudra enfin être romaine et accepter le droit canonique. Si l'Église de France eût été romaine, le jansénisme y eût été étouffé au berceau, comme il le fut en Belgique. L'affaire de l'abbé de Lamennais devrait bien nous ouvrir les yeux. Qu'ont pu les évêques contre lui pendant dix ans? Un mot de Rome suffit. Son dernier livre accable à jamais sa destinée, et le mal qu'il produira sera peu de chose, comme on le voit déjà.

Si vous avez occasion d'écrire à Lorain, annoncez-lui ma lettre sur le saint-siège. Faites mes compliments à M. Ponsot sur son mariage, et à votre frère sur sa maladie, dont je souhaite la prompte guérison.

J'ai ici depuis quelques jours M. de Montalembert et sa femme. C'est une consolation de l'absence de mes amis et de ma patrie. Souvenez-vous toujours de moi, et croyez que mon souvenir dévoué ne vous abandonne pas non plus. Je vous envoie de Rome mille vœux de bonne année, ainsi qu'à M^{me} Foisset, pour laquelle j'y joins mes respectueux hommages. Adieu.

H. LACORDAIRE.

LXXXI

ÉRECTION DE SOLESMES EN ABBAYE. — PROJETS ULTÉRIEURS DE LACORDAIRE

Rome, 31 juillet 1837.

Vous avez su peut-être, mon cher ami, malgré le silence des journaux, que M. Guéranger, supérieur de la communauté de Solesmes, est venu à Rome, *vers la fin du Carême*, pour solliciter l'approbation du saint-siège. Vous savez aussi combien ce pauvre abbé, des années durant, a été desservi par quelques journaux et par bien d'autres voies, sans compter le souvenir de ses liaisons précédentes et publiques avec M. de Lamennais à Rome. Malgré tout cela, il a été parfaitement accueilli; l'ambassadeur de France l'a recommandé par une note expresse; les jésuites se sont pris de passion pour sa cause et l'ont soutenue avec un zèle inimaginable; le pape a nommé six cardinaux choisis dans la congrégation des

évêques et réguliers pour examiner l'affaire ; puis le père Rosaven, nommé rapporteur de la congrégation , a fait un rapport favorable ; les cardinaux ont rendu un décret conforme ; le pape l'a sanctionné en le rendant encore plus satisfaisant. Bref, Solesmes est érigée en abbaye, chef-lieu de la *congrégation des bénédictins de France*, affiliée au Mont-Cassin ; l'abbé Guéranger est abbé à vie, avec tous ses successeurs ; toutes les maisons de bénédictins dépendront en France de Solesmes, et ne pourront avoir que des prieurs élus pour un temps déterminé, trois ou quatre ans, sauf réélection ; l'abbé de Solesmes a l'anneau, la crosse et la mître. Mercredi dernier, l'abbé de Solesmes a fait profession à Saint-Paul-hors-des-Murs, entre les mains de l'abbé Bini, abbé de Saint-Paul, avec une grande solennité, et hier, au *sacro speco* de Subiaco, il a reçu, en qualité d'abbé de Solesmes, la profession d'un compagnon de voyage qu'il avait amené ¹. Vous voyez là le résultat du triple voyage de Montalembert, de l'abbé Guéranger et de moi, et aussi une manifestation de cet instinct de Rome, qui a toujours été si admirable dans le discernement de ses véritables enfants, et dans la douceur qu'elle a constamment mise à l'égard de ceux-là mêmes qui ont pu commettre des

¹ Le P. Brandès.

fautes, pourvu qu'elles aient été sans opiniâtreté.

Je regarde à présent mon voyage comme ayant épuisé tous ses résultats possibles aujourd'hui, et je songe sérieusement au retour. Mais tout ce que je vais vous dire est entre nous. Désormais Paris m'est fermé; j'ai détruit, il y a trois mois, la dernière porte qui me restait, en refusant une offre indirecte ou plutôt une insinuation qui m'était faite au nom de M^{sr} l'archevêque pour un canonicat vacant. Il n'y mettait que la condition d'une lettre explicative, disait-il, du *malentendu* de cet hiver. Ne sentant aucun désir de retourner à Paris, et ne croyant pas que les torts fussent de mon côté, j'ai répondu en homme complètement désintéressé, qui voit un sacrifice là où l'on semble lui présenter un bienfait. La Providence m'a éloigné de Paris par un voyage que rien ne paraissait exiger et par la conduite inattendue de M^{sr} l'archevêque dans une affaire où le saint-père lui-même était derrière moi; c'est à la Providence à me rejeter dans ce gouffre, où abondent les passions et les difficultés. Pour moi, je n'y remettrai les pieds qu'autant qu'on m'y emportera. La France est grande; on m'a fait des invitations pressantes de plusieurs grandes villes de France, entre autres de Metz. Dans mon plan, j'irais à Metz, par exemple, pour l'Avent; j'y donnerais des conférences dans la cathédrale jusqu'à Pâques et un peu au delà,

selon le besoin , une fois le dimanche ; j'y resterais encore quelque temps pour cultiver la bonne semence , et j'irais passer les six mois d'été à Solesmes , dans une maison pieuse , ornée déjà d'une bonne bibliothèque , avec un homme fort instruit et fort aimable qu'est l'abbé Guéranger ; et là , m'étant retrempé et fortifié , j'irais passer l'hiver suivant dans quelque autre grande ville . Je mènerais cette vie apostolique tant que je le pourrais ; et , si avant la fin aucun autre ministère ne se présenterait , j'achèverais mes jours à Solesmes , tâchant de résumer mes idées et le fruit de mon travail dans quelque bon livre . Si je m'arrête définitivement à ce parti , sur lequel je vous demande une prompte réponse , je quitterais Rome à la mi-octobre , pour me rendre probablement à Metz , en passant par Milan et Bâle . L'abbé Guéranger approuve fort ce plan ; Montalembert voudrait que je donnasse cet hiver à Rome des conférences pour les étrangers , comme j'y suis invité par le cardinal-vicaire ; j'y suis peu porté , à cause des besoins de la France , et du peu d'espoir de toucher un auditoire composé d'éléments aussi hétérogènes .

On craint beaucoup ici le choléra qui sévit toujours à Naples et en Sicile . Hier la voie Cassia , qui mène à Florence , était sillonnée par des voitures de départ ; on prétendait que le choléra était à l'hôpital Saint-Jacques , fermé en effet par

ordre supérieur, à cause de morts dont la nature a paru exiger qu'on interdît les communications avec le dehors. Je suis toujours bien portant; l'été, sauf les premiers jours de juillet, est d'une chaleur très modérée; le ciel est presque toujours couvert, quoiqu'il pleuve peu. Adieu, mon cher ami; mes hommages respectueux à M^{me} Foisset. Répondez-moi tout de suite.

H. LACORDAIRE.

LXXXII

SUCCÈS DES CONFÉRENCES DE METZ. — PUBLICATION DE LA
Lettre sur le Saint-Siège. — DISPOSITIONS DE LACORDAIRE
A L'ENDROIT DE PARIS. — AFFAIRE BAUTAIN. — AFFAIRE DE
COLOGNE

Metz, 25 décembre 1837.

Mon cher ami,

J'ai donné hier ma quatrième conférence au milieu d'un auditoire d'hommes considérable, dont l'ardeur d'entendre la vérité surpasse toutes mes espérances. Il n'y a pas ici l'ombre d'opposition : l'évêché, le clergé, la ville, tout semble d'accord, et j'ai des raisons d'espérer des fruits tout à fait consolants. Bref, je me félicite tous les jours du parti que j'ai pris, et je commence à croire que la province est un champ plus sûr et plus fécond que Paris. D'un autre côté, l'affaire de mon manuscrit tire à sa fin ; je le publie décidément, et vous en aurez un exemplaire dans

huit jours. M^{gr} l'archevêque m'a écrit à Rome, pendant que je m'en éloignais, une lettre fort cordiale, et, malgré la publication, je crois que tout ira parfaitement bien. Je n'accepterai, du reste, rien à Paris qu'aux conditions que je vous ai dites. Ma résolution est ferme à cet égard. Il est absurde pour moi de remonter dans la chaire de Notre-Dame telle qu'elle est aujourd'hui.

L'affaire de l'abbé Bautain est toujours dans le même état, malgré le mémoire qu'il vient de publier, et qui m'a paru ce qu'il a produit de plus clair depuis le commencement de la querelle. On ne peut rien espérer de l'évêque actuel. M. Bautain a malheureusement mal engrené les choses, et il faudrait aujourd'hui un génie plus qu'humain pour s'en tirer. Je crois qu'on peut s'en tirer néanmoins avec du temps et une grande foi, et je le désire violemment; car M. Bautain ferait évidemment aujourd'hui un bien considérable. Hélas! les jugements de Dieu ne se pénètrent pas.

Je suis ravi par contre de l'attentat de Cologne. C'est le salut de l'Église en Prusse. Là, au moins, nous voyons clair dans les desseins de la Providence. Tous ces renards de Berlin ont été pris au piège d'une manière charmante. Le pape est trop soutenu par l'opinion de l'Angleterre et de la France, trop exaspéré déjà

contre les puissances du Nord, pour qu'il lui soit possible de céder. Je crois bien qu'il essayera d'abord la diplomatie ; mais jamais il ne sacrifiera l'archevêque de Cologne, vous pouvez en être sûr.

Adieu, cher ami, mes respects à M^{me} Foisset, et tous mes vœux pour cette nouvelle année. — Montalembert a été bien content de vous, et vous apprécie comme il est juste.

II. LACORDAIRE.

LXXXIII

LETTRE EXPANSIVE SUR SA RUPTURE AVEC M. DE LAMENNAIS.—
M. BAUTAIN PART POUR ROME

Metz, 12 février 1838.

Je n'ai lu qu'hier soir, mon bien cher ami, et par hasard, l'article que vous m'avez consacré dans la *Revue des deux Bourgognes*¹. Le témoignage de votre amitié, si vif et si indépendant, ne m'a pas surpris, mais touché comme tout ce qu'on sent venir du cœur. En vous lisant, je me reportais vers le passé avec des ailes rapides, et je retrouvais dans ma conscience la trace de tout ce que j'ai souffert dans cette cruelle séparation de l'abbé de Lamennais. Ceux qui m'ont jugé sévèrement ne savent pas tout ce que j'ai renfermé au fond de mon cœur; combien de mois, et plus que des mois, j'ai vu d'avance tout ce qui se préparait sans pouvoir le faire comprendre

¹ C'était un article sur la *Lettre au Saint-Siège* de Laccordaire.

ni à M. de Lamennais, ni à un seul de ses amis ; combien j'ai été offensé par un homme que j'avais si cordialement servi ; avec quelle dureté il m'a repoussé dès qu'il a senti un commencement de résistance ; combien peu je lui devais au fond, pas même une pensée ! Et avec quelle gradation lente et douloureuse je me suis séparé de lui ! Du 22 novembre 1831, jour où nous sommes partis pour Rome, jusqu'au 20 mai 1834, jour de la publication de mes *Considérations*, je n'ai pas cessé de lutter, de me taire, de me retenir, de dévorer mes larmes. Et cela, parce qu'un homme voulait se perdre gratuitement, sans cause, sans ombre de raison, se jeter dans un abîme à corps perdu, avec tous les siens, sans considérer qu'il était libre d'avoir plus de gloire et d'autorité que jamais. Quand j'allai à Munich avec cent écus empruntés, ce n'était pas pour le joindre, mais pour éviter de le revoir à Paris, pour me séparer par la fuite, sans être obligé de dire une parole, un silence même contre lui. Quand je retournai à la Chenaye, en septembre 1832, ce n'était pas avec foi en lui, mais pour lui conserver un ami dans la disgrâce. Quand j'en sortis, c'était parce qu'il trahissait chaque jour sa parole donnée, et j'arrivai en plein hiver à Paris, avec un habit d'été, sans avoir plus de cinq francs dans ma poche, et tout mon avenir détruit.

Je n'ai rien que de bon à vous dire de Metz, mon cher ami. Les attaques dont vous avez ouï parler sont venues des protestants et des républicains. Les protestants ont déjà publié je ne sais combien de brochures, auxquelles je ne réponds pas un mot, et qui n'en valent pas la peine. Le ministre qui les écrit est un rationaliste public. Le protestantisme est dans un état à faire pitié. L'affaire de Cologne dont vous me parlez a sauvé l'Église du Rhin et de la Westphalie. Je ne puis rien vous dire que ce que les journaux vous apprennent, sinon que leurs récits sont très vrais, et que le peuple est unanimement résolu à défendre sa foi et ses prêtres contre la Prusse.

Une bonne nouvelle que je vous donnerai sous le plus grand secret, c'est que l'abbé Bautain, que je viens d'aller voir à Strasbourg, s'est déterminé à partir pour Rome. Il n'attend que son congé. Il porte à Rome un ouvrage de philosophie manuscrit, qui formera six volumes, et qui est l'ouvrage de dix-huit à vingt ans. Il veut le soumettre à la révision du saint-siège, et faire quant au passé tout ce que Rome désirera. C'était le seul moyen d'en finir. J'ai été fort content de lui. Adieu, cher ami; tout à vous plus que jamais.

H. LACORDAIRE.

LXXXIV

PROJET D'UN LONG SÉJOUR A SOLESMES. — DEMANDES DE SERMONS DE TOUS CÔTÉS. — M^{gr} DE QUÉLEN PLUS FAVORABLE A LACORDAIRE. — M. DE GENOUDE

Metz, 16 mars 1838.

Comment, mon cher ami, vous qui me connaissez et qui connaissez les journaux, avez-vous pu prêter l'oreille aux rapsodies dont vous me parlez? Je n'ai pas songé une demi-seconde à quitter Metz avant Pâques, ni à monter en chaire de là à l'Avent prochain. Après Pâques, je dois me rendre à Liège pour y voir mon frère, puis à Bruxelles et à Paris, et enfin à l'abbaye de Solesmes, où je resterai cloîtré et caché cinq à six mois. Sur la route, je n'ouvrirai pas la bouche, pas plus que je ne l'ai fait à Strasbourg, où j'ai passé deux jours, et à Pont-à-Mousson, où j'ai passé une demi-journée, ce qui n'a pas empêché la *Gazette de Metz* et la *Presse*

d'annoncer que j'avais ravi le petit séminaire par le pittoresque de mon éloquence. Que voulez-vous que je fasse contre de pareilles *fureurs périodiques*? Je vais cependant faire insérer un petit mot dans l'*Univers*, à votre intention.

J'ai reçu des demandes de plusieurs évêques, de ceux de Liège, de Grenoble, d'Aix, de Bordeaux, de la fabrique et du curé de la cathédrale de Strasbourg, du curé de Saint-Nizier, à Lyon, du curé et de la fabrique d'une église de Marseille, d'un vicaire général de Quimper pour Brest.

Mon voyage pour l'affaire de l'abbé Bautain a arrêté tout court mon acceptation pour Strasbourg. M^{sr} de Trévise veut voir, dit-il, la fin de l'affaire à Rome. Je n'ai pu m'arranger avec Grenoble, qui n'acceptait pas mon genre de prédication. J'ai refusé Lyon, au moins provisoirement, à cause de l'esprit de ce diocèse et de son administration. J'ai refusé Marseille jusqu'à plus ample informé, Brest de même, Liège de même. Je n'ai accepté définitivement qu'à Aix et à Bordeaux, dont je suis sûr, et la querelle est maintenant entre ces deux archevêques pour savoir chez qui j'irai d'abord. J'ai reçu hier de l'archevêque d'Aix la lettre la plus aimable et la plus touchante, avec copie de sa correspondance à Bordeaux. Voilà, très cher ami, la situation de ce côté.

Le succès de ma *Lettre sur le Saint-Siège*, dont

mille exemplaires sont vendus aujourd'hui, celui de mes prédications à Metz, m'a ramené M^{gr} l'archevêque de Paris, qui était travaillé contre moi plus que jamais; et, dans une longue conversation avec un de mes amis, il s'est épanché plus que de coutume, en finissant par dire avec émotion : « Soyez-en sûr, s'il est attaqué, il est défendu. » Néanmoins, je ne remonterai pas en chaire à Paris d'ici longtemps, et d'autant plus que M. de Ravignan est retenu pour Notre-Dame jusqu'en 1840 inclusivement, ce qui m'arrange fort.

- Les jésuites, à Metz et à Paris, se prononcent ouvertement pour moi, et j'ai reçu, il y a peu de jours, du père Roothan une lettre parfaite.

L'*Ami de la Religion*, comme vous l'aurez vu dans son numéro du 10 mars, me donne encore çà et là quelques marques d'amitié. Mais il est vendu à M. de Genoude, qui le dirigera après la mort de M. Picot, et M. de Genoude a considéré ma *Lettre sur le Saint-Siège* comme une déclaration de guerre ouverte. Montalembert et moi, nous sommes désormais à l'*index* dans toute la presse légitimiste. Cela nous est bien égal.

Tout ce qu'on vous a dit sur le clergé messin est faux : aucune brochure ecclésiastique n'a paru contre moi ; à part deux ou trois prêtres, qui se

taient, je ne reçois du clergé que des marques de bienveillance. Les brochures et articles publiés sont venus du camp protestant, et une nouvelle vient d'être affichée par un déiste anonyme, qui, du reste, me traite personnellement fort bien.

Je vous remercie, très cher ami, de vos bons conseils; ils sont tout à fait conformes à ma pensée, et chaque jour le développement de ma carrière s'asseoit d'une manière plus claire et plus fixe dans mon esprit. Adieu, tout à vous de cœur.

H. LACORDAIRE.

LXXXV

PREMIÈRE CONFIDENCE DE SON PROJET DOMINICAIN, QU'IL DATE
DE QUINZE MOIS

Au château des Chaises, 27 juillet 1838.

Gardez-moi, mon cher ami, jusqu'à nouvel ordre le secret que je vais vous confier. Votre affection pour moi est trop ancienne et trop sincère pour que je fasse rien qui ait quelque intérêt sans vous le confier. Mardi prochain (31 juillet), je pars pour Rome, où je me propose d'entrer dans l'*ordre de Saint-Dominique*, avec la pensée ultérieure de le rétablir en France. C'est un projet qui date de quinze mois ¹, dont l'exécution est déjà préparée de plusieurs côtés, et qui, susceptible de trouver de grands obstacles, l'est aussi de les vaincre. M^{gr} l'évêque de Meaux nous

¹ C'est-à-dire du mois d'avril 1837, époque à laquelle il était à Rome avec dom Guéranger, qui allait se faire bénédictin.

offre son territoire aux portes de Paris. Nous aurons à la fois l'antiquité et la nouveauté : l'antiquité par la règle encore vivante ; la nouveauté, parce que nous agirons en France, sur un terrain libre. Il serait bon, du reste, de vous expliquer mes moyens. Le but est évident. Vous savez trop bien, mon cher ami, tout ce qui manque à l'action des séminaires et des paroisses, tout ce qui leur est impossible, pour ne pas saisir le besoin que nous avons d'un corps religieux occupé de la prédication et de la science théologique, et en rapport avec les temps modernes. Je franchis là, à trente-six ans, un pas hardi, mais qui n'est que la conclusion de ma carrière, le besoin intime de ma vie, et la continuation sur une plus grande échelle de tout ce qui fait l'objet incessant de mes pensées. Il n'est pas dit que je réussirai demain ni après-demain. J'attendrai tant qu'il le faudra, et, en attendant, rien n'empêchera que je vienne prêcher en France, en habit de dominicain. Cette facilité empêche que rien soit aventuré. Au lieu d'avoir un habit de chanoine, j'aurai celui de Saint-Dominique ; au lieu de dépendre d'un évêque, je dépendrai du chef d'un grand ordre. Une conversation avec vous vous apprendrait beaucoup plus que je ne puis vous dire. Je me borne à confier mon dessein à votre cœur, et à le recommander à vos prières. J'ai senti souvent mon

âme faillir devant cette pensée. J'ai reculé le plus possible; enfin la grâce divine l'a emporté, et c'est à elle d'achever ce qui coûte à ma faiblesse, et qui est le dernier dévouement auquel je puisse aspirer pour Dieu. Adieu, mon cher ami; ne m'écrivez pas avant de savoir où vous pourrez me prendre, et conservez-moi une affection qui a toujours été payée de retour par la mienne.

H. LACORDAIRE.

LXXXVI

MÉMOIRE POUR LE RÉTABLISSEMENT DES FRÈRES PRÊCHEURS. —
ASSENTIMENT DU CARDINAL PACCA

Rome, 29 mars 1839.

Mon cher ami, votre billet du 12 m'a été renvoyé ici, où je l'ai reçu le lendemain de mon arrivée. Ce souvenir de vous, en pareil lieu et en pareille occasion, m'a été plus doux que jamais. Je vous avouerai avoir eu quelque peine de notre dernière entrevue, parce qu'il m'avait paru que votre défiance avait été excitée contre moi. Le silence que j'avais cru nécessaire sur un projet aussi hasardeux que mon projet dominicain, vous avait sans doute un peu mécontenté. Mais je vous certifie que si vous aviez pleinement connu les embarras de ma position depuis dix ans, vous auriez toujours parfaitement compris par la grandeur de mes incertitudes quelle devait être la difficulté de mes ouvertures à l'égard

d'amis placés si loin que vous. Je vous dis cela sans autre pensée que de vous montrer la bonne foi de mon amitié.

Mon mémoire a dû vous parvenir ; car vous étiez sur la liste. Je l'ai envoyé aux ministres, aux députés, aux pairs, aux journaux, aux évêques, aux préfets, aux présidents et procureurs généraux des cours royales ; il a été tiré à quatre mille exemplaires, et il y en a eu près de quinze cents distribués gratuitement. On m'écrit de Paris qu'il produit un bon effet, et je ne sache pas que les journaux l'aient attaqué jusqu'à présent. Ici, tous ceux qui l'ont lu, et les dominicains en particulier, en sont fort contents, aussi bien de son exactitude que de son esprit. Le cardinal Pacca s'en est exprimé en ce sens d'une manière ouverte, ce qui n'est pas commun ici.

Nous sommes logés à la *Minerve*, couvent principal des dominicains. On nous y fait un accueil incroyablement bon et fraternel. C'est la première fois que je rencontre dans toute son étendue et toute sa simplicité la fraternité chrétienne. Nous prendrons l'habit prochainement ; mais l'époque n'est pas encore déterminée, à cause des embarras de la Semaine sainte et des préparatifs d'habillement. Nous avons d'ailleurs bien des visites à faire. Après la prise d'habit et notre réception par le saint-père, nous irons

faire notre noviciat à Viterbe, à une journée de Rome, dans un couvent plein de souvenirs et magnifique qu'y ont les dominicains. On a jugé l'air de Sainte-Sabine trop mauvais pendant l'été, et que nous aurions là une solitude plus profonde. Le cardinal Sola, préfet de la congrégation des évêques et réguliers, a été le principal moteur de cette décision. Je le crois un peu opposé, à cause de M^{gr} l'archevêque de Paris, avec lequel il est lié, et qui, tout en me traitant à l'extérieur parfaitement bien, ne laisse pas de nous desservir assez vivement. Mais le souverain pontife s'est exprimé hautement sur ses bonnes intentions à notre égard. Tout va donc pour le mieux, et jamais je n'ai éprouvé de plus grandes consolations qu'aujourd'hui. Mon sort est fixé désormais autant que quelque chose peut l'être sur la terre. Une fois dominicain, adieu que pourra.

Mes deux compagnons de route, l'un prêtre (l'abbé Boutaud), l'autre jeune homme de vingt-deux ans (Réquédât), sont à ravir dans deux manières diverses, et je puis compter sur eux autant que sur moi

Adieu, cher ami; n'oubliez pas vos amis de Viterbe, et croyez-moi sincèrement votre tout dévoué

H. LACORDAIRE.

LXXXVII

THÉOPHILE FOISSET AU PÈRE LACORDAIRE.

Beaune, 9 mai 1839.

Comment avez-vous pu croire, cher ami, que j'étais mécontent de vous le 5 octobre dernier? Léon, qui était en tiers dans notre entrevue, ne s'en est pas douté, je vous jure, et moi encore moins. J'ai pu ne pas vous montrer un enthousiasme bien vif pour votre projet dominicain; mais j'étais loin certes de le blâmer, loin surtout de me plaindre *in petto* de votre silence antérieur. Je vous donne ma parole de chrétien que rien ne me semble plus naturel que votre discrétion en pareil cas.

En trois mots, le succès de votre entreprise serait un bonheur pour moi; seulement les difficultés me frappent; mais si Dieu vous a donné

cette mission, il sera avec vous jusqu'à la fin, et vous avez le droit de vous écrier avec David : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* A quoi je répons : *Fiat ! fiat !*

Je vous avoue que les obstacles légaux ne me semblent pas les plus graves, et j'aurais voulu que votre mémoire affichât moins d'appréhensions sous ce rapport. Il fallait, si je ne me trompe, annoncer la résurrection des Frères Prêcheurs comme la chose du monde la plus simple, la moins susceptible d'être contrariée par la police. A cela près, votre premier chapitre est parfait; toutes les objections que vous pulvérisiez devaient y trouver place, mais dans la bouche de gens arriérés, et non comme l'expression de la pensée publique. Sauf cette petite chicane, le mémoire est ce qu'il devait être, un peu écourté, et, en ce point, approprié aux gens du monde auxquels il s'adresse plus qu'à tous autres, tout à fait propre à vous concilier l'opinion, qui est plus que jamais reine de France. Le chapitre de l'Inquisition a surtout frappé les personnes qui m'ont parlé de votre travail. M. Nault est allé jusqu'à me dire que vous n'aviez rien fait encore d'aussi remarquable, ce qui est exagéré assurément, mais ne vous déplaira point. Toutefois, c'est un malheur véritable que le mémoire ait paru au milieu des préoccupations de la crise électorale et de l'interrègne ministériel. La poli-

tique, si misérable qu'elle soit, tient tant de place en France dans toutes les têtes, que toute publication étrangère aux débats de la presse quotidienne a toujours peine à couvrir le bruit des conversations particulières.

Je ne sais trop l'effet que produit au dehors l'impasse constitutionnelle où la France est engagée; tout ce que je puis dire, c'est que la tranquillité publique n'en a pas été un instant troublée. Nous sommes on ne peut pas moins gouvernés; les fonctionnaires, n'osant faire fond sur le lendemain, sont désorientés et paralysés. Mais la nation proprement dite ne s'en doute nullement et n'en a cure; chacun est à ses plaisirs ou à ses affaires. Paris a son exposition de l'Industrie nationale, qui suffit pour y attirer nombre de provinciaux et d'étrangers; la Chambre bavarde, le roi temporise et le temps s'écoule. Rien de profond dans ce malaise dont les journaux font tant de bruit, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait là pourtant quelque chose de sérieux au fond; mais nous autres chrétiens, nous ne sommes pas inquiets. *Aliquis providet.*

Buchez vient de publier les deux premiers tomes de son *Traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*, qui aura 3 volumes in-8. Cazalès m'écrit qu'il n'approuve pas tout, mais que c'est fort remarquable. Y en a-t-il quelques exemplaires à Rome?

Ce paresseux de Cazalès fait tout doucement son livre *De la situation politique et religieuse de l'Allemagne*. Ce sera une confirmation par les faits de ce que nous n'ignorons ni vous ni moi, savoir : 1° que ce qui a été fait à Vienne en 1815 est un replâtrage et non une restauration, de sorte qu'il y a chez nos voisins d'outre-Rhin autant de causes de dissolution que chez nous, avant 1830, bien que neutralisées en partie là-bas par la lenteur allemande; 2° que le protestantisme se meurt, mais pour faire place à une hérésie gigantesque : la divinisation de l'humanité. Après tout, ce sera un service réel que ce travail. Nous ne connaissons l'Allemagne qu'en gros par le livre si superficiel de M^{me} de Staël et par des articles de Revues; il n'y aura pas de mal à savoir ce pays un peu à fond.

La nouvelle déclaration de Rome, en réponse au manifeste prussien, a fait une sensation profonde parmi tous les catholiques. Cette attitude calme et ferme de la papauté est d'une dignité incomparable, et relève singulièrement le caractère pontifical en France et ailleurs. Je ne me souviens pas de rien de pareil depuis le xvi^e siècle.

Adieu, mon ami; parlez-moi de vos études et de vos compagnons de noviciat. L'*Univers* prétend que l'un d'eux a figuré, les armes à la main, dans nos émeutes. Serait-il indiscret de

vous demander son nom et quelques détails sur sa personne ?

Parlez-moi aussi de l'abbé Gerbet, et envoyez-moi son adresse. Pourquoi M. de Quélen vous aime-t-il mieux à Viterbe qu'à Rome ? Mon frère est décidément rappelé à la tête de notre petit séminaire diocésain.

Adieu encore.

THÉOPHILE FOISSET.

LXXXVIII

COMMENCEMENTS DE LA RESTAURATION DOMINICAINE. — QUELQUES DÉTAILS

La Quercia, 14 juin 1839.

J'ai bien reçu, en effet, mon cher ami, votre lettre du 9 mai, et vous remercie des bonnes explications que vous me donnez sur notre entrevue de Bligny. Ce n'était, du reste, comme vous le pensez bien, que de simples appréhensions venant probablement du peu d'entrain que je vous voyais pour nos Frères Prêcheurs. Les difficultés ne sont peut-être pas si grandes que vous l'imaginez. Les recrues se présentent en grand nombre, et, parmi elles, des artistes distingués, des jeunes gens de l'École normale, des hommes riches. Un mouvement inouï, dont j'ai chaque jour de nouvelles preuves, se passe à l'insu de presque tous. Une confrérie d'artistes catholiques se forme à Paris et à Rome,

dans le double but de la sanctification de l'art et du soutien de l'ordre de Saint-Dominique. Plusieurs évêques m'ont écrit des lettres de félicitations ; nous en avons au moins cinq ou six à nous. M^{gr} l'archevêque de Paris lui-même , dans une longue conversation avec une personne sûre, est convenu que, si le pape y donnait les mains et que le gouvernement ne s'y opposât pas, il n'y aurait pas même moyen de nous empêcher de nous établir à Paris. D'ailleurs nous ne sommes pas pressés. J'ai avec moi un prêtre très pieux et un jeune homme admirable de vingt-trois ans , qui n'était qu'un enfant en 1830, et ne s'est pas battu dans les rues, mais qui se battrait bien aujourd'hui contre l'enfer tout entier, d'une pureté d'âme, d'une fermeté de caractère, d'une intelligence admirable, d'une foi sans pareille, l'homme le plus parfait que j'aie jamais rencontré de ma vie, et qui m'a été donné avec les circonstances les plus touchantes et les plus antiques. L'an prochain, nous serons à la tête d'un noviciat, n'importe où il soit, en France, en Belgique ou à Rome, et la troisième année nous aurons plus de monde que nous ne pourrons en prendre. Ne voyez-vous pas que dans dix ans il y aura mille chances pour nous ? que déjà c'est une merveille que l'absence complète d'attaques après tant de publicité ? et qu'évidemment Dieu prépare, en Europe et dans

tout le monde, des événements dont ceux-ci ne sont que les précurseurs, événements qui amèneront l'un de ces deux résultats : *ou un triomphe immense de l'Église, ou la grande lutte de l'Antéchrist?* Tout se prépare pour l'une ou l'autre de ces péripéties. Le *milieu* n'est plus possible en rien; Satan et Jésus-Christ marchent à grands pas pour se rencontrer directement. Les travaux de M. de Lamennais, de M. Bautain, de M. Buchez, tous incomplets, faux en partie, sont néanmoins le prélude de la grande synthèse catholique dont le monde est en travail; synthèse qui réunira toutes les sciences séparées de l'Église pour en faire son marchepied. Chacun de nous joue son rôle dans ces préparatifs, pendant que la vieille école gallicane meurt d'inertie et d'étonnement, ne comprenant rien à rien, et n'opposant plus à la lumière qui jaillit de toutes parts que de viles intrigues et d'imbéciles espérances. Cher ami, croyez-moi, notre jour approche. Pour moi désormais, mon intelligence est assurée, je me sens tranquille et fort, je commence à vivre. L'homme est averti qu'il a trouvé le vrai point de sa vocation par une certaine paix solide qui est, dans l'ordre d'action, ce qu'est, dans l'ordre spéculatif, le sentiment de la certitude.

Je suis accoutumé à notre genre de vie. C'est un maigre perpétuel, jeûne tous les vendredis, et, du 14 septembre à Pâques, le lever à cinq

heures, le coucher à dix heures et demie du soir, un repos au milieu de la journée si l'on veut. Nous avons huit ou neuf heures par jour de travail libre dans nos chambres. La maison est très édifiante et fort estimée.

Vous ne pouviez, cher ami, me donner une meilleure nouvelle que celle du retour de votre frère au petit séminaire. Je vous en félicite pour lui, pour vous, et pour le diocèse. C'est un homme de bien dans toute la force du terme, un vrai prêtre et un homme d'esprit. Adieu, priez pour nous; j'ai dit la messe pour vous. Écrivez-moi quelquefois. Tout à vous.

Fr. LACORDAIRE.

LXXXIX

DISCOURS A NOTRE-DAME SUR LA VOCATION DE LA NATION FRANÇAISE. — PROJET D'UN COUVENT DOMINICAIN A DEUX LIEUES DE BORDEAUX. — PROJET DE VOYAGE EN BELGIQUE. — *L'Univers.*

Paris, 14 janvier 1841¹.

Mon cher ami,

Il est vrai que nous sommes demeurés bien longtemps sans nous rien dire. C'est moi qui ai écrit le dernier, mais c'est vous qui étiez pourtant en reste, vu le service que vous m'avez rendu à l'occasion d'une attaque de ce pauvre et maladif chrétien dont vous parlez. J'aurais dû vous en remercier. Je n'ai jamais attaché d'im-

¹ Nous ne retrouvons aucune lettre du Père à l'adresse de M. Foisset en 1840. Du 10 avril 1837 au 12 avril 1840, Lacordaire fait son noviciat à la Quercia, près de Viterbe, et demeure ensuite à Rome jusqu'à la fin de novembre, d'où il vient à Paris prêcher son discours sur la *Vocation de la nation française.*

portance à tous ces petits coups de patte. Je regarde même comme très utile d'en recevoir ; cependant ce n'est pas une raison de ne pas savoir gré aux amis qui y sont plus sensibles que vous. Je vous suis donc très obligé et très reconnaissant.

Je resterai à Paris jusqu'au 14 février, jour où je prêcherai à Notre-Dame pour la société de Saint-Vincent-de-Paul. Après un court voyage en Belgique, je repasserai par Paris et me dirigerai sur Rome, emmenant avec moi quelques bonnes recrues, s'il plaît à Dieu. Mon voyage a réussi jusqu'à présent au delà de mes espérances. Les marques de sympathies me viennent de tous côtés. J'ai traversé la France avec mon habit, et je le porte ici publiquement, sauf un petit manteau qui le voile un peu, et personne ne paraît choqué. J'ai dîné l'autre jour chez le garde des sceaux avec M^{sr} de Paris, celui de Bordeaux, l'internonce, et une quarantaine d'autres personnes ; mon costume n'a excité qu'une curiosité bienveillante. Un résultat plus positif, et que je vous confie, est l'offre d'une maison et d'une terre à deux lieues de Bordeaux qui nous est faite par l'archevêque. Si elle est acceptée par notre Maître général, comme je n'en doute pas, dès l'Ascension de 1842 nous serons établis en France au nombre au moins d'une dizaine.

J'ai su les pertes que vous avez faites, et je

comprends très bien l'impression qu'elles vous ont produite. La vie s'écoule ; le torrent nous emporte ; un peu de bien fait et à faire est tout ce dont il faut se soucier désormais.

L'*Univers*, dont vous me parlez, est, en effet, dans une crise, mais qui aura très probablement, pour ne pas dire certainement, la solution la plus heureuse. On cherche à rapprocher tous les éléments épars de l'*opinion catholique*, et il se présente en même temps des conditions matérielles si avantageuses pour aller en avant sans faire banqueroute au passé, que le doigt de Dieu semble être là tout à fait visible. Je pense que tout sera terminé avant quinze jours.

Avant mon départ, j'aurai vu M. Bonnetty, et je vous aurai mandé ce qui sera nécessaire pour les *Annales des sciences religieuses*. Je ne vous envoie pas un second exemplaire de la vie de saint Dominique, parce que je n'en ai plus à ma disposition. Il faut, d'ailleurs, que vous me traitiez un peu en *religieux mendiant* ; le séminaire de Plombières est plus riche que moi de droit et de fait. N'oubliez pas, à ce propos, de présenter mes amitiés à votre frère. M^{me} Foisset est bien bonne de souhaiter ma visite. Malheureusement je ne pars pas tout seul, et je suis pressé de retourner à Rome avant Pâques. Veuillez lui exprimer mes regrets avec mes respectueux hommages.

Adieu, mon cher ami, venez à Rome; vous devez cela aux très saints Apôtres, à vous-même, et un peu aux Français de Sainte-Sabine, qui vous honorent et vous estiment comme ils le doivent, et parmi lesquels vous avez un vieil ami qui vous embrasse cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

SUR LA *Vie du président de Brosse*, DE M. FOISSET

Couvent de Bosco, 25 mai 1842.

Mon cher ami,

Je dois vous remercier du plaisir que m'a causé votre histoire du président de Brosse. Je l'ai commencée à Bâle; je l'ai continuée en voiture, le long de la magnifique route qui mène de cette ville à Lucerne; je l'ai terminée à Lucerne, au bord du lac. Il est impossible de rien lire de mieux écrit, avec plus de simplicité et de goût; c'est le style ancien des gens qui en avaient. Quant au fond des choses, j'ai eu beaucoup de raisons de vous admirer, parce que j'ai toujours été d'accord avec vous. Aucun livre ne m'a produit une impression plus révolutionnaire que le vôtre, c'est-à-dire qu'aucun ne m'a mieux montré la nécessité et la justice radicale

de notre révolution. Il est clair, en vous lisant, que la royauté, après avoir détruit l'influence politique du clergé et de la noblesse, s'était résolue à renverser, sous le même rapport, les parlements, au moyen desquels elle avait tout anéanti et tout nivelé autour d'elle. Et l'on voyait déjà, malgré ce faible débris des libertés publiques qui surnageait encore, on voyait la corruption, l'impiété, l'égoïsme, la bassesse du Bas-Empire se répandre de Versailles jusqu'aux extrémités de la France sous des formes tellement gigantesques, qu'on ne pouvait rien prévoir qu'un avenir immonde. J'avais toujours cru que les parlements avaient été quelque peu factieux; vous m'avez fait voir qu'ils avaient été les derniers défenseurs de l'esprit public. Leur jansénisme même, qu'était-il? Une résistance aux moyens violents employés par Louis XIV, sous la direction des jésuites, pour détruire une école que je n'approuverais pas, même quand elle ne serait pas condamnée, mais qui avait produit dans l'origine des hommes éminents par leurs vertus et leurs talents, et qui se proposaient de bonne foi d'opposer une digue aux doctrines inconnues de Molina sur la grâce, et de soutenir la discipline plus austère de l'Église primitive contre la nouvelle manière des jésuites de diriger les consciences. Ils ont prodigieusement outrepassé le but, j'en conviens; mais il y

avait d'autres procédés pour les combattre, et il faut bien que ceux employés fussent mauvais, puisqu'en 1789, après cent cinquante ans de l'union des deux pouvoirs contre eux, une immense portion du clergé régulier et séculier, sans compter les laïques, était dévouée à ce parti vaincu, proscrit et déshonoré par les convulsions.

Bref, mon cher ami, je n'ai jamais rien lu de plus révolutionnaire que votre livre. Combien il faut que, depuis dix ans, les intelligences élevées aient fait de chemin contre les partis pris ! Où est le temps que les royalistes faisaient l'apologie du passé qui précéda 89, où c'eût été un crime de dire et même de voir ce que vous avez vu et dit ? Vingt-cinq ans d'exil n'avaient point appris le *Confiteor* à l'ancienne monarchie et à ses fidèles. O puissance du temps et de ses vicissitudes ! ô justice cachée dans les plis et replis de l'avenir !

Le temps, cher ami, sert aussi la cause de nos pauvres dominicains français. Trois ont prononcé leurs vœux à la Quercia le 15 mai, et sont en route pour venir nous rejoindre ; trois autres feront leur profession à Bosco le 29. Encore quelques jours, nous serons tous réunis dans une même communauté, savoir sept profès et trois novices, parmi lesquels il y a trois prêtres. Nous attendons, de plus, deux ou trois

ecclésiastiques de mérite. Notre dissémination, l'an dernier, fut un coup bien terrible. Il a fallu un prodige de la grâce divine pour maintenir tous ces tronçons et les réunir ensuite. Pas un de ceux qui étaient à Saint-Clément, lorsque la foudre est tombée sur nous, ne nous a quittés volontairement : l'un est retourné en France pour cause de maladie, un second pour affaires, et tous les deux sont dans la ferme résolution de nous revenir. Nous avons franchi, je crois, les plus grands obstacles ; il ne faut plus guère maintenant que du temps et de la patience. Le P. Ventura, homme d'esprit, avait dit de nous le mot le plus profond : « Ils ne réussiront pas, parce qu'ils sont à cheval sur Rome et sur la France, et que ce qui plaît à la France déplaît à Rome, comme ce qui plaît à Rome déplaît à la France. » Dieu seul était assez fort pour être plus fort que ce mot.

Adieu, mon cher ami, donnez-moi de vos nouvelles. Mille compliments et amitiés à votre frère. Tout à vous de cœur.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

XCI

MORT DE L'ABBÉ FOISSET. — CONSEIL D'ÉCRIRE UNE HISTOIRE
DU GALLICANISME

Couvent de Bosco, 22 juin 1842.

La nouvelle imprévue que vous me donnez, mon cher ami, me fait une grande peine, à cause de vous et à cause de la religion, à laquelle votre frère était fort utile. Sa carrière était assise: il avait devant lui, désormais, l'éducation du clergé d'un important diocèse pendant vingt à trente ans, et Dieu nous l'enlève! tant il est vrai qu'il n'a besoin de personne, et que, comme l'a dit Notre-Seigneur, nous sommes des serviteurs inutiles. Votre foi si profonde vous donnera dans cette occasion une force que vous refuserait la nature. Je crois aussi que vous feriez bien de commencer quelque grand travail qui détournerait votre pensée de cette affliction, et qui consacrerait en quelque sorte cette tombe

par un monument conçu près d'elle. Vous m'avez demandé à Paris mon sentiment sur l'époque chrétienne qu'il vous conviendrait le plus de traiter. Je n'en vois que deux, qui me semblent avoir une utilité du premier ordre, ce serait l'*Histoire du gallicanisme* ou celle de l'*incrédulité dans les temps modernes*. Le gallicanisme, né d'une foule de circonstances malheureuses, a eu sur le sort de l'Église une grande influence; et, bien qu'il soit blessé à mort, je le crois, cependant il n'est pas enseveli; une portion du parti légitimiste le tient pour partie intégrante de ses principes, et il se lie ainsi à notre avenir politique. Vous, mon cher ami, dont le coup d'œil est si sûr, l'esprit si modéré; et qui avez une immense variété de connaissances historiques, politiques, philosophiques, religieuses et littéraires, vous traiteriez ce sujet admirablement. M. de Maistre et M. de Lamennais ont éventré le géant par leur polémique dogmatique, peut-être un peu amère; vous répandriez la lumière de l'histoire, qui est plus calme, sur un sujet qui est inconnu de ce côté. Songez que les rapports de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel ont été, sont et seront toujours la première question du monde, dont la solution, plus ou moins heureuse, change nécessairement le sort des peuples et de l'Église. Doutez-vous qu'aujourd'hui, derrière et dans tous nos mouvements

politiques, cette question ne se trouve? Il me semble que France, Espagne, Angleterre, Belgique, Prusse, Russie, Autriche, révèlent à chaque instant par leurs actes la préoccupation où elles sont de la chose religieuse, dans ses rapports avec la chose civile. Je sais que le sujet est vaste; mais vous avez encore, selon le cours ordinaire de la nature, vingt bonnes et fortes années, si ce n'est plus. Que ne fait-on pas en vingt ans, avec une pensée unique? Le tort de votre vie, si je puis parler ainsi, est d'avoir tenu peu de compte de l'unité, et d'avoir trop peu donné aux travaux religieux. Ceux-là seuls, dans tous les temps, sont les grands travaux, et aujourd'hui plus que jamais. Il faut que vous apportiez votre pierre à l'édifice religieux de l'avenir.

Je vous renouvelle, mon cher ami, l'expression de ma peine au sujet de la perte dont vous étiez menacé, et que vous me présentiez comme trop certaine. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle sera ma joie, si Dieu a eu pitié de nous.

Fr. LACORDAIRE.

XCI

PARIS CENTRE DES PARTIS PRIS. — SUCCÈS A NANCY. —
M^{SR} MENJAUD. — L'ANCIEN ET LE NOUVEAU *Correspondant*.

Nancy, 14 décembre 1842.

J'ai su grand gré, mon cher ami, à M. de Saint-Seine et à M. de Brosse qui m'ont apporté de vos nouvelles. Ils m'ont trouvé en pleine prédication, et fort bien avec tout le monde, même avec les légitimistes ; car je suis sage avec tout le monde comme avec vous, et lorsque vous entendez de Paris un *tolle* atroce contre moi, vous pouvez être sûr qu'il n'y a pas un mot de vrai. A la différence des provinces, Paris est un gouffre où personne ne peut être vu sous son véritable jour ; c'est le centre des partis pris, des intrigues, des calomnies, des clameurs, du tohu-bohu, et on parlerait là vingt ans de monarchie et d'ordre, qu'on vous y accuserait encore d'être un démagogue forcené. En province, ici comme

à Bordeaux, au bout de trois semaines, tout le monde vous a entendu, vous a vu, vous connaît, et la seule ressource que les plus obstinés puissent avoir encore pendant un mois, c'est de croire que vous cachez votre jeu; après quoi ils finissent par devenir raisonnables comme les autres,

Et le combat finit faute de combattants.

Je suis ici encore mieux qu'à Bordeaux, parce que le clergé est unanime dans sa bienveillance, tandis qu'à Bordeaux, j'avais une faction telle quelle contre moi. Le coadjuteur est le meilleur homme d'évêque que j'aie encore rencontré, doux, poli, cordial, comprenant tout, sans détours, allant au but; tout ce qui l'entoure et lui-même me comblent d'honneurs et d'amitiés. Ce serait à avoir peur d'être trop bien.

Nos affaires dominicaines vont aussi à merveille, grâce à Dieu, et je vais bientôt commencer à jeter en France les fondements de notre première maison. Priez Dieu qu'il vienne à notre aide.

J'ai été ravi d'apprendre la fondation prochaine d'une nouvelle revue catholique; je vous ferai tout le bien que je pourrai par ma langue, quoique ce soit peu de chose à vous offrir. Votre succès dépend de l'homme que vous mettez à la tête; en cela, comme en tout, il faut

un homme qui se dévoue et qui soit capable. Je crains un peu, à vous dire vrai, dans votre affaire, l'esprit de l'ancien *Correspondant*; cet esprit a toujours manqué d'entraînement, et sacrifié à l'habileté, qui est en ce monde la dernière des choses pour réussir. Je vous laisse sur cette belle pensée, et me recommande bien à vos prières et à votre cher souvenir¹.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

¹ Le *Correspondant*, qui avait dû suspendre son œuvre en 1831, venait de reparaître sous la direction de M. Wilson et avec la collaboration active et presque incessante de M. Foisset.

XCIH

PROJET D'INSTALLATION A NANCY. — DON D'UNE MAISON
ET D'UNE BIBLIOTHÈQUE

Nancy, 20 avril 1843.

Je vois bien, mon cher ami, que vous ne vous corrigerez jamais de trop travailler; et si j'étais juge dans le royaume des lettres, pour ne pas dire la république, je vous condamnerais à une année d'oisiveté pour remettre vos yeux. Sérieusement vous avez tort, et vous devriez devenir sage, à mon imitation; car j'ai été, cette année, d'une sagesse admirable, et je crois que j'arriverai sans encombre à la fin.

Il est bien vrai, mon cher ami, qu'après sept années d'un demi-exil, j'ai choisi enfin la Lorraine pour ma résidence d'été. La faveur unanime du clergé et de toutes les classes de la société m'ont engagé à ce choix, que la Providence a confirmé par le don qui nous est fait d'une maison et d'une

bibliothèque considérables. Ce sera néanmoins un bien petit commencement. Je ne compte faire venir que deux de nos Pères au plus, et probablement l'un après l'autre, car le gouvernement est dans une peur immense, et il faut lui donner le moins de prise possible. Contre deux ou trois il ne peut rien, à moins d'un abus de la force inimaginable, comme vous le dites.

Adieu, mon cher ami; que Dieu vous conserve. Tout à vous de cœur. Mes hommages à M^{me} Foisset.

Fr. LACORDAIRE.

XCIV

LACORDAIRE DANS LA CHAIRE DE NOTRE-DAME
EN HABIT DOMINICAIN

Paris, 29 décembre 1843.

Mon cher ami, j'ai été bien long à répondre à votre billet du 31 octobre. Il m'est parvenu à la veille de mon départ pour Paris, et, depuis, j'ai été plongé jusqu'au cou dans une vie sans fond ni rive. Comme vous le pensiez, je me suis trouvé sur un terrain bien délicat, où je pouvais périr presque sans ressources; le gouvernement a fait des efforts incroyables pour m'empêcher de monter dans la chaire de Notre-Dame, soit par peur, soit par mauvais vouloir contre moi, pour diminuer l'influence que je puis exercer. Dieu a tout surmonté; l'archevêque a été admirable en face de la cour et du ministère. C'est un homme qui a son côté faible, mais qui en a d'excellents,

et encore aujourd'hui je le préfère à tout autre sur le siège de Paris ¹.

J'ai vu avant-hier M^{sr} Doney, qui m'a donné de vos nouvelles; il m'a dit que vous étiez toujours faible et souffrant. J'espère vous voir au printemps, à mon retour de Lyon pour Nancy. Nous causerons un brin. Les affaires catholiques ont ici, dans la jeunesse et même dans le peuple, une belle tournure; le parti irrégulier se rompt en morceaux, et j'ai plus d'espérance que jamais; sans vous dire toutefois qu'aucune pierre ne se trouvera sur le chemin.

Nos affaires dominicaines vont bien; nous sommes trois à Nancy, et dans la plus profonde paix. Ici nous rétablissons le Tiers-Ordre pour les hommes, et publiquement. Adieu, priez pour moi; que Dieu vous conserve. Vous savez combien je suis à vous.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

¹ Lacordaire venait de remonter dans la chaire de Notre-Dame (Avent 1843), appelé par M^{sr} Affre. Il portait l'habit dominicain. On sait quel fut l'heureux éclat de cette rentrée.

XCV

QUÊTE POUR LES DOMINICAINS FAITE A BEAUNE. — GALLICANISME
DE M. DUPIN. — CRITIQUE DES HOMMES DU *Correspondant*
D'ALORS

Nancy, 19 juillet 1844.

Mon cher ami,

M. de Landriau m'a remis votre lettre du 13 de ce mois et un sac de quatre cents francs, provenant d'une quête faite, pour l'œuvre dominicaine, par M^{me} Michaud, femme du maire de Beaune. Votre lettre, quoique brève, m'a bien réjoui, et le sac a été le bienvenu. Je n'aurais jamais imaginé que la femme du maire de Beaune pût penser à nous, et je joins ici un petit mot de remerciement que je vous prie de lui faire parvenir. La politesse et la reconnaissance ne gâtent rien à rien.

J'ai lu tout le numéro du *Correspondant* de

juillet, et en premier lieu, votre article en réponse à l'écrit de M. Dupin ¹. J'ai été fort satisfait de cet article, qui m'a paru net, vif et piquant dans un sujet souvent traité. Ces malheureux laïques gallicans finiront par devenir des curiosités de *muséum*; ils ne voient pas que leur doctrine avait un sens pratique, sinon théorique, lorsqu'une grande partie du clergé français était derrière eux, et qu'il n'y avait ni liberté de la presse ni liberté religieuse; mais vouloir, en se disant catholique, enseigner au clergé et aux fidèles un catholicisme qu'ils ne reconnaissent pas, et dont ils rient, sans encourir même l'amende, c'est vraiment le délire d'un passant qui entrerait chez un propriétaire pour lui soutenir que son salon est dans sa salle à manger et sa salle à manger dans son salon. Il faut encore répondre à ces braves gens-là, mais il faut surtout en rire, et laisser au temps le soin de les enterrer pour toujours.

Je viens d'écrire à Paris pour m'abonner au *Correspondant*, ou plutôt pour y abonner notre maison de Nancy, car je n'ai plus de moi. Je vous assure que je n'ai contre vos amis aucune rancune, et que je désire sincèrement l'établissement d'une revue catholique comme la leur,

¹ *Réfutation de M. de Montalembert*, par M. Dupin; réponse de M. Foisset (*L'Église ne peut varier dans ses dogmes*).

forte et digne. Il est vrai que l'esprit de quelques-uns d'eux m'a paru souvent manquer de hardiesse et de simplicité, et viser à trouver toujours dans les choses une nuance imperceptible qui les distinguât de tous les autres, et qu'ils prétendaient être la ligne indivisible du vrai et de l'exact. Mais, au fond, je n'ai jamais eu à m'en plaindre, et je crois que l'âge a modifié beaucoup, chez eux, cette espèce de légère hauteur doctrinale. Plus on vit, d'ailleurs, plus on apprend à connaître ses propres défauts et à pardonner ceux des autres.

Adieu, mon cher ami; mes hommages, je vous prie, à M^{me} Foisset et à toute votre aimable famille. Priez pour moi dans votre église de Bligny.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

XCVI

LACORDAIRE JUGÉANT SON STYLE ET SES CONFÉRENCES

Nancy, 2 novembre 1844.

Je ne veux pas quitter Nancy, mon cher ami, sans vous remercier de votre billet du 26 septembre, et des bonnes leçons que vous m'y donnez sur la simplicité du style, à propos de l'éloge funèbre de M^{sr} de Janson. Je goûte d'autant plus vos observations, qu'elles répondent à la tournure réelle et intime de mon esprit, quoiqu'il ait aussi une veine d'imagination, quelquefois trop chargée. Je crois être, malgré ce petit restant de luxe, l'un des orateurs et des écrivains les plus simples de ce temps; on m'a même reproché d'outrer la simplicité et d'en faire recherche. Vous aurez, du reste, bientôt une nouvelle matière à critique, car, à la fin du mois, paraîtra le premier volume de mes *Conférences de Notre-Dame de Paris*, contenant toutes celles

que j'y ai données jusqu'à présent. La suite paraîtra, selon toute apparence, de trois ans en trois ans, jusqu'à ce que j'aie achevé l'exposition complète de la doctrine catholique. Je serai bien aise d'avoir votre avis sur ce premier volume. C'est un plan tout nouveau d'exposition doctrinale; c'est l'exposition par l'intérieur, au lieu de l'exposition par le dehors. Vous en jugerez.

Je quitte Nancy le 7, et serai à Paris jusqu'à la fin de janvier, rue Chanoinesse, 11.

Je laisse notre maison de Nancy augmentée et dans une parfaite tranquillité. Celle de Chalais va à merveille, sauf l'argent qu'il y faut mettre pour la meubler et la réparer, quoique très simplement. Vous seriez bien aimable de venir la voir; j'y serai au 1^{er} mai, et plusieurs de nos amis s'y sont donné rendez-vous pour ce moment. Vous n'imaginez pas ce que c'est que Chalais. Vous y seriez en moins de vingt heures; vous verriez cette belle vallée du Graisivaudan et la Grande-Chartreuse, notre proche voisine. Nous irions tous ensemble de Chalais à la Grande-Chartreuse par le chemin des montagnes, chemin merveilleux par sa solitude, et d'où l'on domine les Alpes et toute la plaine opposée jusqu'à Lyon. Nous causerions là aussi bien qu'à Bligny.

Si vous vouliez être un peu le protecteur de Chalais, je vous enverrais, par occasion, quel-

ques exemplaires d'une douzaine de pages intitulées : *Œuvre dominicaine*, et qui a pour but d'intéresser les amis des ordres religieux à notre rétablissement. Vous n'en feriez usage qu'avec discrétion, et l'occasion se présentant naturellement. Adieu. Mes hommages à M^{me} Foisset et à vos bonnes grandes petites filles.

Fr. LACORDAIRE.

XC VII

CONFÉRENCES DE LYON

Lyon, 11 février 1845.

Mon cher ami,

J'ai reçu vos deux bons petits billets, synonymes en idées et en amitiés, et dont j'ai déjà fait mon profit dimanche dernier. On vous écrira peut-être que le bon Dieu a bien veillé sur ma parole, et que nos Lyonnais sont contents, le clergé compris. J'espère aller jusqu'au bout, selon vos désirs, de manière qu'il y ait quelque profit pour la religion et pour tous ceux que vous aimez. Le cardinal est excellent, excellent pour l'Église et pour moi en particulier. Nous nous entendons au mieux, sans excepter le Château-Margaux¹, que je laisserai en dépit

¹ Un groupe nombreux de jeunes hommes offrirent un

de vous, comme un petit monument de mes hardiesses. J'ai lu le mandement de condamnation de M. Dupin, et j'en ai admiré, comme vous, le courage, l'à-propos et l'habileté¹. Il y a bien des plaies, mais il y a aussi des consolations.

Adieu, mon cher ami, priez pour moi et croyez-moi toujours tout à vous de cœur. Si vous veniez à Lyon, ce serait une grande joie. Adieu.

Fr. LACORDAIRE.

banquet au P. Lacordaire. Il crut devoir accepter, malgré le carême; mais il y mit une condition : il ne serait servi qu'une *seule* espèce de vin. L'engagement fut tenu, mais avec du Château-Margaux.

¹ Ce mandement, qui visait le *Manuel du droit public et ecclésiastique français*, par M. Dupin, valut au cardinal de Bonald d'être déféré par M. Dupin lui-même au conseil d'État, qui déclara l'*abus*.

XCVIII

LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT ET LES LÉGITIMISTES

Paris, 21 juin 1845.

Mon cher ami,

Quand mon cousin, M. Dugied, vint à Paris, il fut frappé des observations qu'il vous a faites, et qu'il me communiqua. Je remarquai, en effet, que le *comité électoral pour la défense de la liberté religieuses* se composait en grande partie de légitimistes avoués et même célèbres; et admis une fois dans son sein, avec M. Dugied, je dis quelques mots sur l'inconvénient de tomber, sans le vouloir, sous cette couleur, penchant assez glissant dans un quart d'heure où les catholiques ont beaucoup à se plaindre du gouvernement actuel. Cet incident n'eut pas de suite. Quant à M. de Montalembert, je le crois ce qu'il a toujours été, mettant la religion avant tout et

au-dessus de tout, et n'ayant aucune adhérence à aucun parti. Cependant je crois aussi que les pentes de la polémique l'ont radouci à leur égard comme lui au leur; mais le fond est le même, et s'il y avait péril, ce serait seulement dans l'adresse des légitimistes à s'emparer peu à peu des levains de mécontentement, pour ramener à leur parti le clergé et les catholiques de France. Pour ma part, mon cher ami, autant que jamais et plus que jamais je tiens à garder l'ancienne position. Je regrette infiniment que la faiblesse du gouvernement l'ait mis à la remorque des passions anti-religieuses; et, malgré cette grande erreur, je regarde toute autre combinaison politique comme funeste à l'avenir de la religion en France. Je regarde *ce qui est*, avec tous ses défauts, comme le milieu atmosphérique providentiel où la liberté et le progrès de la foi sont le mieux à l'aise pour se développer, y eût-il même une sorte de persécution. Il faut que cette Église-ci se détache de l'espérance *dans les races*, s'attache à la liberté chrétienne et la conquière péniblement dans les angoisses de la lutte. Nous avons fait bien des fautes depuis 1841, mais ces fautes s'expliquent, parce que *sans elles* l'Église de France n'eût pas réclamé la liberté. Les jésuites, plus malhabiles que tous ensemble, se sont compromis, et il le fallait pour qu'ils fussent les premiers poursuivis, et qu'ayant les pre-

miers intérêt à la liberté, ils fussent tirés malgré eux de leur vieux système royal et courtoisanesque.

Vous me demandez si leur général est légitimiste. Je l'ignore en fait; mais en droit tout jésuite est homme de cour, et il leur faudra bien du temps, bien des revers, l'empire inexorable d'une longue expérience, pour les refondre dans le creuset où Dieu jette aujourd'hui son Église.

Voilà, mon cher ami, ma pensée nette et claire. Je ne sais où vous avez pêché que j'avais répugnance à m'exprimer par lettres sur les choses délicates. Je me crois l'un des hommes de France le plus naïf et le plus intrépide à dire ma pensée avec de l'encre comme avec de la salive; et si j'ai eu dans ma vie de si considérables difficultés, c'est précisément parce que l'art du diplomate m'a toujours totalement manqué. Je vous crois cent mille fois plus diplomate que moi. Quand je vous ai caché quelque chose, c'est que Dieu m'a fait aussi la grâce d'être très secret quand l'honneur le veut.

Adieu, mon cher ami; me voici posé à Paris avec un de nos Pères, pour toujours, dans une petite maison qui s'agrandira, s'il plaît à Dieu, et sous la protection d'une chapelle que je nomme très fièrement *Notre-Dame-de-Saint-Dominique*. J'ai reçu de Rome l'autorisation d'ouvrir un noviciat en France, et il s'ouvrira canoniquement à

Chalais, le 4 août prochain. Le 20 septembre, nous n'aurons plus un seul des nôtres à l'étranger. Priez pour nous, qui suis ou sommes tout à vous, singulier et pluriel.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

XCIX

Catholicisme et Protestantisme. — CONFÉRENCES D'AVENT
A NOTRE-DAME DE PARIS, DE CARÈME A STRASBOURG

Paris, 22 janvier 1846.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre du 13, et successivement les deux premières parties de votre ouvrage : *Catholicisme et Protestantisme*. J'ai lu la première, qui m'a charmé par sa clarté, son style vif, et la quantité de choses concluantes que vous avez rassemblées en peu de pages. Je n'ai regretté que le morcellement de votre pensée par des divisions en appendice. Rien ne me plaît moins que cette manière de procéder par annotation, et sous annotation, comme le livre *Foi et lumière*, qu'on ne lit pas à cause de cela. Une division où tout entre, des notes très rares, cela est néces-

saire à un livre, comme il est nécessaire qu'un homme ait deux yeux, et non pas un œil, plus un appendice d'œil. Je déteste les appendices, si spirituels qu'ils soient.

Tenez-vous-le pour dit. Cela n'empêche pas votre travail d'être excellent et un grand service rendu à la religion. Je vous en félicite de tout mon cœur, et ne sais comment vous pouvez suffire à tous les dévouements que vous vous créez. Dès que votre ouvrage sera à sa fin, je le ferai relier, et m'en servirai dans toutes les occasions qui se présenteront ¹.

Les conférences de cette année, quoique sur un sujet infiniment délicat, ont encore mieux réussi que les années précédentes. La bienveillance a été à toute épreuve, et je ne sais combien de préventions ont été déracinées. Je crois vraiment qu'on me croyait un communiste ou quelque autre chose semblable, et qu'on a été tout étonné de me voir dire des choses chrétiennes sur la société. Mieux vaut tard que jamais.

Je pars le 20 février pour Strasbourg, où je donne le carême, et où j'emporterai votre livre pour m'aider. Après Pâques, je rentrerai à Chalais par la Suisse et la Savoie, et j'y passerai

¹ En mai 1845, un vicaire de Saint-Michel de Dijon passait brusquement au protestantisme, puis, dans une brochure, tentait de justifier son apostasie. Le livre de M. Foisset était une réponse à ce factum.

tout l'été jusqu'à mon retour à Paris, vers la Toussaint. Chalais sera désormais ma résidence régulière, sauf mes stations de l'Avent et du Carême. J'avais eu la pensée de commencer un établissement à Paris, mais c'est trop de trois maisons pour commencer. Il faut aller lentement.

Adieu, cher ami; tout à vous toujours.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

C

MM. CLERC ET VARIN. — *Catholicisme et Protestantisme.* —
CHALAIS, RÉSIDENCE PRÉFÉRÉE DU PÈRE

Notre-Dame-de-Chalais, 17 mai 1846.

Mon cher ami ,

J'ai appris avec peine la perte toute récente et prématurée que vous venez de faire. Je connaissais très peu M. Ponsot ; mais je savais qu'il était votre neveu et homme distingué autant que bon chrétien. C'est donc une perte pour nous tous, et qui m'est plus sensible, outre l'intérêt général, à cause de la douleur que vous en avez ressentie. Il faut bien nous attendre, en avançant, à voir les vides se former autour de nous, et souvent du côté où on les attend le moins. Heureusement Dieu nous donne aussi, au fur et à mesure de la vie, un sentiment plus vif et une vue plus claire de l'éternité, et je suis très frappé de ce progrès, par où Dieu nous a

préparés à tout perdre, pour tout retrouver en lui.

Je ne sais si notre ami Clerc, de Besançon, vous aura écrit que je l'ai vu chez lui pendant deux jours, après vingt et un ans de séparation. Cette visite m'a fait grand plaisir, sauf la maladie de ce pauvre Varin¹, que j'ai trouvé sur son lit. La jeune famille de notre ami m'a plu beaucoup; vous la connaissez mieux que moi et en avez joui plus souvent. Nous avons parlé de l'ancien temps, et de vous en particulier. Nous vous avons blâmé, tout en vous admirant, de la quantité de travaux que vous vous imposez, et nous craignons que votre santé n'y résiste pas. Vous avez tort vraiment; il faut ménager la vie, car elle devient plus utile en mûrissant. J'ai reçu à Strasbourg votre deuxième édition de *Catholicisme et protestantisme*, et j'ai recommandé l'ouvrage à plusieurs âmes. J'ai même envoyé l'exemplaire dont vous me faisiez cadeau à un ministre protestant des bords du lac de Genève, qui me faisait quelques objections par écrit, auquel votre travail répondait excellemment. A Strasbourg, le protestantisme est, comme partout, divisé en rationalisme et piétisme. Les piétistes gagnent du terrain, se confessent, se retirent du monde, font de bonnes œuvres, et semblent destinés de Dieu à être des pierres d'attente pour l'édifice

¹ M. Varin, conseiller à la cour de Besançon, et comme M. Clerc, ami de M. Foisset et de Lacordaire.

futur de réconciliation et d'unité. Ma station a été fort suivie par eux, et en général par toutes les classes de la population. Nulle part je n'ai eu plus de consolations surnaturelles et de jouissances de cœur.

Ne viendrez-vous pas voir Chalais? J'y serai tout l'été, jusqu'au 25 septembre, et ce sera désormais ma résidence habituelle dans l'intervalle de mes prédications. L'évêque de Liège m'avait invité au jubilé séculaire de l'institution de la Fête-Dieu, et j'avais même accepté, dans le temps que je comptais retourner à Paris vers le mois de juin; mais ce plan ayant été abandonné pour diverses raisons, je dois me dégager à Liège, auquel je donnerai probablement en échange mon carême prochain. L'évêque m'en avait demandé un dès 1838. Vous verriez à Chalais, outre un homme qui vous aime, une communauté édifiante et des lieux ravissants. Venez vous y reposer. Vous m'avez reçu sous *votre* toit, il est juste que je vous reçoive sous le *nôtre*.

Veillez présenter mes hommages respectueux à M^{me} Foisset. Vous savez tout ce que je vous suis dans l'heur et le malheur.

Fr. LACORDAIRE.

CI

AVÈNEMENT DES CATHOLIQUES PURS SUR L'ARÈNE POLITIQUE EN
FRANCE. — PIE IX A ROME. — AUTORITÉ CROISSANTE DE
M. DE MONTALEMBERT

Notre-Dame-de-Chalais, 2 août 1846.

Voilà donc, mon cher ami, les catholiques de France paraissant pour la première fois, en leur propre nom, dans l'arène de la vie politique moderne. C'est un grand pas, si petit qu'il soit encore, et je crois qu'il donne, tel qu'il est, de quoi penser à ces vieilles machines que nous appelons des hommes d'État. L'avènement de Pie IX, dans ces mêmes entrefaites, paraît aussi un indice assez significatif, non qu'il puisse tout ce qu'il voudra, ou qu'il veuille tout ce qu'il pourrait; mais c'est déjà beaucoup que le renversement des idées de 1814, telles qu'elles étaient représentées et vivantes dans Grégoire XVI et le cardinal Lambruschini. C'est une ère qui finit, quelle que soit d'ailleurs la transition, plus ou

moins complète ou plus ou moins mal dessinée. Que Dieu est grand ! Notre ami, M. de Montalbert, m'a paru, cette année, encore mieux inspiré que les précédentes, et je suis frappé, tout autour de moi, de l'augmentation sensible de son autorité. Il me semble difficile que, dans dix ans, il n'exerce pas une très grande influence, dont ce que nous voyons n'est que l'aurore.

Je vous écris, mon cher ami, l'avant-veille de la fête de saint Dominique, que nous nous préparons à fêter de notre mieux dans notre petit couvent de Chalais. N'y viendrez-vous point un jour ? J'y serai jusqu'à la fin de septembre, et serais bien heureux de vous y recevoir. Adieu, mon cher ami, et croyez-moi inaltérablement votre très sincère ami.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CII

SIXIÈME PÈLERINAGE A ROME POUR VOIR PIE IX. — STATION
A TOULON. — ORAISON FUNÈBRE D'O'CONNELL. — STATION DE
CARÊME A NOTRE-DAME DE PARIS

Chalais, 10 septembre 1847.

Mon cher ami,

Je ne veux pas partir pour Rome sans vous le dire et me recommander à vos prières. Le 15 de ce mois, je me mettrai en route pour mon sixième pèlerinage romain. Le besoin d'entretenir les supérieurs de mon ordre, que je n'ai pas vus depuis six ans, et le désir de recevoir la bénédiction du nouveau souverain pontife, sont les motifs principaux de mon voyage. Ce pontificat, selon toute apparence, doit être long, glorieux, peut-être fort agité; il marque une époque mémorable dans l'histoire de l'Église, et je crois utile pour l'achèvement de notre fondation do-

minicaine de connaître de plus près cette nouvelle situation. J'espère y puiser des forces pour le présent et pour l'avenir.

Je serai de retour à Chalais le 25 octobre. Mais au lieu de me rendre à Paris, selon ma coutume, je descendrai à Toulon pour y prêcher, pendant les mois de novembre et de décembre. M^{sr} l'archevêque de Paris a transféré mes conférences à l'époque du Carême; elles commenceront désormais le dimanche de la Septuagésime, qui tombe cette année le 20 février. Je prononcerai à Notre-Dame l'oraison funèbre d'O'Connell le jeudi 10 du même mois, et me rendrai, par conséquent, à Paris un peu avant la même époque.

Je me recommande à vos prières et à celles de toute votre famille pendant mon pèlerinage. Je prierai aussi pour vous et les vôtres dans les grands sanctuaires que je vais revoir.

Tout à vous de cœur à tout jamais.

Fr. LACORDAIRE.

CIII

JUGEMENT SUR PIE IX ET SES RÉFORMES. — SUR LES JÉSUITES

Chalais, 28 octobre 1847.

Mon très cher ami, je suis rentré à Chalais le 21 dans la journée, après un voyage très rapide et très heureux. J'ai revu Rome, j'ai vu Pie IX. Vous me demandez ce que je pense de lui, de ses réformes, de ses adversaires et de ses partisans; je ne demande pas mieux que de vous satisfaire, ayant la vieille habitude de vous confier mes pensées, toutes les fois que le bon Dieu m'en donne l'occasion.

Pie IX est la bonté, la sincérité, la douceur, la simplicité, le calme en personne. C'est de plus une âme ferme, à en juger non seulement par le calme, mais par sa résistance héroïque aux suggestions douloureuses qui l'entourent de toutes parts, et cherchent à l'entraver. Il n'a pas seulement affaire aux amis intéressés des abus, aux politiques qui détestent le régime moderne;

il lui faut subir aussi les tremblements d'une bonne partie des saints. Les uns lui représentent qu'il se livre pieds et poings liés à la bourgeoisie et au peuple, tranquilles aujourd'hui parce qu'on leur accorde jour par jour tout ce qu'ils souhaitent, mais qui, arrivés une fois au terme des concessions pontificales, armés moralement, civilement et militairement, monteront au Quirinal, non plus pour y remercier et y recevoir la bénédiction du pape, mais pour lui imposer des lois, c'est-à-dire pour ériger le pouvoir laïque au-dessus du pouvoir ecclésiastique. Les autres lui parlent de l'incrédulité déchaînée avec la presse, de la liberté de conscience introduite jusqu'au foyer même du catholicisme; ils voient déjà les protestants, les grecs, les musulmans, installés à l'ombre des images de saint Pierre et de saint Paul. Ceux-là lui disent qu'il arme dans le monde entier l'esprit d'insubordination, et qu'il sera comptable à Dieu et aux hommes de toutes les révolutions qui vont éclater sous son nom. Au milieu de ce déluge de conseils et de prévisions, le pape, quoique amaigri déjà, paraît serein et sûr de lui-même; il compte sur Dieu et sur son peuple : peuple droit, honnête, sincère, profondément attaché à la religion, et qui donne en ce moment au monde entier le spectacle persévérant d'une docilité virile, d'une reconnaissance pieuse et sans tache, d'un admirable dis-

cernement de ses vrais intérêts. La papauté était entre deux abîmes : l'Autriche et le radicalisme italien. On n'échappait à une révolution épouvantable qu'en portant le joug d'un gouvernement qui venait encore d'ajouter à tous ses crimes une Saint-Barthélemy pire que la première. Pie IX a regardé à droite et à gauche; dénué peut-être, ce qui n'est qu'une conjecture, d'un génie aussi profond et vigoureux que Sixte-Quint, il a trouvé dans son cœur et dans sa foi une route entre les deux écueils. Plus heureux que Louis XVI, il a voulu, de son propre mouvement et avec une invincible sincérité, correspondre aux besoins de son peuple, à l'instinct des temps; et seul, sans appui, contredit de partout, il a rencontré dans les entrailles mêmes de ses enfants toute la force dont il manquait pour leur faire du bien. L'accord entre le peuple et le souverain est à son comble. Rien ne peut peindre Rome en ce moment. C'est une fête qui dure depuis dix-huit mois, fête religieuse et nationale tout ensemble, où tous les sentiments les plus chers de l'homme ont leur place, leur expression, leur élan, leur silence, et une joie qui fait oublier à cette foule qu'elle a des ennemis. Pour moi, je ne puis croire à une triste issue d'un si beau mouvement. Dieu est là. Ces choses-là ne sont pas de l'homme tout seul. Jésus-Christ a voulu montrer ce que c'est qu'une révolution chrétienne, et il ne pou-

vait donner aux nations et aux rois un spectacle dont ils eussent plus besoin.

Toute l'Italie, avec des nuances, est sous le même charme. Pie IX règne d'un bout à l'autre de la péninsule. Le *Primato* de l'abbé Gioberti avait préparé dans les esprits cet avènement nouveau de la papauté, et avec des traits si frappants de ressemblance, que ce livre, dans l'imagination des Italiens, a pris quelque chose de prophétique. De là, en partie, l'immense effet de son dernier ouvrage : *Il Gesuita moderno*. Les jésuites, d'ailleurs, par les abus de leur règne en Piémont, à Rome, à Naples, à Modène, avaient soulevé des passions qui couvaient dans une foule de cœurs, et leur conduite publique, à l'égard de l'œuvre de Pie IX, a achevé de donner contre eux une terrible prise. Ce n'est pas seulement dans les conversations qu'ils travaillent contre la régénération de la société romaine et italique : la chaire même arrache de leur cœur mal contenu le secret de leurs craintes et de leur mauvais vouloir. Le pape a été obligé de faire dire au général, par le R. P. Ventura, qu'ils eussent au moins le bon sens de ne pas se mettre ainsi à découvert. C'est le P. Ventura, chargé de la commission, qui me l'a dit à moi-même. Que voulez-vous faire, mon cher ami, pour pallier sur les lieux mêmes de tels écarts ? Ce que j'ai vu et entendu, dans des circonstances aussi mé-

morables, a achevé d'ouvrir mes yeux déjà trop ouverts depuis longtemps, et je ne craindrai pas de vous dire toute ma pensée, à vous, mon vieil ami de vingt-sept ans.

Il y a trois partis à prendre à l'égard des jésuites : les attaques à ciel nu, comme l'abbé Gioberti; confondre leur cause avec celle de l'Église universelle, comme M. de Montalembert; ou bien, en conservant avec eux les liens de la charité, se garder de rendre l'Église solidaire de leurs fautes et de leur sort. Je n'ai aucun penchant pour les deux premiers partis; le dernier est celui que j'ai adopté depuis que j'ai quelque part aux affaires de ce monde et de l'autre; et ne l'eussé-je pas suivi jusqu'à présent, il deviendrait aujourd'hui irrévocablement la règle de ma conduite. Les jésuites ne sont pas l'Église; ils ont des opinions, des intérêts, des procédés, des malhabiletés, des torts dont l'Église ne saurait être responsable. Français du xix^e siècle, je ne crains rien d'eux pour moi ni pour mon ordre; je suis sûr que tous leurs efforts et ceux de leurs amis pour reconquérir en France une part de l'éducation publique sont des efforts vains, qui n'aboutiront qu'à les rendre plus odieux à leurs ennemis. Mais ce qui ne les sert pas dessert malheureusement l'Église; cette solidarité où l'on veut nous jeter avec eux reporte sur l'Église des haines, des

préjugés et des désaffections que le livre de l'abbé Gioberti, plus complet que celui de Pascal, vient de porter à leur comble pour une longue suite de générations. Je déplore cette marche, qui est celle de M. de Montalembert depuis ses discours de 1844, et jamais, quels que soient mes liens avec lui, je ne le suivrai dans une route dont le moindre inconvénient est de n'aboutir à rien pour les jésuites eux-mêmes. N'eussent-ils pas commis aucune faute depuis 1814, leur position serait encore énormément difficile; mais ils ont accumulé à plaisir dans toute l'Europe, depuis leur rétablissement, fautes sur fautes, et leur conduite présente à Rome est quelque chose de si étonnant, qu'on les croirait fascinés par le besoin absolu de se perdre. Un pape arrive qui, en dix-huit mois, met l'univers à ses genoux, et les jésuites ne trouvent rien de mieux à faire que de déclamer contre lui, en secret et en public. Encore une fois, mon bien cher ami, que voulez-vous que puisse l'amitié même pour les sauver de leurs propres mains!

Je vous avoue que ce voyage m'a ôté un grand poids. J'avais quelquefois des regrets de me sentir si peu disposé pour eux. Je craignais de me tromper, de succomber à des préventions. Aujourd'hui je me sens léger et tout à fait justifié, d'autant que je n'en ferai pas plus qu'au-paravant. J'en avais parlé une fois dans une de

mes conférences en 1844; cet acte de courage m'avait séduit dans un moment où ils étaient violemment attaqués. Aujourd'hui je me tairai plus que jamais, voilà tout. Ma mission ni mon goût ne m'entraînent à la suite des Pascal et des Gioberti; mais ma conscience m'oblige de repousser de l'Église une solidarité qui n'est pas fondée et qui la dessert.

M^{gr} l'évêque de Dijon m'a écrit pour la statue de saint Bernard. Je lui ai répondu que j'étais lié jusqu'à Pâques, mais que, quinze ou vingt jours après, je serais heureux de prêter mon concours à cette belle inauguration.

En voilà bien long, mon cher ami, mais prenez - vous - en à vos désirs. Je pars pour Toulon, où ma station s'ouvre le 7 novembre. Je serai à Paris pour la fin de janvier. L'éloge d'O'Connell est fixé au 10 février, et le commencement des conférences au dimanche de la Septuagésime.

Mes hommages respectueux à M^{me} Foisset, et tout à vous de cœur pour la vie.

HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CIV

OPINION DE LACORDAIRE SUR LA RÉVOLUTION DE 1848. — FONDATION DE *l'Ère nouvelle*. — LE PÈRE EST NOMMÉ VICAIRE GÉNÉRAL DE PARIS. — SA CANDIDATURE A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

Paris, 15 mars 1848.

Mon cher ami,

Je ne veux pas laisser marcher le temps présent sans vous donner quelque signe de vie, d'autant que j'ai reçu de vous, depuis quatre mois, plusieurs billets auxquels je n'ai pas répondu, soit faute de loisir, soit parce que j'étais un peu affligé de la ligne où vous étiez entré depuis peu. La Providence vient de prononcer. Nous avons tous de grands devoirs à remplir, et la peur surtout à combattre. Je suis frappé, je vous assure, du progrès de la raison publique, de la politesse et du respect que l'on trouve dans les classes inférieures, comme on

disait. Je suis allé hier seul hors des barrières, par les champs, sur la route que je suivais il y a vingt ans pour aller à Issy. J'ai rencontré du peuple; j'ai parlé à des ouvriers, on me disait : « Mon frère, c'est ici, c'est là, voyez, ne vous trompez pas. » Pas une insulte en passant devant des guinguettes et des charretiers, et cela avec une robe blanche, un chapeau à trois cornes ! Dieu récompensera le respect qui a été porté à la religion avec tant d'unanimité. Sans doute, nous avons bien des chances à courir; voici qu'à Lyon l'on ferme les couvents; d'autres abus de pouvoir se produiront; il y aura peut-être une lutte, mais la réaction sera prompte. *La monarchie est usée, la république n'est pas fondée.* Voilà le vrai, mais il y a dans les esprits déjà de bonnes préparations. Il faut les aider de toutes nos forces. C'est pourquoi, de concert avec quelques catholiques, nous travaillons à fonder l'*Ère nouvelle*, dont vous avez reçu sans doute le prospectus.

L'*Univers* a été mal dirigé, et il est surtout impropre à *la lumière qui touche*, lumière plus que jamais désirable. Nous recevons déjà des souscriptions et des abonnements, ainsi que des preuves de sympathie. Je ne vise pas à faire vite; j'aspire à fonder un organe pour la *quatrième phase du XIX^e siècle*; le moment présent n'est pas le principal. Je n'irai que lentement et à coup sûr.

M^{sr} l'archevêque de Paris m'a nommé vicaire général; ce n'est qu'un titre honorifique, et il m'a paru utile de l'accepter. Voilà des siècles qu'un religieux n'avait été vicaire général de Paris.

On me porte aussi comme candidat à l'assemblée nationale. Je laisse faire, et j'accepterai, le cas échéant. Ce serait une lâcheté et une prévarication de refuser un mandat spontané dans de telles circonstances. Je ne suis pas saint Bernard, et saint Bernard, homme de pénitence et de solitude, n'a jamais résisté à l'appel que faisaient de lui les rois ou les peuples. Nous revenons à ces époques-là.

Adieu, mon cher ami, priez pour moi, et croyez à mon constant attachement. J'ai été bien heureux d'apprendre le mariage de votre seconde fille, et la bénédiction accordée au mariage de la première.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CV

JOURNÉES DE JUIN 1848. — MORT DE M^{gr} AFFRE. — JUGEMENT
SUR LA BOURGEOISIE. — CONTINUATION DE *L'Ère nouvelle*.

Paris, 2 juillet 1848.

Mon cher ami, mille mercis de votre bonne lettre du jour de la Sainte-Trinité ! Elle est tombée au milieu des avant-coureurs des terribles journées que nous venons de voir et où Dieu nous a si visiblement et si religieusement protégés. Pie IX vivant et M^{gr} Affre martyr, sont pour moi des signes évidents d'une miséricorde qui prépare notre salut. Mais il nous faudra passer encore par des expiations. La bourgeoisie a peur sans être amendée ; elle ne voit pas encore d'où vient le mal qui la dévore ; il faudra bien qu'elle le voie. Le respect pour les choses sacrées est toujours quelque chose d'incroyable ici. Même parmi les insurgés, il n'y a pas eu un sacrilège. Nous avons un couvent de domini-

caines rue de Charonne, tout près de la Bastille. Le couvent n'a pas été touché. On est venu enlever quelques planches de palissades pour servir aux barricades, mais ils ont laissé une garde toute la nuit pour que la clôture ne fût pas violée. Les chefs, sans aucun doute, n'auraient pas continué ce respect s'ils avaient été vainqueurs; mais il prouve que la multitude n'a pas de haine irrégieuse, et que, dans la lutte présente, la religion sera le moyen de réconciliation. M^{gr} Affre a très probablement été tué du haut d'une fenêtre par des meneurs qui craignaient l'influence de son autorité, une fois qu'il aurait été au milieu de l'ennemi. Ce qu'il y a de plus admirable dans son action, c'est le calme avec lequel il a marché en avant et a franchi la barricade au milieu du feu, lorsqu'il lui était possible de se retirer avec honneur, puisqu'on avait rompu l'armistice et qu'on tirait de toutes parts. Nul n'aurait jamais cru à une si belle fin.

Je vous écris à la veille de partir pour Chalais, où je vais passer quinze jours. Je profite du relâche des affaires ou du désordre pour cette visite, qui était indispensable. Celle de Nancy aura lieu plus tard, s'il plaît à Dieu. J'ai grand besoin de revoir nos frères et de respirer la paix de la solitude, après les huit mois continus que je viens de donner au travail. Celui de journaliste est très pénible, il ne durera pas

toujours. Mais il faut achever de fonder cette œuvre, que je crois importante pour le présent, et plus encore pour l'avenir. L'*Univers* a été funeste; il le serait bien plus, s'il était seul pour représenter les catholiques *au jour inévitable* qui s'approche.

Vous nous avez donné une très bonne traduction du morceau de l'abbé Gioberti sur Bossuet, pour lequel nous sommes encore vos débiteurs. C'est une petite affaire à régler quand vous le voudrez.

Je suis heureux des bonnes nouvelles que vous avez de Genève. Dieu vous récompense en la manière qui pouvait le plus satisfaire votre cœur. Quand vous leur écrirez, faites-leur bien tous mes compliments. Mille hommages à M^{me} Foisset, et tout à vous en ce monde et en l'autre.

Fr. LACORDAIRE.

CVI

SATISFACTION D'AVOIR QUITTÉ LA POLITIQUE

Chalais, 17 septembre 1848.

Mon cher ami,

Je suis rentré au port après six mois d'une vie bien agitée. Depuis le 13 mai, mon dessein était arrêté de me retirer de l'*Ère nouvelle*, aussi bien que de l'Assemblée, et par la même raison. Mais la chose n'était pas aussi pressante, et il fallait attendre une occasion favorable. Elle a été amenée peu à peu. Ma réserve, en fait de démocratie et de république, allait peu aux plus ardents de nos collaborateurs, et donnait au journal une allure incertaine et vague; il y avait des tiraillements; nous sentions tous qu'il fallait donner une plus forte impulsion, et l'état de mon esprit ne le permettait pas. La situation s'est compliquée de la nécessité du cautionnement, et j'ai

saisi cette occasion d'en finir. Tout s'est bien passé entre nous. Je suis resté, d'une manière négative, l'un des leurs, mais sans action, sans collaboration effective, sans responsabilité. J'ai même refusé de leur donner la suite de mes conférences de 1848. Elles paraissent en livraisons seulement, avec les précédentes, et je ne pense pas que la publication ait lieu avant le mois de décembre ou de janvier, époque où la librairie aura peut-être quelques chances plus favorables qu'aujourd'hui.

Je suis bien heureux d'être sorti de la vie politique, qui ne convient ni à ma nature ni à mes goûts, et qui eût exigé, dans la circonstance présente, une certitude de pensées que je n'avais pas. La république était pour moi un essai, comme je l'ai dit dans le prospectus de l'*Ère nouvelle*, et jusqu'au 15 mai j'ai eu quelque espérance, à cause de la modération du peuple, qu'elle aboutirait à bien. Le 15 mai m'a révélé des projets et des passions qui nous promettaient inévitablement la guerre civile, avec elle un retour au despotisme, et une suite de malheurs incalculables contre lesquels je ne pouvais rien, ne voyant pas même à qui m'unir. Je ne voulais pas m'attacher aux monarchistes, en qui je ne reconnaissais pas des intentions et des pensées capables de sauver la France; les anarchistes, c'était encore pire. Je serais donc demeuré sus-

pendu en l'air, prononçant çà et là des discours intermédiaires qui n'auraient rien produit que la défiance de tout le monde, et j'eusse fini dans un abîme d'impuissance, avec le renom d'avoir été l'un des auteurs indirects de tous les maux publics. Dès que je l'eus compris, ma retraite fut décidée, au hasard de n'être entendu que d'un petit nombre, et de perdre beaucoup dans l'opinion générale. Mais l'accomplissement d'un devoir est d'autant plus précieux devant Dieu qu'il coûte davantage; j'ai accompli le mien, j'ai sauvé mon caractère, sans nuire à la chose publique; et ce que j'ai perdu au dehors, ne dût-il même jamais se recouvrer par l'effet postérieur des événements, est compensé par la paix de ma conscience et le suffrage de quelques âmes d'élite.

Je ne compte pas retourner à Paris ni quitter Chalais avant la fin de janvier. L'Avent de Dijon est impossible dans l'état des esprits, et je ne veux d'ailleurs remonter en chaire qu'après un certain temps de récollection, qui donnera aussi à notre sort à tous, si je ne me trompe, le loisir de se prononcer.

Adieu, mon cher ami; il ne me semble point que vous soyez devenu *stupide*, comme vous dites, par cette révolution. Vous doutez et vous attendez, cela est fort naturel. Le dégagement des passions et la clarté de la vue chrétienne

sont un désavantage, en un certain sens; nous ne sommes plus aveuglés, mais nous ne sommes pas encore prophètes.

Je suis ravi que vous ayez près de vous vos hérétiques de Genève; faites-leur bien mes compliments, et dites-leur que je prie pour leur conversion. Mille hommages à M^{me} Foisset, et tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CVII

STATION DE DIJON. — FONDATION DE FLAVIGNY. — *Ami de la Religion* ET *Ère nouvelle*. — ÉLECTION DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Chalais, 6 novembre 1848.

Mon cher ami,

Je ne sais si vous êtes au courant de ma station de Dijon. M^{gr} l'évêque paraissait d'abord un peu incertain, à cause des circonstances politiques; il a consulté son conseil, qui a été unanime pour marcher en avant, et Monseigneur est revenu entièrement à cette idée. De mon côté, j'étais tout prêt, et me voici donc à la veille de partir pour Dijon. C'est le 25 que je quitte Chalais. La station commencera le dimanche 3 décembre, et finira le dimanche 21 janvier. Je partirai ensuite pour Paris. Vous savez probablement que mon séjour à Dijon se lie à une affaire très importante pour moi, ou plutôt pour

notre ordre, et qui exige un grand secret pour réussir. Le clergé de Dijon nous donne l'abbaye de Flavigny¹ avec huit mille francs de frais de premier établissement, et trois mille francs en sus, pendant les cinq premières années. Cette maison, à moitié chemin de Nancy et de Chalais, nous donnerait droit à l'érection définitive et canonique de la province dominicaine de France. Priez Dieu à cette intention. Il y a là tant de circonstances providentielles, que je crois au succès.

Vous avez vu la résurrection de l'*Ami de la Religion*, par M. Dupanloup. Le but secret est de favoriser une restauration monarchique, quoique avec mesure et prudence, et aussi, je crois, d'opposer une barrière aux réformes du nouvel archevêque de Paris, redoutées d'une partie de l'épiscopat. Montalembert est là dedans par aversion pour la démocratie, et par l'influence qu'exerce sur lui M. Dupanloup. C'est une mauvaise position, que je regrette pour lui. Son attaque violente contre l'*Ère nouvelle* est d'un malheureux augure. L'*Ère nouvelle*, au fond, est utile, malgré ses exagérations démocratiques, et si une restauration se présentait, un des plus grands périls de l'Église de France serait dans

¹ Les bâtiments offerts n'avaient rien de commun avec l'abbaye; il s'agissait de ceux qui avaient servi un certain temps de petit séminaire diocésain.

un retour à la passion monarchique de 1814. On ne verrait plus, dans les catholiques, que les très humbles valets des avènements les plus contradictoires, et un vide complet de pensées et de convictions. C'est le danger qu'a très bien signalé le *Correspondant*, dans son numéro du 29 octobre. Montalembert a d'autant plus tort de favoriser cette inconséquence, qu'il n'a pu encore se dépouiller d'une aversion invétérée pour le parti légitimiste.

Pour qui voterez-vous? A mon sens, Louis Bonaparte sera élu par la connivence des campagnes et de toutes les nuances monarchiques, et son élection sera le signal d'un effort suprême de la république exagérée. Mon intention, sauf ce qui peut survenir, est de voter pour le général Cavaignac, malgré ses inconvénients.

Adieu, mon cher ami; confions-nous à Dieu, et faisons, au jour le jour, tout le bien qui se présente. Je vais à Dijon, sauf à y trouver bientôt cent choses que je ne prévois pas. Ce qui est sûr, c'est mon sincère attachement pour vous.

Fr. LACORDAIRE.

CVIII

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS. — *Pensées
de Pascal.*

Paris, 10 mars 1849.

Mon cher ami,

Je suis bien loin de votre lettre de la Septuagésime, et je ne vous écris pas pour y répondre. Tout ici a tourné au delà de mes souhaits; jamais Notre-Dame n'a eu un auditoire plus considérable et plus bienveillant. Les petites misères ont disparu devant ce fait, auquel je ne m'attendais pas moi-même. J'ai vu Montalembert; tout s'est passé convenablement. Quant à la direction de son esprit, elle est complètement retournée, et désormais nous ne pouvons guère nous entendre pour rien; mais au moins nous resterons dans des rapports privés convenables et suffisamment empreints de cordialité.



Voici pourquoi je vous écris : j'ai lu, chemin faisant, toute l'édition de *Pascal* par M. Frantin, plus le rapport de M. Cousin à l'Institut, sur une nouvelle édition, et enfin le travail de M. Faugère. J'ai été ravi du *Pascal* Frantin ; jamais ce grand homme, malgré son avoisinement de quelques exagérations philosophiques et théologiques, ne m'avait causé plus d'impression. Mais cette édition ne peut plus rester ce qu'elle est ; *Pascal* est illisible dans M. Faugère, et cependant tout ce qui ne sera pas corrigé sur son texte, devenu le texte authentique, ne sera plus lisible non plus. Serait-il donc impossible de revoir l'édition Frantin, de rétablir les textes d'après le manuscrit Faugère, en élaguant toutefois la multitude absurde de rogatons sans valeur, publiés par celui-ci ? *Pascal* est perdu sous les attaques de M. Cousin et sous les débris disséminés de M. Faugère. Il faut absolument, dans une préface étendue et forte, dont vous avez donné tous les matériaux dans le *Correspondant*, apprécier Pascal comme philosophe et catholique, et rétablir ensuite son texte dans sa suite logique et dans toute sa pensée. J'ai parlé de ce travail à M. Nault et à M. Frantin¹ pendant mon séjour

¹ Ces deux messieurs, l'un et l'autre grands amis de M. Foisset, étaient de Dijon. M. Frantin, esprit supérieur et personnel, d'une vaste érudition, auteur des *Annales du moyen âge*, caractère antique. M. Nault, ancien procureur

à Dijon, mais ils sont vieux l'un et l'autre, et, tout en approuvant ma pensée, ils ne paraissaient pas se croire les épaules assez fortes pour la réaliser. Ne le pourriez-vous donc pas, mon cher ami? Est-ce un service qui vous paraîtrait peu de chose? Avec vos études antérieures, il me semble qu'il ne vous coûterait pas un temps trop long ni des fatigues trop fortes. Une fois l'édition en cours, on en donnerait avis à tous les évêques de France, et on tâcherait de faire comprendre aux catholiques qu'il y a désormais un Pascal définitif et catholique. Ce livre se vend et se lit encore beaucoup, et je suis persuadé qu'une fois les catholiques prévenus, ce ne serait pas une mauvaise affaire.

Je vous renouvelle, mon cher ami, l'expression du plaisir que j'ai eu à vous voir à Dijon, et celle de mon sincère et cordial attachement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

général de la Restauration, ayant obtenu une vraie gloire de parole au palais. C'était de plus un écrivain disert et très occupé de la forme.

CIX

ENCORE PASCAL

Paris, 29 mars 1849.

Mon cher ami,

J'ai parlé à mon libraire de notre projet d'une édition catholique de Pascal, et voici la note qu'il m'envoie à ce sujet. Il propose 3,000 fr. pour l'acquisition de ce travail qu'il imprimerait à ses frais; mais je crois qu'il irait jusqu'à 4,000 fr. Ce serait peu pour un ouvrage propre; celui-ci n'étant qu'une édition facilement contre-faisable, ce n'est pas la même chose. Vous devez aussi considérer qu'il s'agit d'un service à rendre à l'Église, et que nul n'est mieux placé que vous pour le rendre. Vous avez tant fait de travaux déjà sur Pascal, et vous savez tant de choses à dire sur ce sujet, que je vous y crois prédestiné. Il serait bien essentiel de déterminer

la part que les opinions jansénistes ont eue dans les *Pensées*; là est le nœud des difficultés que présente le texte, et pas le moins du monde dans une sorte de scepticisme philosophique. Pascal exagérait la dégradation intellectuelle et morale causée par le péché originel, et il rétrécissait la rédemption; de là ces phrases plusieurs fois répétées sur *le dessein de Dieu de se cacher aux uns et de se révéler aux autres*. Ce double écueil est cause que la lecture des *Pensées* peut épouvanter certains esprits, et les éloigner du christianisme, et c'est une raison de plus pour que nous fassions une édition avec une préface profonde et des notes lumineuses.

J'ai renoncé à continuer mes stations de province, afin de me consacrer tout entier à l'achèvement des conférences de Paris et à la direction de nos couvents. Cette mesure entretiendra aussi ce qui me reste de voix. Elle n'est pas, du reste, sérieusement atteinte. Le médecin y a reconnu une légère inflammation, produite par les circonstances de voyages à découvert, et le régime homéopathique qu'il me fait suivre, me l'a déjà rendue dans toute sa force et sa clarté.

Je serai à Flavigny du 25 au 30 avril. M^{sr} de Dijon bénira notre chapelle le 2 juillet. Je vous invite d'avance à cette cérémonie; ce sera la première présidée par un évêque depuis la restauration de notre ordre en France. Vous n'êtes

qu'à peu d'heures de Semur, notre proche voisine, et une voiture qui suit cette route, passe tous les jours à Beaune, venant de Châlons.

Le P. Souaillard est retenu pour 1850; mais nous pourrons bientôt, je l'espère, vous donner quelqu'un pour vous évangéliser. Le P. Souaillard prêchera, à Saint-Thomas-d'Aquin de Paris, la prochaine station de l'Ascension, qui dure six semaines, pour les six dominicales.

Adieu, mon cher ami; priez pour moi, qui suis tout vôtre bien vraiment et persévéramment.

Fr. LACORDAIRE.

P. S. Mille remerciements de votre souscription pour Flavigny. J'ai seize postulants sur ma liste de 1849.

CX

SUR LA RESTAURATION DE PIE IX PAR LES BAÏONNETTES FRANÇAISES

Flavigny, 14 mai 1849.

Mon cher ami,

Le temps pascal s'avance, et je n'ai pas encore répondu à votre lettre du Jeudi saint. Autant que vous-même, plus que vous-même peut-être, j'ai regretté que vous ne puissiez pas, par délicatesse, vous charger du travail sur les *Pensées*. Que je voudrais, du moins, vous voir entreprendre un ouvrage de quelque haleine ! Votre biographie du président de Brosse est un excellent et curieux livre, mais trop *particulier* pour un temps comme celui-ci. Votre résumé sur la querelle, ou plutôt sur la controverse, entre le *Catholicisme et le protestantisme* est on ne peut plus précieux, plein de sens, de faits, de ré-

ponses catégoriques, et d'esprit; mais c'est un ouvrage à peu près de théologie pure, propre à être mis entre les mains de protestants tentés par la grâce, ou d'ecclésiastiques qui ont besoin de se mettre au courant par un bon résumé. Il me semble qu'il y a encore mieux dans votre esprit. Mais que vous indiquer? Votre aptitude est très diverse; vous pouvez vous faire une tente à peu près partout. Une œuvre n'est-elle pas, comme *Minerve*, une génération toute spontanée, et que personne que nous-même ne peut concevoir? Il nous manque un bon travail sur tant de choses! Je n'ose rien vous dire; mais j'espère que Dieu vous inspirera.

J'ai vu votre gendre avec grand plaisir; l'air de Genève lui a déjà donné quelque chose de plus grave et de membre d'un conseil souverain, ce qui ne lui ôte rien de son amabilité.

Je vous remercie, mon cher ami, d'avoir pris ma défense contre le *Semeur*; mais, à vous dire vrai, je ne l'ai pas lue; car, ne me disant pas où elle avait été insérée, je n'ai pas su me la procurer. Il m'échappe très souvent des choses qui me concernent, et en général je n'en suis pas fâché, sauf dans le cas où je reconnais une main amie comme la vôtre, qui peut m'instruire et me faire du bien.

Je serai à Flavigny jusqu'à la fin de juillet. Ce n'est plus le 2, mais le 11, que Monseigneur

vient bénir notre chapelle. Il nous viendra des amis de Dijon et même de Paris. J'espère que vous serez du nombre, étant si proche de nous. Vous recevrez du reste une invitation officielle et précise, quinze jours à l'avance. Bien que tout soit définitivement convenu, j'aime mieux cependant vous prévenir quand il n'y aura plus de chances ou de contretemps, si ce n'est l'inconnu de la toute-puissance divine, lequel peut-être nous prépare bien des surprises avant peu. Il me semble qu'à l'intérieur et à l'extérieur tout s'approche d'un dénouement. Celui de Rome est bien triste à tous les points de vue. Quel malheur que le pape, et un si digne pape, ne rentre à Rome qu'après du sang versé, derrière trois faisceaux de baïonnettes étrangères, et sans qu'il y ait eu dans ce peuple le moindre mouvement spontané en sa faveur, comme à Florence! Tout ce qui entoure Pie IX est l'objet de la répulsion publique, on le voit trop aujourd'hui. Le peuple les accuse de s'être opposés à toutes les réformes de ce grand cœur, et de ne songer qu'au rétablissement à tout prix de l'ancien état de choses. Si Pie IX avait été secondé dans ses réformes, la démagogie eût bien pu avoir son jour, mais elle n'aurait pas eu derrière elle les préventions et les craintes qui forment l'arrière-garde de la situation romaine; on eût pu laisser partir le pape, on eût souhaité son retour. Le

souhaite-t-on? Le parti rétrograde (car quel nom lui donner?) l'a crié sur les toits; on peut voir aujourd'hui s'il avait le sentiment de la réalité. Rome sera le seul point de l'Italie où l'on aura montré du cœur contre l'étranger, et ce souvenir, je le crains bien, restera sur la restauration qui va s'inaugurer. Le parti absolutiste se rasseoira sur son siège de 1814; mais quelle différence entre le retour de Pie VII victorieux de Napoléon et le retour de l'exilé de Gaëte! Où sera le prestige? où le souvenir? C'est Pie VII qui a couvert de sa grandeur, vivant et mort, le demi-siècle qui vient de s'écouler pour la papauté: Pie IX devait être le protecteur, le bon génie de la seconde moitié de notre âge; il l'eût été, si ceux à qui Dieu l'avait donné eussent été dignes de lui. Puisse-t-il trouver dans son âme et dans les secrets de la grâce, de quoi rendre à son sceptre tout ce qu'on en espérait!

Adieu, mon cher ami, nous nous verrons le 11 juillet, j'y compte bien, et vous renouvelle, en attendant, l'expression de mon cordial attachement.

Fr. LACORDAIRE.

CXI

INSTALLATION DES DOMINICAINS A PARIS DANS L'ANCIEN COUVENT DES CARMES

Paris, 17 octobre 1849.

Mon cher ami,

M^{gr} l'archevêque de Paris nous cède, en effet, l'église et la plus grande partie de l'ancien couvent des Carmes, rue de Vaugirard 70, mais c'est pour y établir une communauté de notre ordre, et non le noviciat de Belgique dont vous me parlez. Les novices de Belgique sont convoqués à Flavigny avec les nôtres. Je transporte à Paris la maison de Chalais, ne laissant à Chalais qu'un Père, un frère convers, et un membre laïque de notre Tiers-Ordre. C'est le jour de la Toussaint qu'aura lieu notre installation aux Carmes. J'y suis moi-même depuis deux jours.

Le traité entre Monseigneur et moi est pour

dix ans. Le terme sera renouvelé de décade en décade, ou même à des termes plus longs. Nous n'avons d'autre obligation que de desservir l'église, dont les revenus nous sont abandonnés, et d'exercer les fonctions apostoliques dans le diocèse de Paris.

Voilà donc, après soixante ans, depuis 1790, une église desservie publiquement à Paris par un corps monastique ! Dieu avait réservé cet honneur à notre ordre ; priez-le pour nous, afin que notre établissement porte des fruits.

Je ne quitterai plus Paris que pour la visite de nos maisons de province.

Tout à vous bien cordialement comme toujours.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXII

M. FOISSET CONSEILLER A LA COUR DE DIJON. — CHAPITRE
GÉNÉRAL DES DOMINICAINS A NAPLES. — ÉRECTION DÉFINITIVE
DE LA PROVINCE DE FRANCE

Flavigny, 31 janvier 1850.

Mon cher ami ,

Je viens de lire à l'instant dans mon journal votre nomination à la cour d'appel de Dijon, et j'en ai ressenti une joie comme si c'eût été moi-même. Il y a longtemps que cette justice vous était due , et sans les événements prodigieux qui ont bouleversé notre pays, vous n'auriez jamais obtenu cette faible et tardive récompense de votre mérite. On ne vous eût point pardonné d'être catholique, intègre et indépendant. Je joins donc votre nomination à la liste des choses qui me consolent des grands maux issus de 1848, et qui m'y font voir un mouvement de justice et de miséricorde gouverné par Celui qui déchaîne les

tempêtes morales comme les tempêtes physiques, pour purifier la terre.

Vous voilà revenu au lieu de notre jeunesse, il y a trente ans. Nous nous y rencontrerons quelquefois, grâce au voisinage de Flavigny et à la rapidité des chemins de fer; votre présence y sera un nouvel attrait pour moi, une nouvelle raison d'y être en pensée et d'y être bien.

Je retourne à Paris dans quatre jours. J'étais venu ici à cause d'un rhume qui m'inquiétait, et qui a cédé heureusement à l'air des montagnes. Immédiatement après mes conférences, qui se termineront le dimanche 7 avril, je me mettrai en route pour Naples, où le chapitre général de notre ordre doit s'ouvrir le 17 mai prochain, à l'effet d'élire un Maître général. J'y suis appelé pour l'érection définitive de notre province de France, et je reviendrai dès que cette affaire sera terminée.

Je vous renouvelle l'expression de la part très vive et très sentie que je prends à votre promotion, et n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout vôtre en heur et malheur.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXIII

CLAMEURS A PARIS CONTRE LES CONFÉRENCES DU PÈRE. —
DÉPART POUR FLAVIGNY

Paris, 22 avril 1850.

Mon cher ami,

Je sais que vous jetez les hauts cris contre moi, pour n'avoir pas répondu à votre lettre du 14 février, au sujet du carême de Beaune en 1851; et le fait est que j'ai eu bien tort. Nous avons, l'an prochain, quatre carêmes promis dans des villes importantes : Paris, Dijon, Grenoble et Valence. Il m'est impossible d'y ajouter Beaune. Mais il est probable qu'en 1852 je pourrai vous satisfaire, et l'incertitude qui me reste sera levée à temps pour que vous soyez instruit suffisamment d'avance. Voilà, j'espère, parler.

Il faut vous dire que j'ai eu un assez rude

hiver à passer. Bien que je sois accoutumé aux dires, aux cris, aux fureurs, il en a plu, cette année, une avalanche; mais enfin nous sommes arrivés au bout *sans avoir perdu la voix*. Dites-moi donc un peu quel est le démon particulier qui vous persuade obstinément que *ma voix se perd*? Lavergne, à qui vous l'avez écrit, en a été dans la stupeur, et s'il ne m'avait pas entendu, il aurait déjà dit un *De profundis* sur moi.

C'est le Père Souaillard qui vous donne, à Dijon, le carême prochain. Il a réussi étonnamment à Metz, Caen, Lyon, et dans les villes de moindre importance où il a paru. J'ai l'espérance qu'il fera du bien à Dijon.

Mes conférences se termineront forcément l'an prochain, puisque je serai arrivé à *la gloire éternelle*. Il y a une grande question de savoir ce qu'il faudra faire, et nous en causerons, si Dieu me permet de vous revoir dans le courant de cette année, comme il est probable.

Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles de M^{gr} de Dijon¹. Ce qu'on m'en a dit m'a laissé des inquiétudes. Je pars le 6 mai pour Flavigny, et j'y passerai l'été.

Tout à vous bien cordialement et à toujours.

Fr. LACORDAIRE.

¹ M^{gr} Rivet, mort en 1884 seulement, à l'âge de 88 ans.

CXIV

ÉRECTION DE LA PROVINCE DOMINICAINE DE FRANCE. — LE PÈRE
JANDEL PROMU AU GÉNÉRALAT. — QUELQUES NUAGES A ROME
AU SUJET DU PÈRE LACORDAIRE. — JUGEMENT SUR PIE IX

Flavigny, 13 octobre 1850.

Mon cher ami,

J'espérais vous voir à mon retour de Rome, et vous rendre ainsi votre bonne visite de la Saint-Dominique; mais le besoin des affaires ne m'a permis, à l'aller et au retour, qu'un voyage extrêmement rapide, qui a, du reste, été béni de Dieu. Vous avez vu que notre province a été érigée, et le R. P. Jandel définitivement promu au généralat. J'ai encore eu le bonheur de dissiper quelques nuages à mon sujet, et j'ai laissé le saint-père dans de très bonnes dispositions pour moi personnellement. J'aurais bien aimé à causer de tout cela avec vous; mais par lettre

on ne peut que dire. Le saint-père est calme, supérieur à tout ce qui l'entoure, exempt d'esprit de parti, et plus que jamais, après ses épreuves, l'homme de la Providence. C'est l'impression qu'il m'a produite. S'il y avait sur le saint-siège, en ce moment, un homme de parti, au lieu d'un cœur droit, pur et généreux, la situation serait horrible. Pie IX sauve tout ce qui peut être sauvé. Je vous dis ce peu de mots pour votre consolation, et pour vous seul ; car, plus que jamais, le silence et la retraite au dedans de soi sont des vertus nécessaires au chrétien.

Je ne vous dis rien de l'affaire de l'*Univers*. Le mandement était prêt, lorsque j'arrivai à Paris le 8 ou 9 août ; il me fut communiqué, et j'encourageai M^{gr} l'archevêque à suivre sa pensée. Le mot de Pie IX dit à moi-même est celui-ci : *L'archevêque de Paris a raison dans le fond ; je regrette seulement qu'il ait particularisé quelques-uns de ses sujets de plainte, tels que l'Inquisition et le miracle de Rimini, parce que cela a donné lieu aux journaux irréligieux de triompher.* Autour de lui la désapprobation était forte. C'est le sentiment personnel du pape qui a déterminé la soumission de l'*Univers*, lequel se croyait sûr d'être mieux soutenu. Tout ceci encore pour vous, mon cher ami.

Ma position à Paris et à Rome est plus forte que jamais, à cause de Pie IX et de M^{gr} Sibour,

sans lesquels j'aurais eu bien à souffrir. Mais, malgré ce double point d'appui, je me suis voué à une guerre sourde et implacable, qui ne cessera qu'avec ma vie. Mes anciens amis ont tous quitté leur voie, et je suis resté seul, sans aucune sorte de défense que mes supérieurs légitimes et celui qui me les a donnés. Priez bien pour moi.

Je pars demain pour Paris.

Tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

P. S. J'oubliais de vous remercier de votre excellent et cordial article sur la fête de saint Dominique à Flavigny; il m'a fait bien plaisir.

CXV

SUR LA PUBLICATION DES CONFÉRENCES DOGMATIQUES ET SUR LES FUTURES CONFÉRENCES MORALES

Paris, 28 novembre 1850.

Mon cher ami,

Je vous recommande notre Père Hue, qui va commencer une œuvre dont le succès est bien problématique dans une ville telle que Dijon. Aidez-le de vos conseils. C'est un homme d'esprit, et qui connaît le monde ¹.

Mon intention est de ne pas lier ensemble la série dogmatique et la série morale de mes conférences. La livraison de 1851 sera donc grossie, pour former un volume, des éloges funèbres du

¹ Saint religieux, plein de vues personnelles et philosophiques. Il ramena plus d'une âme, et son influence fut grande sur les hommes, à qui sa parole était exclusivement destinée.

général Drouot et d'O'Connell et de la réimpression de mes *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*, opuscule épuisé depuis longtemps, et que l'on demande assez souvent dans la librairie. En cette manière, tout ce que j'ai publié sera contenu dans les quatre volumes des *Conférences* et dans la grande édition de la *Vie de saint Dominique*. Lors d'une réimpression générale, qui ne tardera pas, la distribution des cinq volumes sera changée, sans admettre aucune matière de plus, et les *Conférences* seront renfermées en trois volumes. Nous sommes à la quatrième édition, de trois mille exemplaires chacune; et lorsque l'ouvrage sera terminé, il y a espérance d'une vente suivie fort avantageuse. J'espère ne pas arriver à la cinquième édition, si ce n'est après la publication de la livraison de 1851, de manière que la cinquième soit pleinement régularisée.

Ce n'est qu'après avoir pris bien des conseils que je me suis déterminé à entreprendre la série morale; mais je ne suis pas déterminé à la publier par livraisons, ni peut-être à la publier jamais. Tout le monde m'a fait un crime d'abandonner Notre-Dame, avant d'en recevoir l'ordre de Dieu, par l'affaiblissement manifeste de mes forces. Ma voix a perdu de son éclat et de sa vibration; mais elle est encore pleine et sonore, au dire de gens qui me suivent depuis de longues

années. Mon instinct était de me retirer après ce carême ; mais je n'ai trouvé personne pour appuyer cette pensée dans ma conscience.

Adieu, mon cher ami, tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

CXVI

LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME VIOLEMMENT ATTAQUÉES.

— PROFESSION DU FR. DE SAINT-BEAUSSANT

Paris, 10 mai 1831.

Mon cher ami,

Je n'ai point fait mes adieux à Notre-Dame ; j'ai seulement dit que la partie dogmatique de mes conférences était terminée, et qu'arrivé au point de partage de ma carrière, au moment où j'allais descendre le revers de la montagne, j'éprouvais à la fois un sentiment de joie et un sentiment de tristesse : la joie d'avoir achevé une œuvre, la tristesse qui accompagne le pressentiment d'une décadence inévitable. Ce sont ces derniers mots qui ont été interprétés hors de ma vraie pensée.

Je n'ai rien dit de M^{gr} Sibour, parce qu'ayant été attaqué depuis quinze jours avec une sorte de frénésie, j'ai cru de mon devoir de ne pas le pousser à me rendre des éloges en échange de

mes compliments. Mon silence l'a pris au dépourvu, a dérangé ses plans, et il n'a pu que prononcer deux ou trois phrases insignifiantes. Mais à peine était-il arrivé à la sacristie, qu'il avait compris ma réserve, et qu'il m'en a loué devant ceux qui l'accompagnaient.

Voilà, mon cher ami, toute l'histoire. Jamais Notre-Dame n'a été aussi comble que cette année, et jamais les fruits de ma prédication n'ont été plus consolants. Il faut se résigner aux attaques et aller devant soi, simplement et courageusement, jusqu'au jour où la volonté de Dieu m'arrêtera. Je suis à ses ordres, et jamais le silence et la retraite ne m'auront trouvé mieux disposé à les accepter. Humainement, je suis las; mais c'est le beau moment pour servir Dieu, parce qu'on est sûr de ne travailler que pour lui. Tant qu'on se plaît à une œuvre, il y a du doute; dès qu'on s'y déplaît, c'est Dieu seul à qui nous obéissons.

Quant au 19 juillet, je croyais que c'étaient les Dames de Saint-Vincent-de-Paul qui m'avaient demandé un sermon, pour leur fête à Saint-Michel, il y a de cela deux ans. Je ne sais si on peut faire d'une pierre deux coups. Dans tous les cas, ce n'est pas avant la fin de juin que je pourrai vous rendre une réponse précise et définitive.

Je n'ai point quitté Paris. J'irai seulement le 19 passer un jour ou deux à Flavigny, pour la profession du frère de Saint-Beaussant.

Nous avons un grand procès contre nos contrefacteurs de prédications. M. Duvergier, le meilleur avocat consultant de Paris, travaille pour nous; M. Marie plaidera. Nous voulons en finir et aller jusqu'en cassation, s'il est besoin. Les plus éminents jurisconsultes sont pour nous.

Tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

CXVII

QUESTION DE SAVOIR S'IL DOIT OU NON CONTINUER DE PRÊCHER.
— POURQUOI IL NE VEUT PLUS PRÊCHER EN PROVINCE

Paris, 1^{er} juin 1851.

Mon cher ami,

J'ai beaucoup réfléchi au sermon que vous me demandez pour Saint-Vincent-de-Paul. C'est peu de chose, et c'est beaucoup. Car ma résolution arrêtée est de ne plus prêcher en province, pour deux raisons que voici : Premièrement, je suis plus que jamais enchaîné à Paris par le ministère des âmes, mes occupations de provincial, et l'obligation d'écrire mes conférences passées en préparant mes conférences futures. Tout cela fait un tissu qui dévore mes jours, et m'en rend précieuse la moindre parcelle.

En second lieu, je ne puis guère parler sans

m'exposer à des appréciations malveillantes, comme il est arrivé l'an dernier pour mon discours de Châtillon. Or il me semble très inutile et très imprudent de me livrer à la critique, pour des travaux accessoires qui n'ont rien de nécessaire, et ne font que m'éparpiller un temps dont j'ai rigoureusement besoin. Ma carrière apostolique est à Paris, et elle est assez dure pour ne pas chercher volontiers à en accroître le fardeau. Pendant quatorze ans, j'ai prêché en province, pour fonder mon ordre; cette œuvre est faite, et j'ai aujourd'hui des hommes pour me remplacer. C'est à leur tour de paraître sur la brèche et d'étendre nos pavillons, tandis que leur Père, retiré au centre, continuera d'user le reste de ses forces au service de Dieu, dans un champ plus stable. Tous les fondateurs d'ordre ou restaurateurs ont fini par se retirer à Paris ou à Rome; j'ai bien plus de raisons qu'eux d'en agir ainsi. Un général doit épargner sa vie, non par lâcheté, mais pour la sécurité des siens; et quand il s'agit de la vie morale, ce devoir est plus strict encore. Je ne sais même si je pourrai me soutenir à Paris. Telle circonstance politique donnée, cela deviendrait bien douteux.

Depuis deux ans, je vois se resserrer la ligne de mes adversaires autour de moi, et, pour peu que la chance tourne d'un certain côté, je ne sais

trop ce qu'il arrivera. En bonne politique, je devrais me retirer; le devoir seul me retient. Du moins, laissez-moi tranquille ici dans l'intervalle; mon âme, encore plus que mon intelligence, a besoin de ce profond repos.

Je vous dis toute ma pensée, et je compte sur vous pour m'épargner à Dijon des demandes qui me chagrineraiient.

Tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

CXVIII

SUR LE COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE

Paris, 31 décembre 1851.

Mon cher ami ,

Aussitôt après avoir reçu votre lettre du 22, j'ai écrit au R. P. Danzas de vous faire une réponse au sujet de la station de Bligny-sous-Beaune, réponse favorable si elle était en son pouvoir, ce qui n'est pas toujours, à cause des engagements antérieurs.

Nous voici donc en plein despotisme militaire. Si ce n'était qu'un passage, peut-être pourrait-on s'en consoler; mais il me semble impossible que la fin ne réponde pas au début. Le Président s'est mis dans l'impuissance de gouverner avec des formes modérées, et nous n'aurons probablement qu'une pâle copie de l'Empire, sans toiture, sans pierre, sans magistrature puissante, sans corps de noblesse ni de clergé, c'est-à-dire sans les garanties ni anciennes ni modernes, qui ont toujours en France réglé l'exercice du pouvoir. Si la France s'y habitue, c'en

est fait d'elle et de l'Europe ; nous courons au Bas-Empire. Si elle ne s'y habitue pas, ce sont des révolutions en perspective. Certainement, à choisir entre les trois dynasties, celle des Bourbons ou de la noblesse, celle des d'Orléans ou de la bourgeoisie, et celle des Bonaparte ou du peuple, je préférerais la troisième comme étant la plus neutre et la plus réalisable ; mais le mode de l'avènement a tout changé. Je ne vois rien de bon et de chrétien sortir, dans l'histoire, des mains du despotisme, et surtout du despotisme militaire. C'est ma foi la plus inébranlable, et je ne connais pas de vérité, après celle de la religion, qui possède autant mon esprit et ma conscience. Accidentellement, toutefois, Dieu peut se servir de ceci pour une bonne fin. La démagogie, en France et en Europe, nous conduisait au chaos ; le nouveau règne est peut-être destiné à l'écarter du sol de nos destinées. Mais je ne pense pas qu'il fasse autre chose que cette besogne, et, une fois accomplie, le monde reprendra sa marche vers une sérieuse combinaison de l'autorité et de la liberté, en quoi gisent tout ce qu'il y a de bien sur la terre et tout ce qui prépare au ciel.

Je vous souhaite, et à la France, une bonne année.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

CXX

PREMIER CHAPITRE PROVINCIAL DOMINICAIN

Flavigny, 5 avril 1852.

Mon cher ami, je suis à Flavigny pour un temps indéterminé, peut-être pour tout l'été; j'y prépare les éléments de notre premier chapitre provincial, qui s'ouvrira ici même le samedi 24 courant, et qui doit achever de donner sa dernière forme à notre province. Il se composera de nos quatre prieurs et du provincial. Plût à Dieu que vous en pussiez être l'évêque extérieur! Mais si cela n'est pas possible, du moins, qui vous empêche de venir passer avec nous un mois, une semaine, un jour ou une heure, selon que vos occupations vous donneraient plus ou moins de liberté? Vous savez que votre chambre est toujours prête, que vous êtes parmi nous, pour me servir de l'expression canonique, *familiaris ordinis*. Je ne suis pas

moins empressé que vous de vous voir et de vous entretenir. Venez donc, venez au plus tôt, et amenez votre gendre, qui ne connaît pas encore Flavigny. Nous tâcherons que votre semaine sainte ne soit pas trop rigoureuse.

J'ai du regret de la perte que vous avez faite¹. Ce sera bientôt à notre tour d'être regrettés, si nous avons vécu comme ceux que nous perdons.

Tout à vous de cœur.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

¹ Il s'agit de la mère de M. Foisset, morte à un âge très avancé.

CXXI

LE PÈRE ANNONCE SON INTENTION DE NE PAS PRÊCHER LE CARÈME DE 1853

Flavigny, 4 mai 1852.

Mon cher ami, vous aurez vu le Père Hue, et il vous aura dit que notre chapitre s'est très heureusement passé. Les actes sont en route pour Rome, et nous espérons les recevoir bientôt, avec l'approbation qui nous permettra de les promulguer.

Il y a déjà longtemps que j'ai écrit à M^{sr} l'archevêque de Paris, pour refuser la charge d'examineur des concours de Sainte-Geneviève, et lui annoncer que je ne reprendrais point mes conférences au carême de 1853, en le priant de pourvoir à la chaire de Notre-Dame, étant juste qu'il fût libre, puisque j'entendais l'être moi-même. Il ne m'a rien répondu jusqu'à présent, mais il est venu aux Carmes pour le cas de

conscience, quoiqu'il dût se tenir chez les Sulpiciens, nos voisins, et n'a manifesté aucun mécontentement.

Quant à retourner à Paris pour quelques semaines, ce n'est point mon intention. Il m'importe très peu qu'on me croie proscrit, exilé, et tout ce que l'on voudra, tandis qu'en allant là-bas, je m'exposerais, avec l'archevêque et toutes sortes de personnes, à des débats pénibles. Je ne puis assurer ma situation que par l'absence ; le fait dira tout et aplanira tout. Et même je suis bien aise qu'il y ait dans cette absence une sorte de protestation contre le temps où nous vivons.

Je ne connais point le gendre de M. Lemulier ; on m'a dit seulement qu'il appartenait en réalité à l'illustre famille de la Roche-Aymon.

Nous espérons vous voir après la Pentecôte, dans le beau temps, qui est bien long à venir.

Tout à vous cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

P. S. Notre affaire des prédicateurs se juge le 8 à la cour de Paris. Deux de nos adversaires se sont désistés de l'appel ; un seul, la *Tribune sacrée*, reste devant nous. Le gain final paraît infaillible.

CXXII

THÉOPHILE FOISSET AU P. LACORDAIRE. — DU DISCOURS POUR LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT THOMAS D'AQUIN. — M. DE MONTALEMBERT. — LES CLASSIQUES PAÏENS EXCLUS DE L'ENSEIGNEMENT PAR L'ABBÉ GAUME. — OBJECTIONS SUR CE MOT DU PÈRE : « DIEU EST LE LIEU DES ESPRITS. »

Bligny-sous-Beaune, 27 septembre 1852.

Je ne me pardonne pas, cher ami, de ne vous avoir pas remercié plus tôt de votre *discours pour la translation du chef de saint Thomas d'Aquin*. Il est vrai que je ne savais pas bien où vous adresser mes actions de grâces. Jamais certes vous ne m'avez frappé davantage. Je lisais hier (dans Joubert) que la verve remue, mais que l'enthousiasme émeut. C'était bien de l'émotion que je ressentais en vous lisant. Vous savez que je n'aime point à louer en face, parce que cela ressemble toujours plus ou moins à de la flatterie, et qu'un chrétien a toujours présent ce mot de l'Imitation : *Cæcus cæcum decipit, dum inaniter laudat*. Il m'est pourtant impossible de ne

point vous dire qu'évidemment votre mission de prédicateur n'est point à son terme. Je ne vous conseille pas de reparaître dans la chaire dès 1853; mais il ne vous est point permis de manquer à votre vocation, en vous imposant à cinquante ans une retraite définitive, en faisant vœu de silence pour le reste de votre vie. L'Empire est mûr; le neveu de César y a jouer en plein le rôle d'Auguste; mais il vous est facile de laisser passer les premiers mois d'adulation, la première année de fascination populaire universelle. Le jour viendra où vous pourrez remonter dans la chaire de vérité, sans que le ministre de la police demande compte au ministre des cultes de votre abstention de louanges, comme Fouché osa interpellier Portalis au sujet des débuts de M. Frayssinous dans la chaire de Saint-Sulpice. Ce jour-là, tout Paris ira vous entendre, et toute parole humaine pâlera devant la parole de Dieu. En attendant, je prie ce grand Dieu de vous conserver la sérénité et surtout l'humilité : *Non nobis, Domine.*

Je parlais tout à l'heure de l'empire. Notre ami, le laird de la Roche-en-Breny, fait force de voiles pour devancer, s'il se peut, la proclamation du nouveau titre du Maître par la publication d'une brochure, où il réclamera en l'honneur de la liberté. La première feuille est sous presse; mais l'ouvrage est encore sur le métier. Je dis

en l'honneur et non en faveur de la liberté, car M. de Montalembert n'attend rien immédiatement de cette publication qu'un surcroît de désagrémens pour sa personne; mais il veut protester pendant qu'il est encore possible de le faire, pour avoir le droit de dire ensuite : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

J'ai été fort occupé depuis quelque temps de la controverse sur les classiques. L'*Ami de la religion* (2, 16 et 18 septembre) a publié trois articles de moi contre le plan de M. Gaume. Ce dernier perd du terrain. M. de Montalembert le désavoue en public; Donoso Cortès ne le répudie pas moins dans l'intimité des conversations privées¹.

¹ Cette question des classiques, aujourd'hui presque oubliée, fit pourtant grand bruit à l'époque de cette lettre. A peine la loi sur la liberté de l'enseignement était-elle en vigueur, qu'un membre du clergé, l'abbé Gaume, faisait entendre de violentes protestations contre l'enseignement des auteurs païens dans les établissemens catholiques d'instruction; dans un livre intitulé le *Ver rongeur*, il allait même jusqu'à les dénoncer comme étant la principale cause de la perte de la foi parmi la jeunesse. L'*Univers* prit parti dès le premier instant et soutint cette thèse avec ardeur; M^{sr} Dupanloup, au contraire, se fit le champion des classiques; autour de lui vinrent se grouper les hommes d'enseignement, les jésuites surtout. M. Foisset prit lui-même une large part à la lutte, par une série d'articles parus dans l'*Ami de la Religion*; Rome mit fin à la querelle en se déclarant pour le *statu quo*.

L'évêque de Montauban, qui, par esprit de taquinerie contre son collègue d'Orléans et contre la *Gazette de France*, a l'air d'être contre nous, m'écrit qu'il est d'accord avec moi sur tous les points :

M^{sr} Dupanloup m'assure que des coups *dirigés de haut* vont tomber sur l'*Univers*, indépendamment de la lettre de Bordeaux que vous avez lue. Charles de Riancey voudrait me persuader que le système Gaume est enterré même à Reims. *Fiat ! fiat !* Ce n'en est pas moins une grande ignominie pour l'Église que les efforts qu'il a fallu faire contre cette invasion de barbares dans son sein. *Demonstrasse pudet.*

On me fait l'honneur de m'envoyer tout ce qui paraît sur cette question. J'ai distingué entre tous le livre du Père Cahour, jésuite, sur les *Études classiques et les études professionnelles*. On y salue, plus que je ne l'eusse voulu, le soleil qui se lève à l'Élysée ; mais, à cela près, le livre est bon ; vous y êtes mentionné dans les meilleurs termes ; c'est un bon procédé dont je sais gré à la Compagnie. Vous devriez lire cet ouvrage, à l'effet de bien voir ce que vous auriez à faire à Oullins, en conséquence du décret de Son Altesse Impériale pour la bifurcation des études dans les lycées. Tel est, en effet, le sujet direct du livre du Père Cahour, bon humaniste, esprit distingué et d'une assez grande expérience pédago-

gique (à Chambéry et dans la rue du Regard). Poussielgue est le libraire du Père Cahour.

Il y a dans sa brochure des faits peu connus et fort importants.

Un autre jour, quand j'aurai plus de temps à moi, je me réserve de vous parler du Père Hue, et de sa mission de l'hiver prochain à Dijon. Aujourd'hui je suis en pleine vendange.

Pourtant je ne veux pas clore cette lettre sans vous dire un mot d'un scrupule qui m'est venu sur un endroit de votre discours sur saint Thomas d'Aquin. Vous y dites que Dieu est le *lieu* des esprits. Comment cela? Dieu, assurément, ne contient pas les esprits de la même manière que l'intelligence contient les pensées; les pensées font partie intégrante de l'intelligence qui les produit; on ne saurait guère concevoir l'intelligence absolument vide de pensées. Les esprits, au contraire, ne font point partie de Dieu. J'avoue que je ne comprends pas bien.

Adieu, mon cher ami.

TH. FOISSET.

CXXIII

« DIEU EST LE LIEU DES ESPRITS. » — COMMENCEMENTS DU
TIERS ORDRE ENSEIGNANT. — LE DESPOTISME N'A JAMAIS RES-
PECTÉ L'ÉGLISE

Flavigny, 3 octobre 1852.

Mon cher ami, j'ai ramené hier de Lyon nos premiers novices du Tiers Ordre enseignant, et j'ai trouvé sur ma table votre lettre du 27 septembre dernier, dont je vous remercie bien.

C'est Malebranche qui a dit, et je crois d'après un ancien : *Dieu est le lieu des esprits*. Et vous savez que M. de Maistre avoue quelque part qu'il se sentit près de tomber à genoux en lisant cette définition. Il est hors de doute que tout est en Dieu d'une manière ou d'une autre, selon le fameux texte de saint Paul : *In ipso vivimus, movemur et sumus*. Mais les corps y sont *mediante spatio*, tandis que les esprits.

n'étant pas de nature à être circonscrits par quelque chose de corporel, même par les corps qu'ils animent, sont proprement et immédiatement en Dieu, sans faire néanmoins partie de sa substance, pas plus que les corps ne font pas partie de l'espace qui les entoure et les contient. Dieu est l'*étendue intelligible*, comme dit Malebranche, et c'est en tant qu'il est l'*étendue intelligible*, simple, une, sans division, qu'il contient les purs esprits, simples eux-mêmes, uns et sans division, mais en une manière moins absolue que Dieu.

Comme vous, mon cher ami, je ne pense pas devoir me condamner à un silence perpétuel. Mais cette année de disparition est nécessaire encore, ne fût-ce que pour organiser le Tiers Ordre enseignant, affaire capitale qui réclame toutes mes méditations et tout mon temps. En 1854, l'échiquier sera éclairci, les choses assises pour une durée, et il y aura moins de péril; ou, le péril étant devenu plus grand même pour l'Église, ce sera un devoir de se perdre avec courage. Je crois que l'Église se ressentira bientôt du despotisme universel. On n'a jamais vu le despotisme respectant l'Église à fond, on ne le verra point¹. Je m'attends donc à des luttes

¹ Voir, sur ce point, d'admirables réflexions dans la lettre du 25 décembre 1847 à M^{me} Swetchine.

où nous serons tous nécessaires ; et plus nous aurons sauvé l'honneur, plus nous aurons de puissance en défendant la liberté divine de l'Église. Je suis bien aise que M. de Montalembert reprenne ses anciennes armes ; il se mouvra difficilement dans le cercle qu'il a tracé autour de lui ; mais du moins, s'il n'y reconquiert la virginité de sa première situation, il y recouvrera des débris qui seront utiles pour lui et pour nous. Il y a eu tant d'âmes tombées à fond, qu'on pardonne beaucoup à ceux qui auront fait effort pour surnager.

Ce que vous me dites des nouveaux coups qui menacent l'*Univers*, et de plus haut, me ravit. C'est là le grand traître, l'apostat sans pudeur, et j'estimerai sa chute un des grands bienfaits de Dieu sur cette triste époque que nous traversons.

Mon avis serait que le R. P. Hue ne continuât pas ses conférences à Dijon, ou qu'il les reprît dans une simple chapelle. Il a réussi admirablement dans la retraite ecclésiastique de Nancy qu'il vient de prêcher ; ce sont des auditoires d'hommes, et médiocres en nombre, qu'il lui faut. Il ne va ni aux femmes ni aux grandes assemblées ; son esprit surpasse les premières, et son corps est inférieur aux secondes.

Vous m'obligeriez beaucoup de me dire votre pensée à cet égard. Si elle était conforme à la

mienne, je me hâterais d'écrire à Monseigneur, car le temps presse.

Tout à vous bien cordialement.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

CXXIV

SUR LE LIVRE DES *Intérêts catholiques*, PAR LE COMTE
DE MONTALEMBERT

Flavigny, 23 novembre 1852.

Mon cher ami, tout est convenu avec le R. P. Hue. S'il ne vous a pas répondu, c'est qu'il est peut-être absent pour quelques jours, ou qu'il est souffrant. Il n'y aurait que sa santé qui serait un obstacle; mais vous seriez prévenu à temps. Au sortir de Dijon, et avant son carême de Marseille, il doit aller passer un mois à Hyères, pour se remettre des fatigues continues de cette année.

J'ai lu le livre de Montalembert, et l'en ai félicité très cordialement. Toutefois je doute qu'il ait été satisfait de moi, parce que je lui dis très nettement que je considérais son ouvrage comme une réparation des quatre dernières années, et une réintégration glorieuse dans sa

ligne primitive. Il est probable que ce mot lui a été dur, bien qu'il soit une vérité très modérée. Je souhaite passionnément qu'il quitte la Chambre, si Chambre il y a, et qu'il emploie sa retraite des affaires à composer un livre qui le mette au rang des principaux ouvriers catholiques de ce siècle. Ce serait pour lui une grande consolation, et pour la vérité un monument de plus parmi ceux du XIX^e siècle. J'entends dire que c'est son dessein. Plaise à Dieu qu'il l'accomplisse, et qu'il ne reste pas dans ce simulacre déshonoré, et qui le sera bien davantage encore, si l'on vient à lui payer son déshonneur¹!

Les novices abondent toujours. Nous en avons dix-huit du grand ordre, et nous en attendons au moins six avant Noël. Ce sera le double des trois années précédentes.

On couvre notre nouvelle chapelle; demandez à Dieu un peu de beau temps pour nous, et pour moi le plus de choses que vous pourrez, sauf de vous être plus attaché que je ne le suis.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

¹ M. de Montalembert se retira, en effet, du Corps législatif, et il fit les *Moines d'Occident*. Sa soif de voir disparaître la république l'avait incliné, dès 1849, vers Louis Napoléon, on s'en souvient; et, même après le coup d'État, il persista quelques semaines dans cette voie.

CXXV

L'*Univers*. M^{GR} SIBOUR ET LES JÉSUITES. — INCIDENT DE L'ABBÉ
GADUEL. — DISCOURS DU PÈRE A SAINT-ROCH

Flavigny, 14 février 1853.

Mon cher ami ,

Je suis arrivé de Paris samedi soir (12 février). Je n'ai rien su qui indiquât que M^{GR} l'archevêque fût devenu hostile à la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il parle volontiers, et avec douleur, de l'*invasion du laïcisme* dans l'Église; mais cela se réfère avant tout à l'*Univers*, qui a mis le comble à l'animadversion dont il est l'objet, par ses articles sur les *abbés journalistes*, articles que le *Journal de Bruxelles*, quoique jusque-là fort bien avec l'*Univers*, a traités de *scandale public*. Les jésuites, irrités de voir le R. P. Châstel traité comme les autres du haut en bas, ont renvoyé leurs abonnements, et la guerre, déjà commen-

cée sur la question des classiques, paraît maintenant de leur part une chose résolue. C'est probablement ce qui a engagé le *Journal de Bruxelles* à dénoncer le scandale. D'un autre côté, M. l'abbé Gaduel, prêtre très honorable et vicaire général d'Orléans, lequel a été persiflé avec tous les autres, a déposé une plainte entre les mains de M^{gr} l'archevêque de Paris, et l'on s'attend à une mesure plus décisive que toutes celles qui ont été prises jusqu'à présent. Il est manifeste que l'*Univers* se précipitera de plus en plus, et que, l'appui même qu'il pourra trouver encore à Rome ne faisant qu'exciter son orgueil et ses passions, il ira de colère en colère jusqu'à cette démente qui est

De la chute des rois le triste avant-coureur.

L'archevêque est venu me voir le lendemain de mon discours, et il m'a quitté dans les meilleurs termes¹, quoiqu'on doutât de l'impression qu'il aurait éprouvée. Le gouvernement n'a pas bougé non plus, et il ne l'eût pu que par un acte de sauvage arbitraire, puisque je n'avais

¹ Le P. Lacordaire venait de prêcher à Saint-Roch, sur le texte *Esto vir*, un sermon de charité qui avait eu un grand retentissement. Son fier et courageux langage, devant une société courbée sous la main du pouvoir, parut à ce point audacieux, qu'on put craindre le lendemain que la chaire lui fût interdite.

traité qu'une question générale, où chacun pouvait prendre sa part, mais où elle n'était faite à personne. L'auditoire était supérieur à tout ce que je l'ai vu, comme nombre et comme sympathie. C'est une grande bataille gagnée, et sans blessures.

Tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

CXXVI

ENCORE LE DISCOURS DE SAINT-ROCH

Flavigny, 9 mars 1853.

Mon cher ami,

Comment vous troublez-vous encore de ce que vous entendez dire à mon sujet? N'êtes-vous pas habitué, depuis vingt ans, à ce ramage inépuisable des *on dit*? N'ai-je pas été exilé l'année dernière? Ne m'était-il pas interdit de paraître en chaire, et nulle part? Aujourd'hui, n'est-il pas simple que je sois proscrit, bâillonné, presque mort?

Cependant, puisque cela importe à votre édification, je vous affirme les choses suivantes :

Premièrement, je n'ai reçu aucun ordre, direct ou indirect, du gouvernement;

Deuxièmement, j'étais à Paris il y a quelques jours, et j'y retournerai quand il me plaira;

Troisièmement, je ne visite point les maisons

de mon ordre ; on ne m'a point invité à les visiter, et je ne les visiterai qu'au mois, au jour et à l'heure qu'il me conviendra de choisir ;

Quatrièmement, les chaires de Paris ne me sont point interdites, et l'an prochain, si cela entre dans mes vues, je reprendrai mes conférences à Notre-Dame de Paris ;

Cinquièmement, le gouvernement a pris mon discours du 10 février comme il devait le prendre, et en a fait rendre compte *agréablement* dans le *Moniteur*, chose qui ne m'était pas encore arrivée ;

Sixièmement, si au bout d'un mois il s'est avisé de revenir sur ses pas, et de trouver mauvais ce qu'il avait jugé *humainement* inattaquable, même par l'arbitraire, je n'en sais pas encore un mot à l'heure qu'il est.

Méprisez donc tous ces bruits, et si par hasard vous aviez eu la pensée de les démentir, gardez-vous d'en prendre la peine. Il faut laisser couler le bruit comme l'eau. Une goutte vient après l'autre, et tout finit par s'abîmer dans l'océan inévitable de la vérité à venir. Quand j'ai quitté l'Assemblée constituante après avoir siégé quinze jours, et le lendemain du 15 mai, que n'a-t-on pas dit ? Aujourd'hui on me trouve avisé d'avoir prévu la chute de la République trois ans d'avance, et de n'avoir pas gardé une place perdue, sans qu'il y eût de ma faute. J'ai

été sensible autrefois à ce qu'on disait, maintenant je ne m'en occupe plus. Je vais selon mon devoir, et *laisse la gloire venir après la vertu*, s'il plaît à Dieu.

Parlons d'autre chose.

Ma règle générale est de ne point prêcher de sermons de charité en province, parce que je n'y suffirais pas, et que mes occupations, de plus en plus graves et multipliées, exigent que je sois très avare de moi-même. Cependant donnez-moi huit jours de réflexion, et j'espère parvenir à me persuader de vous être agréable. Priez Dieu à cet effet, et croyez - moi ce que je suis pour vous, un très véritable ami.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

CXXVII

LE PÈRE PRÊCHE POUR LES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT- DE-PAUL DE DIJON

Flavigny, 26 mars 1853.

Mon intention est d'arriver à Dijon le samedi 2 avril, entre dix à onze heures du matin. Je dînerai chez vous le dimanche, et ne demande pas mieux d'assister à votre réunion générale, quoique probablement très fatigué.

Une grâce que je vous demande à mon tour, c'est de veiller à ce qu'on n'imprime pas d'analyse de mon sermon dans le *Spectateur*, et qu'on en rende compte simplement, si on le juge à propos. Comme vous le dites, l'Évangile devient bien difficile à prêcher; mais lorsqu'on lit l'histoire de l'Église, et qu'on voit les persécutions exercées contre les plus grands saints, on se console des contrariétés de notre âge¹. Je lisais ce matin la

¹ Le P. Lacordaire avait, il est vrai, irrévocablement renoncé à donner en province, comme à Paris, ce qu'on nomme des sermons de charité. Il fit pourtant une exception en faveur de son ami M. Foisset, alors en train de grouper les catholiques de trois diocèses sous le patronage de saint Vincent de Paul. Il fallait attirer à Dijon les représentants de quatre-vingts conférences. Le Père tint à prêcher dans

Vie du bienheureux Fourier : à Rome, lorsqu'il sollicitait l'approbation de ses chanoinesses régulières de Notre-Dame, on disait publiquement que c'étaient des *maisons de prostitution*, et qu'il fallait avant tout faire une enquête là-dessus. Jugez ! Grâce à la publicité de notre siècle, il y a des bruits et des calomnies qui se répandent avec la rapidité de l'éclair ; mais aussi un souffle suffit pour les faire tomber. C'est ce qui vient d'arriver, notamment à Lyon, en ce qui me concerne. Depuis quinze jours, c'était une tempête effroyable, où tous nos adversaires du grand et du tiers - ordre se donnaient un triomphe qui semblait notre ruine : en un moment, tout est tombé à plat, et la réaction s'est faite. Et puis, autrefois, que d'autres choses que le bruit ! Remercions donc Dieu de n'avoir que si peu à souffrir.

Donc, à la *Quasimodo* ; et priez pour que Dieu me fasse trouver le chemin des cœurs et des bourses, deux chemins très étroits.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

l'église Saint-Michel, qui fut celle de sa mère et de son enfance. M. Foisset fut fidèle à la recommandation du Père ; mais l'*Union franc-comtoise* n'avait pas les mêmes raisons de s'abstenir, et c'est ainsi que le P. Bayonne a pu donner un résumé du sermon.

CXXVIII

SUR LE *Correspondant* ET L'*Univers*.

Flavigny, 28 mai 1853.

Mon cher ami ,

Nous avons déjà parlé à M. le curé de Flavigny d'établir dans sa paroisse une conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Il n'a pas rejeté cette ouverture, mais il ne l'a pas non plus accueillie avec empressement; d'où il suit que nous devons revenir à la charge. Nous ne pouvions prendre l'initiative sans le blesser beaucoup. Nous lui avons proposé d'établir, pour les hommes de sa paroisse, une sorte de conférence religieuse; il ne l'a pas agréé. Peut-être y reviendrons-nous lorsque notre chapelle, qui peut contenir assez de monde, sera terminée.

Je viens de lire votre article dans le *Correspondant*. Vous y prenez pour base le *prospectus*

de 1829¹. Ce prospectus, large peut-être pour le temps, est aujourd'hui bien pâle et bien vague. M. Lenormant a été plus explicite, malgré son style naturellement enveloppé : il a dit nettement qu'il s'agissait de défendre la *liberté*, la *science* et la *raison* contre une secte atrabilaire. Il a été aussi beaucoup plus net sur les personnes. Le *Correspondant*, depuis vingt-cinq ans, a été un recueil honnête, honorable, dévoué au bien, mais de peu d'action, parce qu'il n'a jamais été explicite et déterminé en rien. Le succès honteux de nos adversaires vient de leur arrogance même, de leur insulte sans déguisement, de leurs thèses poussées à l'excès, mais qui empruntent de cet excès même une grande lucidité. Vous leur demandez de quelle Espagne ils veulent parler, en la mettant au-dessus de toutes les nations catholiques. Hé ! mon Dieu ! de l'Espagne de Philippe II, de l'Espagne de l'Inquisition, de l'Espagne qui a brûlé les hérétiques et exterminé les Indiens ! N'êtes-vous pas naïf de ne pas le voir, ou de faire semblant de ne pas le voir ? En somme, le *Correspondant* continuera sa marche pacifique et incertaine ; il enregistrera les réclamations loyales de quelques catholiques contre un système hargneux, moqueur et insolent ; mais il ne

¹ Du comte de Meaux.

fera rien de grand et de généreux, pas plus dans l'avenir que dans le passé. Il faudrait entrer dans le vif des questions, et que ce fussent des laïques opposés à des laïques, ayant par conséquent une liberté pleine et entière comme dans l'autre camp; on ne le voudra pas. J'estime d'ailleurs que l'*Univers* doit aller au fond de sa thèse, qui est l'absolutisme espagnol du xvi^e siècle proposé au xix^e comme son salut, et qu'étant, sauf la forme, approuvé par la grande foule, il est bon que cette foule voie un jour les conséquences de ses pensées et de ses actes. Dieu, depuis le xvi^e siècle, a constamment donné tort, dans les batailles et les révolutions, au parti de la force brutale mise au service de la religion; il a élevé l'Angleterre et la Hollande, soutenu l'Allemagne protestante, créé la Prusse, appelé les États-Unis du fond des mers, évoqué 1789. L'avenir suivra la même pente, et ce n'est pas l'*Univers* qui fera, contre le courant des choses et de la Providence, ce que n'ont pu Charles-Quint, Philippe II, Ferdinand II d'Autriche et Louis XIV. Dieu veut manifester la puissance de son Christ et de son Église, dans une lutte générale des esprits, d'un pôle à l'autre: il faut que l'épée se taise et que la vertu dans la science parle et décide, toutes deux assistées de la grâce divine. L'*Univers* est un Hercule de basse-cour, qui s'est armé d'une fourche pour traiter le monde

en manant ; Dieu a fait un peu mieux : *il a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique.*

Toute réflexion faite, je n'écrirai pas dans le *Correspondant*. C'est peine perdue. J'ai protesté aussi haut que personne, et j'aurai d'autres occasions de le faire, mais à ma place, et dans ma manière. *Je méprise* : voilà ma vengeance et ma paix. Ceux-là mêmes qui ont attaqué l'*Univers*, sauf vous et quelques autres, pensent au fond comme lui ; ils rabâchent de despotisme avec un peu moins de fiel, il n'y a pas d'autre différence. Je n'ai rien à faire là-dedans. Je m'adresse aux âmes, je travaille pour elles chaque jour de ma vie, et n'y en eût-il qu'une seule, je la préférerais à tout. L'Église n'est pas dans l'*Univers* ou l'*Ami de la religion* ; elle n'est pas même dans le pape et les évêques, qui n'en sont que des membres illustres, des membres directeurs : elle est dans la chrétienté des âmes. C'est là que se sont réfugiés tous les saints. Quand l'Espagne foulait aux pieds les malheureux habitants de l'Amérique méridionale, et y établissait un sceptre digne d'une éternelle exécration, les missionnaires, en ces mêmes lieux, faisaient bénir le nom chrétien et y perpétuaient la douce tradition du Sauveur des âmes. Les tyrans ont été, après trois siècles, chassés de cette terre, dont ils avaient fait un enfer dans un tombeau ;

les âmes y sont demeurées, et y préparent de meilleurs temps. Faisons de même.

Je compte sur Montalembert et sur vous pour la Saint-Dominique. Vous y trouverez plus de paix que de coutume. Désormais, nous ne recevrons plus à table que ceux que nous y aurons invités. En suivant une autre méthode, nous arriverions à être de plus en plus accablés par un nombre imprévu, qui exigerait des préparatifs et des peines au-dessus de nos forces.

Adieu, cher ami, et tout à vous dans le sein de notre doux et commun Maître.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

CXXIX

EXPLICATION D'UNE PHRASE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE. — INVITATION A LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE FLAVIGNY. — PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX PIERRE FOURIER

Flavigny, 12 juin 1853.

Mon cher ami,

La définition vulgaire de l'Église dans toutes les théologies courantes est celle-ci : *L'Église est une société d'hommes voyageurs assis dans la même foi et les mêmes sacrements, sous la direction du pontife romain.* C'est, par conséquent, la *société des âmes* qui fait le fond de l'Église, sa substance; c'est la foi, avec les sacrements venus de Jésus-Christ, qui en font la vie; c'est le pontife romain qui en est le lien extérieur et visible. Le pape et les évêques ne sont qu'une des trois choses ou éléments qui constituent l'Église. J'ai donc pu dire que l'Église était dans la *chrétienté des âmes*, c'est-à-dire dans les âmes puisant leur vie réelle et substantielle en Jésus-Christ, et j'ai

rendu au pape et aux évêques ce qui leur est dû, en disant qu'ils étaient les *membres directeurs de l'Église*. C'est ce que nous répétons tous les jours en disant du pape, non pas même qu'il est le *caput* de l'Église, ce qui ne convient absolument qu'à Jésus-Christ, selon saint Paul, mais qu'il en est le *caput visible*. Je n'ai pas mis l'*Univers* sur la même ligne que le pape et les évêques, puisque j'ai eu soin de dire que le pape et les évêques sont les *membres directeurs* de l'Église, ce qu'assurément je ne pense pas et ne dirai jamais de l'*Univers*.

Cela posé, quel était le sens moral caché sous ma phrase? Ce sens saute aux yeux. J'entendais exprimer qu'il y a des moments, dans les affaires de l'Église, où les saints eux-mêmes, et les saints plus que les autres, éprouvent le besoin de se retirer dans les âmes pour travailler uniquement à leur salut. C'est ce que faisait Gerson, profondément affligé des scandales ecclésiastiques de son temps, lorsqu'il se retirait à Lyon pour y faire le catéchisme à de petits enfants; c'est ce que de nos jours a fait le cardinal Odescalchi, en abdiquant le cardinalat pour entrer dans la compagnie de Jésus. Tout le monde savait à Rome que ce cardinal pleurait à chaudes larmes sur l'état des choses à Rome, et qu'il se retirait, n'en pouvant plus supporter le spectacle. Mille saints ont agi ainsi en divers temps, mille saints

ont éprouvé le dégoût de l'état de l'Église, tout en la croyant divine et en la servant; et si nous avions vécu vous et moi au xiv^e et au xv^e siècle, nous aurions fait comme eux. On disait même ces choses-là publiquement, elles sont imprimées; Bossuet en donne un extrait au commencement de son *Histoire des Variations*. Ce sont les saints qui ont dit de l'Église, à toutes les époques, ce qu'il y a de plus affligeant; les conciles viennent après. Maintenant j'avoue que je ne suis ni un saint ni un concile; aussi je parlais à vous, en confidence, à l'oreille. Voyez pour ma petite allocution du soir de *Quasimodo*: ne voilà-t-il pas la Russie qui s'avise de la justifier? Et le bel état de choses où la France est obligée de *défendre les Turcs contre l'Église grecque*, lorsque, pendant trois siècles et demi, tout l'Occident catholique s'est battu pour la défendre contre les Turcs!

Quant à votre article du *Correspondant*, je n'ai pas dit qu'il n'y eût pas courage et mérite de votre part, mais que cela était trop peu pour moi; je vous en sais beaucoup de gré, soyez-en sûr, et vous en aime et estime.

Ce petit compte réglé, je serais ravi que vous veniez à Flavigny avec Boissard et Ladey, pour la fin de juin; je suis même peiné qu'ils ne soient point encore venus m'y voir. Je vais à Oullins et Chalais du 17 au 25 juin; le 4 juillet je pars pour

Mattaincourt en Lorraine, où je dois prononcer le panégyrique du bienheureux Fourier devant cinquante mille hommes, lequel panégyrique sera publié et envoyé à Votre Sérénité. Le 18 juillet, je serai à Oullins, pour la fête de saint Thomas d'Aquin, et de retour à Flavigny le surlendemain. Le 4 août aura lieu, audit Flavigny, la bénédiction de notre chapelle et la fête de notre saint patriarche. Je vais l'écrire à M. de Montalembert, pour éviter toute erreur; mentionnez-le-lui aussi, pour plus de sûreté.

Je demanderai à Monseigneur de bénir notre chapelle, et il y a chance que M^{gr} d'Autun, avec lequel je suis très bien, vienne aussi.

M. le curé de Flavigny fait toujours la sourde oreille pour la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Adieu, mon cher ami, à bientôt, et ne me brûlez qu'à bon escient. Je suis de l'inquisition. savez-vous, et j'entends la fin de la chose.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

CXXX

EXPIRATION DU PROVINCIALAT DU P. LACORDAIRE. — SES PLANS
D'AVENIR : OULLINS, SORÈZE, LE TIERS ORDRE ENSEIGNANT. —
CONFÉRENCES DE TOULOUSE

Flavigny, 10 septembre 1854 ¹.

Mon cher ami,

Ne soyez pas trop inquiet de moi. Le 15 au soir, ma charge de provincial expire, et je n'aurai plus sur les bras ce fardeau fort compliqué par suite de la correspondance, des sollicitudes et des voyages : c'est toute une liberté reconquise. Je resterai avec deux collèges à diriger : l'un, celui d'Oullins, sous la direction du R. P. Cédoz, qui a fait ses preuves, et qui est assisté de quatre tertiaires et d'un religieux du grand ordre ; l'autre, Sorèze, où sera ma résidence habituelle, que je dirigerai en personne avec

¹ L'intervalle de quinze mois entre la lettre précédente et celle-ci n'est coupé que par un billet de quelques lignes, dans lequel Lacordaire annonçait à M. Foisset la prise de possession d'Oullins. Ce silence prolongé n'a d'autre explication que les soins multiples qui se disputaient les instants du Père à ce moment.

l'assistance d'un aumônier du grand ordre, le R. P. Chocarne, d'un censeur de quarante ans, qui entre dans le tiers ordre, et de six postulants, qui vont prendre l'habit tertiaire à Sorèze même. Le reste du corps professoral est très bien composé, tant en ecclésiastiques qu'en laïques, et je n'ai besoin que d'y mettre le mouvement et l'unité, ce à quoi tout le monde aspire et veut coopérer. Le noviciat du tiers ordre sera établi à Sorèze dès le 20 septembre, époque de mon retour; il sera de plus notre école normale, c'est-à-dire le lieu où nos jeunes profès se prépareront au professorat par des leçons spéciales et par un commencement de pratique : mon intention est que les plus jeunes reçoivent les grades de l'université, soit comme émulation, soit comme précaution pour l'avenir. Les bâtiments, de Sorèze étant considérables, suffisent à tout cela. Il peut loger deux cent cinquante élèves ayant chacun leur cellule de nuit, vingt maîtres, vingt serviteurs, trente tertiaires, et l'on peut, sans nuire à rien, y construire des corps de logis considérables.

Mes conférences de Toulouse n'auront pas de suite; elles auront servi seulement à mon introduction dans le Midi. Je sens le besoin de concentrer mes forces, afin de mettre à flot le tiers ordre enseignant, d'où dépend peut-être l'avenir de notre ordre. Je l'administrerai avec

le titre de vicaire général, sous la dépendance immédiate du général, et il est probable qu'il usera les restes de ma vie. Loin d'être écrasé, comme vous le craignez, ce sera la première fois depuis seize ans que je n'aurai qu'une chose à conduire.

Il me semble, comme à vous, que votre *Vie de Notre-Seigneur* sera très utile. L'Évangile est plutôt un livre à méditer qu'une histoire suivie; il est difficile, en le lisant, de rétablir dans son esprit la suite des événements, ce qui est cependant d'un grand intérêt pour en sentir la force. Il est possible toutefois que rien ne puisse suppléer au charme de la lecture directe, et qu'on voie même dans votre simplicité et votre fidélité une imitation plus qu'une coordination mathématiquement exacte. J'éprouve assez que rien ne supplée d'être face à face avec un livre. L'original emporte tout.

Je pars, le 16 au matin, pour Lyon, où m'attendent quatre de nos postulants du tiers ordre, avec lesquels je m'embarquerai le lundi 18, pour aller coucher à Montpellier. Je regrette bien de vous manquer au passage, et j'espère vous revoir plus tôt qu'il ne semble possible.

Mille amitiés, et priez pour moi.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Prov. des Fr. Prêch.

TRÉOPHILE FOISSET AU PÈRE LACORDAIRE. — *Histoire de Jésus-Christ*, DE M. FOISSET

Dijon, 27 décembre 1854.

Vous venez de faire à mon sujet, dans le *Correspondant*, mon cher ami, un article comme vous seul savez en faire. Vous m'y louez tant, que j'éprouve quelque embarras à vous en parler. Évidemment je ne puis m'en tirer qu'en me jetant à côté de vos éloges et en vous faisant quelques chicanes¹.

« Il est manifeste, dites-vous, que Dieu n'a pas voulu écrire l'histoire de Jésus-Christ dans un ordre chronologique. » Que Dieu n'ait pas voulu l'écrire ainsi *lui-même*, je ne puis le nier; mais qu'il n'ait pas voulu qu'elle fût ainsi écrite *par d'autres*, je ne saurais l'admettre. C'est par là que le pieux cardinal Baronius a cru devoir

¹ M. Foisset venait de faire paraître la première édition du livre intitulé : *Histoire de Jésus-Christ, d'après les textes contemporains*.

ouvrir son *Histoire de l'Église*, et il y en a eû depuis d'assez nombreux et d'assez glorieux exemples : Stolberg, entre autres, qui n'a pas, lui non plus, exclusivement écrit pour les croyants.

Dira-t-on que j'ai voulu mieux faire que les évangélistes ? Non, répondrai-je. Mais les évangélistes ont eu un dessein approprié à leur temps, bien qu'ils aient écrit pour tous les temps ; moi j'ai un autre dessein, approprié à mon siècle. Saint Jean écrivait en vue de Cérinthe, le précurseur d'Arius, et il débutait par une profession de foi sublime : *IN PRINCIPIO ERAT VERBUM, ET DEUS ERAT VERBUM*. Moi j'ai écrit en vue de *douteurs* d'une autre école ; j'ai dû me faire écouter d'abord, persuader ensuite, non par raisonnement mais par impression, l'authenticité, la *contemporanéité* des textes évangéliques, puis conclure par la profession de foi de saint Jean.

Maintenant laissez-moi vous remercier de toute mon âme de ce que vous venez de faire pour moi, et aussi des bonnes paroles que vous avez ajoutées en l'honneur de notre tant regrettable ami Ozanam, dont on va enfin réimprimer les œuvres. Vous avez quitté une tâche immense et qui vous réclame tout entier, l'œuvre de Sorèze, pour appeler l'attention distraite des catholiques de ce temps-ci sur un tout petit livre, qui ne vous a point paru devoir passer inaperçu, puisqu'il tend à mieux faire connaître le passage du

Sauveur Jésus au milieu des hommes. Vous l'avez fait surtout pour l'amour de lui, — *non nobis, Domine, non nobis*. Mais je ne puis m'empêcher de penser que vous l'avez fait aussi un peu pour l'amour de moi, et je vous en suis plus reconnaissant mille fois que je ne puis le dire.

Que Dieu vous en récompense, mon cher ami ! qu'il vous donne, dans l'année qui va s'ouvrir, l'esprit de foi, d'espérance, d'amour, d'amour de Dieu et d'amour des âmes, qui vous est nécessaire pour accomplir la mission nouvelle que vous avez reçue. Qu'il vous donne, s'il se peut, sans mesure la santé du corps et la sérénité de l'âme, *ad multos annos*, afin d'achever ce qu'il a commencé par vous, cette grande œuvre de l'institution d'un ordre enseignant, qui conçoit l'éducation suivant toute la virilité, suivant toute la sève du principe chrétien : *Fiat ! fiat !*

Vous savez, mon cher ami, ce que je vous suis.

FOISSET.

CXXXII

SUR LA MALHEUREUSE ATTITUDE DE L'ÉPISCOPAT ET DU CLERGÉ DEPUIS 1851

Sorèze, 4 juin 1853.

Mon cher ami,

Je suis ravi que vous en soyez à la seconde édition de l'*Histoire de Jésus-Christ*, et que vous fassiez le changement que M. Lenormant vous a recommandé. C'était, à mon sens, le grand défaut de votre œuvre, et, en sous-ordre, le rappel des noms hébraïques sous leur forme originale ou originelle. Je n'ai jamais approuvé cette fidélité tartare à des langues qui ne sont pas les nôtres : je dis Saladin, Gengis-Khan, Tamerlan, et je ne vois aucun mérite à dire autrement, sinon de blesser mon oreille. Dès qu'on traduit, il faut tout traduire, même les noms. Ne disons-nous pas le Tasse encore aujourd'hui, et non pas *il Tasso*? Pourquoi faire autrement quand il s'agit de noms bien autrement éloignés de tout rapport avec notre idiome?

Il est vrai que le ministère de la guerre a

rendu à la ville de Toulouse l'église, le couvent et l'enclos des dominicains, de ce lieu célèbre et magnifique où les reliques de saint Thomas ont si longtemps reposé. C'est un miracle que certaines âmes demandaient à Dieu. Il en coûtera un million à peu près à la ville de Toulouse. On logera dans les bâtiments la bibliothèque publique, la faculté des lettres et celle des sciences ; mais l'église sera rendue au culte, sous une forme qui n'est pas encore déterminée. Le conseil municipal a longtemps hésité ; il a fini par céder, et son vote a été presque unanime. C'est une singulière coïncidence avec notre rétablissement à Toulouse et près des lieux où saint Dominique a commencé son apostolat. Sorèze est sur la même latitude que Prouille, à sept ou huit lieues de distance à vol d'oiseau. Prouille était une école pour les jeunes personnes, Sorèze pour les jeunes gens. N'est-ce pas une singulière chose ?

Comme vous, la France m'a trompé ; mais, comme vous, je crois à la justice, au développement des sociétés sous l'empire du christianisme, à leurs progrès vers le vrai, le beau et le bien. Ce que nous voyons n'est qu'une halte douloureuse, une humiliation méritée par ceux qui, depuis soixante ans, ont faussé dans notre pays les idées et les applications libérales. Ma douleur n'est pas dans leur chute, mais dans la conni-

vence du clergé et sa participation à leur abaissement. Si le clergé fût resté digne, tout était sauvé. Sans doute, aux premiers siècles de l'Église, les chrétiens ne se préoccupaient pas du droit public; mais ils n'adoraient pas la fortune du premier usurpateur venu. Leur indifférence, si on peut se servir de ce mot pour exprimer leur éloignement des affaires, était l'effet d'une élévation de leur âme au-dessus des choses caduques; et si, plus tard, dès Constantin, il se révèle un épiscopat et un sacerdoce de cour, soutien de l'arianisme, à côté d'eux se plaçait pour l'éternité l'âme des Athanase, des Ambroise, des Basile, des Grégoire. Avez-vous remarqué à quelles révolutions saint Ambroise fut mêlé, et quelle admirable conduite il y tint? Il vit Gratien assassiné par Maxime, et, bien qu'envoyé en ambassade près de lui, il ne fléchit point devant le meurtre couronné du succès. Il vit Valentinien II assassiné par Arbogaste, Eugène salué empereur. Il pleura Valentinien, fit son éloge, se retira de la cour, attendant des jours meilleurs. Ce grand évêque ne croyait pas que l'Église encensât tout pouvoir, parce qu'elle les supporte tous. Il distinguait entre se soumettre et se donner, entre se tenir à son poste sous tous les coups de fortune, et leur ouvrir à deux battants son admiration. L'histoire des temps anciens est pleine de semblables exemples : ce n'est pas la

doctrine qui nous manque, mais l'intelligence et le cœur encore davantage.

Vous me dites, en me citant les noms de Thraséas et d'Helvidius, à quoi sert le dévouement quand tout est perdu? Il sert à honorer l'humanité dans la personne de quelques hommes; et quand il s'agit de prêtres et d'évêques, il sert à honorer l'Église et à la sauver du naufrage des temps. Mais qui a résisté de nos jours? qui a été digne? qui s'est seulement tenu à l'écart? Oh! que le clergé de notre première révolution grandit des faiblesses du nôtre! Voilà la plaie: le reste n'était rien. La bourgeoisie a mérité son sort, et peut-être en profite-t-elle assez dans le secret de sa conscience, pour espérer qu'elle se relèvera un jour de son impuissance et de sa honte.

Adieu, mon cher ami. Je vais demain, avec une partie de nos élèves, à une promenade qui durera douze à quatorze heures. Nous nous préparons à faire dans notre parc la procession solennelle de la Fête-Dieu, ce qui ne s'était pas vu au moins depuis 1790. Les jeunes gens subissent une modification qui me révèle toute la puissance du religieux dans l'éducation; je n'ai rien vu qui me touche davantage.

Je suis tout vôtre, comme vous savez.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE.

des Fr. Prêch.

CXXXIII

NOTICE D'OZANAM. — SON APOLOGIE. — OPINION SUR LES
JÉSUITES DEPUIS 1845

Sorèze, 22 août 1855.

Mon cher ami,

Demain nous entrons en retraite avec nos tertiaires d'Oullins et d'ici, et comme je ne veux pas vous faire attendre ma réponse à votre bonne lettre du 16 de ce mois, je m'empresse de vous adresser quelques lignes.

Ma notice d'Ozanam est finie; elle doit paraître à Paris du 15 au 20 novembre. La demande que vous m'en faites pour le *Correspondant* m'embarrasse à ce point de vue, que ce n'était pas mon intention, et que je ne trouve pas cette forme assez solennelle, surtout au bout de deux ans. Ma notice n'est qu'une notice; mais elle fera une petite brochure de trois à quatre feuilles,

peut-être de cinq, et qui est attendue par les souscripteurs aux œuvres d'Ozanam, auxquels elle est promise. Il ne me semble pas convenable, en cet état, de la donner d'abord à un recueil périodique. Que six semaines ou deux mois après la mort d'Ozanam, ou même tout de suite, on eût écrit quelques pages sur lui dans un journal ou dans une revue, c'était l'occasion et le lieu de le faire; maintenant la situation est tout autre, et je suis persuadé qu'à la réflexion vous approuverez ma pensée. Ce n'est pas un grand monument que j'élève; mais, tel qu'il est, je ne veux pas le livrer au public sous une forme qui le déflore. Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, ce petit refus que ma manière de sentir m'impose à votre égard.

Ce que vous me dites d'Ozanam n'est pas sans quelque apparence de vérité; mais je vous avoue qu'en le comparant à tout ce que j'ai vu, il me paraît bien au-dessus par la fidélité à ses convictions et à ses amitiés. Il est du très petit nombre de catholiques connus qui aient respecté leur passé, et si, en 1848, il alla un peu au delà du point juste, ce n'était pas par complaisance pour le succès de la démocratie. Quinze jours auparavant, dans un article *sur les craintes et les espérances de l'Italie*, il avait dit ce mot : *Passons aux barbares*. Plus longtemps encore auparavant, dans une lettre qui est sous mes

yeux, il énonçait ses opinions politiques avec détail, et il y disait expressément que l'avenir du monde *était probablement une démocratie chrétienne, qui réaliserait la justice sur la terre plus qu'on ne l'avait encore vu*. Aussi j'ai toujours été persuadé que sa conduite en 1848 avait été sincère, et que ses illusions venaient de principes réfléchis. Il en est de même de sa conduite dans les controverses avec l'université. Il est manifeste qu'il ne pouvait pas déceimment demeurer à son poste et briser avec le corps auquel il appartenait: et qui lui aurait conseillé d'abdiquer sa chaire? Mais, de plus, il désapprouvait très sincèrement, comme moi, les succès de polémiques de cette époque, la conduite des jésuites en Suisse et en France, et comme moi il ne voulait pas être solidaire de beaucoup de choses qui lui répugnaient. Dès 1845, je me suis éloigné des jésuites, que j'avais fréquentés à Rome, et je n'y suis plus revenu. Ozanam était dans le même état d'esprit. C'est pourquoi, en 1848, nous avions des liens qui étaient tout autres que des liens politiques, et, après 1851, ces liens se sont fortifiés par sa noble fidélité au drapeau libéral catholique, lâchement déserté par la plupart des autres. Je n'ai jamais vu Ozanam faillir à un devoir; et s'il avait quelque ambition, comme je le crois volontiers, il a eu ce mérite de ne pas lui sacrifier ses convictions de jeu-

nesse. En un mot, je n'ai rien connu de plus pur dans mon temps.

Adieu, mon cher ami, priez pour moi, et croyez-moi tout vôtre.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXXXIV

SUR L'INCIDENT QUI VENAIT D'AMENER LA RUPTURE
DE M. FOISSET AVEC VEUILLOT

Sorèze, 6 décembre 1855.

Mon cher ami,

Vous m'en voulez peut-être de ne vous avoir point écrit au sujet de la réponse que l'*Univers* vous a faite récemment; mais je vous avoue que je ne connais ni la lettre ni la réponse. Vous avez dû être honnête, généreux, logique : on a dû vous répondre avec impertinence. Mais aussi, *que diable alliez-vous faire dans cette galère?* Pourquoi appeler *mon cher ami* quelqu'un qui se moque de votre amitié? Je ne vous plains donc pas, je vous loue d'avoir été insulté, et j'ai quelquefois du remords de ne l'avoir pas été jusqu'à présent, du moins que je sache. Il est manifeste que nous repoussons de toutes nos forces la soli-

darité des opinions et des procédés qui semblent avoir le dessus dans l'Église de France. Eh bien ! c'est une position qu'il faut accepter franchement, et plus la séparation sera éclatante, plus, si le bon droit, la raison et l'honneur sont de notre côté, nous devons nous estimer heureux. *Ibant gaudentes a conspectu consilii, quoniam digni habitisunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Il est possible que tout ce que nous voyons dure longtemps ; mais tôt ou tard la force des choses ramènera parmi nous des opinions plus saines et des procédés meilleurs ; et encore que cela ne fût pas de notre vivant, cela sera certainement après notre mort ; et cela ne fût-il jamais, nous aurions encore la bonne part, celle de représenter, dans un temps de confusion et de bassesse, la fidélité à tous les sentiments généreux.

On m'a dit que vous étiez malade. J'espère que vous êtes remis. Quoi qu'il en soit, soyez assuré que ce n'est point par indifférence que je ne vous avais rien dit de vos tribulations, et comptez, quoi qu'il arrive, sur mon vieil attachement.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXXXV

LE *Correspondant* (NOUVELLE SÉRIE). — SUR LA POLITIQUE
ROMAINE. — GRAND ET BEAU CÔTÉ DU RÔLE DE L'ANGLE-
TERRE

Sorèze, 13 janvier 1856.

Mon cher ami,

Votre bonne lettre du 21 décembre dernier m'est arrivée à peu près pour mes étrennes, et je vous en remercie. J'ai été bien aise de connaître vos appréciations sur la ligne du *Correspondant*; les trois numéros parus jusqu'ici sont excellents. Vous savez que les abonnés, il y a huit jours, s'étaient élevés de 612 à plus de 1000. C'est un grand succès, et il s'accroîtra, j'en ai la ferme confiance, si l'on reste dans la mesure où l'on est. Comme vous, je n'attache que très peu de prix à la polémique personnelle. Je l'ai toujours évitée avec grand soin. C'est dans l'exposition nette, ferme et persévérante des doctrines que gît la force, surtout pour ceux qui sont en minorité. Comme vous encore, je suis

parfaitement convaincu que la plupart des hommes influents, autour de la papauté, ne voient pas de bon œil la société moderne, telle que nos soixante ans de révolutions l'ont réalisée dans la moitié de l'Europe et la préparent pour l'autre moitié. Cette situation des esprits est très naturelle, parce que, d'une part, on voit à Rome un péril immense à courir de la part de la démagogie, qui a assassiné M. Rossi, et qui apparaît toujours comme l'avant-garde ou l'arrière-garde des événements du siècle, et que, d'un autre côté, même en supposant la victoire aux idées sages et modérées, il règne dans les esprits une grande incertitude sur le résultat de leur application au domaine temporel du Saint-Siège. S'il s'était trouvé, à l'avènement de l'empire, un pape capable de profiter de la paix et de la force pour agir dans le sens du Piémont, et maîtriser l'avenir en fondant le présent sur des alliances et des institutions, peut-être aurait-on pu se débarrasser des craintes formidables qui assiègent les dépositaires de l'autorité. Ce pape ne s'est pas rencontré, et la terreur est demeurée aux portes avec un visage plus sombre que jamais. Dès lors, il n'est pas possible aux esprits les meilleurs, aux intentions les plus droites, de résister aux tristes pressentiments et aux obstinations du *statu quo*. Nous autres, en France, nous en parlons bien à notre aise. Nos têtes ont

été coupées, nos biens confisqués, et dans ce sang et cette ruine un ordre a surgi, qui donne à nos âmes, à notre foi, à notre Église assez de liberté et de stabilité. Mais, si nous étions à faire la chose, probablement nous y regarderions de plus près. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier pour être juste envers Rome.

S'ensuit-il que, Dieu nous ayant fait une autre position, nous devons regarder les choses du point de vue de Rome, au lieu de les regarder du nôtre? Pas le moins du monde. C'est précisément la merveille de la Providence, dans les affaires humaines, ou mieux dans la coïncidence des affaires humaines avec les affaires divines, de ne pas mettre tout le monde à la même place, et de se faire des instruments divers avec des esprits qui ont l'unité radicale de la foi, mais qui, placés les uns au pôle arctique, les autres au pôle antarctique, ceux-ci dans la zone torride, ceux-là sous une zone tempérée, voient les besoins du temps et de la vérité autrement les uns que les autres.

Ainsi, ce n'est pas une raison pour nous de penser ce qu'on pense à Rome et d'y faire ce qu'on y fait, parce que réellement le point de vue des Romains ne manque pas de motifs compréhensibles : il faut comprendre ces motifs pour ne pas être injuste, et voilà tout. Assurément, dans leur position, il nous serait bien difficile de faire autrement qu'eux.

J'ai été ravi du travail de M. de Montalembert sur l'Angleterre. C'est l'Angleterre qui, au xvii^e siècle, a sauvé la liberté du monde, et Louis XIV le sentait bien. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que toutes les racines de cette liberté anglaise plongent au plus profond de l'histoire et des institutions catholiques : l'Angleterre est le moyen âge debout avec la consécration du temps et la jeunesse d'un âge nouveau. Après avoir arrêté Louis XIV et abattu Napoléon, l'Angleterre aujourd'hui travaille avec nous à renverser la dernière muraille du despotisme. Notre servitude présente aide à ce grand ouvrage sans la justifier; et un jour, lorsque les destins seront visibles, le monde étonné verra la liberté européenne sortir grandie de la prostration morale où nous étions tombés.

Adieu, mon cher ami; je n'ai que le temps de finir et la place pour vous souhaiter une bonne année.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXXXVI

THÉOPHILE FOISSET AU PÈRE LACORDAIRE. — COMMUNICATION
D'UNE LETTRE DE M. COUSIN A PIE IX. — APPRÉCIATION DE
M. FOISSET

Dijon, mai 1856.

Mon cher ami,

Voici ce que M. de Montalembert m'a chargé de confier à votre discrétion éprouvée¹.

Pour comprendre cette démarche, il faut savoir que l'évêque de Poitiers (élève en ce point de l'ancien évêque de Chartres, Clausel de Montals) s'est donné la mission de poursuivre l'*incrédulité polie*, et qu'après avoir publié son instruction synodale contre Cousin, il est allé à Rome exprès, dit-on, pour le faire mettre à l'*index*. Rappelé dans son diocèse avant d'avoir atteint le

¹ Voir, à la suite, la lettre de M. Cousin.

but de son voyage, il a, dit-on encore, laissé derrière lui là-haut l'évêque d'Arras, lequel aurait dit au pape que l'honneur de l'épiscopat est engagé à cette condamnation, et que, d'ailleurs, il y a d'autant moins lieu de balancer que l'homme en question est incorrigible. Il paraîtrait que l'archevêque de Paris s'est entremis. Bref, Cousin a écrit ce que vous allez lire.

M. de Montalembert craint de commettre une très grande indiscretion en nous communiquant cette pièce d'une nature, en effet, toute confidentielle. Il n'est point autorisé, ce me semble, à la montrer à *âme qui vive*.

Cela dit, sa joie déborde. Il voit là une grande et belle page de l'histoire des âmes au XIX^e siècle, une belle victoire pour les *modérés*, un mouvement de cette grâce qui exauce la belle prière prononcée à l'autel tous les jours de cette semaine : *Riga quod est aridum... Flecte quod est rigidum... Rege quod est devium*¹.

Bref, il croit Cousin converti.

J'avoue que je n'en suis pas là.

Dans tous les temps, Cousin a fait des protestations analogues à celle-ci. En 1827, l'abbé de Lamennais le voyait beaucoup, et il vint bientôt à s'en défier : pourquoi ? parce que Cousin ne le contredisait jamais. Cousin lui disait :

¹ On était à l'Octave de la Pentecôte.

Notre sainte religion... La sainte Église... Notre mère l'Église... Je tiens ce détail de l'abbé Gerbet, qui me l'a dit en ce temps-là même. C'était l'époque où le même Cousin disait à Pierre Leroux, qui l'a imprimé et qui n'a pas reçu de démenti : « Je crois que le catholicisme en a encore pour trois cents ans dans le ventre. Cela posé, je lui tire humblement mon chapeau *et je continue la philosophie.* »

Je sais qu'on est aussi souvent dupe de la méfiance que d'une confiance excessive. Toutefois, quand un homme a fait ses preuves de duplicité à ce point, il est permis de ne le croire qu'à bon escient, surtout quand il se tient dans des termes aussi généraux que ceux-ci : « Une philosophie, alliée sincère du christianisme. » C'est si élastique!

Il me semble qu'on peut expliquer très humainement la lettre que voici, en ce sens que Cousin, ne se souciant pas d'être mis à l'*index*, a voulu gagner du temps, donner un argument aux prélats et aux catholiques modérés qui le défendent à Rome, suspendre ainsi la décision de l'affaire et laisser partir l'évêque d'Arras.

Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'il ne rétracte quoi que ce soit, qu'il se borne à protester de ses excellentes intentions envers le christianisme (qui peut n'être pas dans sa pensée la religion catholique, apostolique, romaine), et que sa

lettre du 26 avril, devenant publique, ne le compromettrait pas du tout avec les éclectiques, dès longtemps accoutumés à ce langage.

Et adieu : en voilà bien trop long sur ce petit chapitre. Je voudrais bien en entamer un autre ; mais nous sommes si loin l'un de l'autre, et nous nous écrivons si peu, qu'en vous parlant de ce qui m'occupe, je risque de ne vous intéresser que médiocrement. Si vous en avez le temps, cher ami, mettez-moi quelque peu au courant de vos travaux, de vos projets, de vos épreuves, de vos espérances. Comptez que, malgré mes longs silences, il y a bien peu d'hommes qui vous soient aussi intimement, aussi profondément, aussi durablement attachés que votre vieux camarade.

FOISSET.

LETTRE DE M. COUSIN

« 26 avril 1856.

« Très saint Père,

« M^{gr} l'archevêque de Paris a bien voulu me communiquer une lettre de Votre Sainteté, remplie de tant de bonté et si digne du cœur paternel de Pie IX, que je cède au besoin de vous en exprimer ma sincère et profonde reconnaissance. Oui, très saint Père, on vous a dit vrai : loin de nourrir aucun mauvais dessein contre la religion chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre vénération ; j'aurais horreur de lui porter directement ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le triomphe et dans la propagation du christianisme que je place toutes mes espérances pour l'avenir de l'humanité. Affligé d'avoir vu autrefois mes intentions trahies par de fausses expériences, j'ai voulu en ces derniers temps faire un livre de philosophie irréprochable ; et ne me fiant pas à mes sentiments les plus sincères, à mes études, à mon âge, j'ai recherché les conseils d'amis sages et pieux, d'ecclésiastiques éclairés et autorisés. Les sacrifices d'amour-propre ne me font

rien auprès du grand but que je poursuis : l'établissement d'une philosophie irréprochable, alliée sincère du christianisme. Si donc, malgré tous mes soins et ceux de mes doctes conseillers, quelques passages nous avaient échappé qui puissent troubler le cœur de Votre Sainteté, qu'on me les signale, et je les ôterai de très bon cœur, ne demandant qu'à me perfectionner sans cesse, et moi et mes humbles écrits. Tels sont mes sentiments, très saint Père. Fiez-vous à votre cœur, et, j'ose le dire, aussi à ma parole : c'est celle d'un homme qui n'a jamais trompé personne, et qui, touchant au terme de sa carrière et voué à la retraite, ne connaît aucun intérêt sur la terre capable de lui faire prendre un masque et déguiser ce qu'il croit la vérité.

« Je mets à vos pieds, très saint Père, l'hommage de mon respect filial.

« VICTOR COUSIN. »

CXXXVII

SUR LA PHILOSOPHIE DE M. COUSIN

Oullins, 24 mai 1856.

Mon cher ami,

M. de Montalembert m'avait annoncé la communication que vous venez de me faire, et dont je vous remercie. Il est difficile de juger M. Cousin sur la question de savoir s'il est chrétien. Quant à sa philosophie, c'est autre chose. Je viens de la lire d'un bout à l'autre, sans en excepter une page, soit treize volumes, et j'y ai ajouté quelques-uns de ses écrits littéraires ou politiques, afin de la saisir dans tout l'ensemble de ses conceptions. Or, je vous l'avoue, à part quelques phrases de son cours de 1828, phrases qu'il a expliquées très aisément dans un sens orthodoxe, je n'ai pu découvrir dans la suite de ses pensées rien qui offense le dogme chrétien.

C'est la philosophie la plus sensée et la plus sincèrement spiritualiste qui me soit jusqu'ici tombée sous la main, et je n'hésiterais pas à dire qu'elle continue, en la perfectionnant, la philosophie de Platon, de saint Augustin et de Bossuet. Les phrases de 1828 ne sont, dans l'ensemble, qu'un épisode sans valeur, non seulement parce qu'elles ont été expliquées, mais parce que, prises dans la suite de la doctrine, elles se rectifient d'elles-mêmes. Je ne comprends même pas comment un homme qui semble avoir vécu hors du christianisme a pu s'élever à une trame aussi complètement chrétienne; et quand on vient à regarder où en était la philosophie en France, sous le régime de Locke, de Condillac et de Cabanis, c'est-à-dire immédiatement avant M. Cousin, et depuis un grand siècle, on admire l'ingratitude avec laquelle a été accueillie une doctrine consacrée tout entière au renversement du sensualisme et du scepticisme, et à l'établissement profond des vérités fondamentales sur lesquelles repose, rationnellement parlant, l'édifice lui-même du christianisme. Cette aberration a tenu aux luttes politiques de la Restauration, et, parallèlement, au système de M. de Lamennais, né en même temps que la philosophie de M. Cousin, et qui lui a toujours fait une guerre implacable. Ce sont les héritiers de ce système qui la continuent encore aujourd'hui, d'autant

plus coupables que leur système est tombé sous les coups du Saint-Siège et de la lumière produite par une effroyable apostasie.

Si je n'avais pas lu M. Cousin tout entier, de 1815 à 1856, je n'oserais dire ni croire ce que je crois et ce que je dis, tant la prévention contre lui est invétérée. Mais enfin j'ai lu, comparé, médité, et il m'est impossible, y eût-il erreur çà et là, de méconnaître dans l'ensemble une admirable et religieuse construction.

Maintenant M. Cousin est-il chrétien? Je l'ignore; il ne le dit pas, il ne l'a jamais dit. Est-ce une intelligence amie de Platon, éclairée, aux confins de l'empire et de la restauration, par l'esprit de M. Royer-Collard, et demeurée fidèle aux impressions de sa première initiative doctrinale? Cela peut être. Ou bien est-ce une âme droite, honnête, généreuse, que Dieu a illuminée peu à peu, qui s'est trouvée prise dans les lacs de la vérité par un entendement parfaitement sain, et qui aujourd'hui, mûrie encore par l'âge et l'expérience, penche de plus en plus vers Jésus-Christ et son Église? Cela peut être aussi. M. Cousin ne rétracte rien, parce qu'il n'a rien à rétracter, et moi-même, auteur à sa place de ses ouvrages, je n'en rétracterais pas une ligne. Il ne s'affirme pas chrétien, c'est vrai, et cela même est un signe de sincérité. Il est si près de nous, qu'il pourrait réclamer sans hypocrisie le

bénéfice de notre foi; et s'il ne le fait pas, on peut croire qu'il lui manque ce dernier coup de la grâce qui fait descendre la lumière de la raison au cœur, et sans lequel l'intelligence la plus chrétienne n'est pourtant pas encore baptisée. Nos ennemis ne s'y trompent pas. A leurs yeux, M. Cousin, je l'ai lu, est un homme du xvii^e siècle, un élève de Bossuet, un *prêtre* à l'état occulte. Vous pouvez voir cela dans un numéro de la *Revue de l'instruction publique*, qui n'est pas très vieux; l'article est signé : *H. Taine*.

Vous me rappelez un mot attribué à M. Cousin par M. Pierre Leroux. Je ne le nie pas, puisqu'il n'a pas été démenti; mais qu'est-ce qu'un mot dans la vie d'un homme? Combien n'en dit-on pas qui n'expriment qu'un état passager de l'esprit! D'ailleurs, pour moi, la question n'est pas de savoir si M. Cousin est chrétien, c'est le secret de Dieu, mais si sa doctrine est une philosophie saine, pure, appuyant toutes les vérités religieuses de l'ordre naturel, d'accord enfin avec la plus haute philosophie qui soit au monde, celle qui porte à son frontispice les trois noms de Platon, de saint Augustin et de Bossuet. J'ajoute que jamais M. Cousin n'a écrit une ligne contre le christianisme, et cela seul à mes yeux, dans les temps et dans les choses où il a vécu, est un titre qu'il est de la dernière ingratitude de méconnaître.

Je quitte Oullins, mardi 27, pour retourner à Sorèze. *Quoique nos lettres soient rares, elles viennent du cœur et de la confiance.* Parlez-moi donc librement de ce que vous faites et que vous croyez faussement ne pas devoir m'intéresser. Vous êtes un vieil ami, et vous avez su vous préserver de l'esclavage déshonorant des partis qui ne se sont point formés assurément pour la gloire de Dieu.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXXXVIII

LE *Correspondant* DOIT-IL TRAITER LES QUESTIONS DOCTRINALES? — BROCHURE DE L'*Univers* jugé par lui-même.

Sorèze, 25 septembre 1856.

Mon cher ami,

Notre retraite du tiers ordre, puis un voyage à Bourges pour prendre possession du petit séminaire¹, m'ont empêché de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à votre lettre du 27 août dernier. Je pense comme vous que le *Correspondant*, pour tenir sa position, doit continuer à traiter les questions doctrinales qui partagent l'esprit des catholiques; mais cela dépend bien plus des rédacteurs pris isolément que de leur concert. Qui vous empêche de mettre la main

¹ Le tiers ordre ne conserva que peu de temps cet établissement.

dans ces questions et de les traiter ? Personne. Mais il est bien difficile de s'entendre, et de se partager d'avance le travail. Soit à l'occasion d'un livre, soit à propos d'un événement ou d'une controverse, chacun de nous peut intervenir et dire son mot. Une revue, autant qu'il me semble, n'est pas un livre dont les chapitres sont traités par divers écrivains, mais un champ où se rencontrent des hommes animés des mêmes principes et pénétrés des mêmes vues, et d'où ils parlent au public selon l'inspiration du moment et l'entraînement des circonstances. Une revue est un journal réfléchi paraissant à de longs intervalles.

On m'annonce que l'auteur de *l'Univers jugé par lui-même* va se déclarer¹ et intenter lui-même une action reconventionnelle contre la poursuite dont il a été l'objet. Je trouve qu'il fait bien. L'anonyme est une faiblesse, et quand on veut porter des coups puissants, il faut le faire à visage découvert. C'est une bien petite fraction de l'épiscopat qui s'est prononcée publiquement pour *l'Univers*; et encore que les autres se taisent, cependant leur silence est évidemment une désapprobation, et c'est un résultat qui sera utile dans l'avenir. Il me semble même

¹ C'était l'abbé Simon, rédacteur en chef de *l'Ami de la Religion*, journal de M^{sr} Dupanloup, et l'antidote de *l'Univers*.

impossible que Rome puisse voir avec plaisir ce trouble sans cesse renaissant dans notre Église, et qu'elle ne finisse pas par se détacher de ces esprits brouillons. Au mois de mai j'étais à Oullins. M. Sauzet vint m'y chercher le lendemain de mon départ, et chargea le R. P. Cédoz de me dire que Rome commençait à se lasser de l'*Univers*, et qu'on y voyait avec satisfaction l'avènement du *Correspondant*¹. Vous savez que M. Sauzet a beaucoup vécu à Rome dans ces derniers temps et qu'il y a été bien vu. Cette parole de lui m'a donc paru assez significative. Quoi qu'il en soit, nous faisons notre devoir, et le chemin parcouru depuis l'*Avenir* me paraît bien grand. Alors nous

¹ Le *Correspondant* venait de prendre un essor tout nouveau, et M. Foisset avait eu une part importante dans cette évolution, qui fit passer le *Recueil* sous la direction de M. de Montalembert, avec le concours de MM. de Falloux, Albert de Broglie et Cochin, ralliant ainsi la plupart des grandes intelligences catholiques opposées à l'empire et à l'*Univers*.

C'est dans le premier numéro de cette nouvelle série du *Correspondant* (13 octobre 1855) que se trouva l'article sur Ozanam, dont il est parlé quelques pages plus haut, article qui valut à l'auteur d'être persiflé par M. Veillot avec une brutalité qu'augmentait beaucoup la situation particulière de M. Foisset vis-à-vis du rédacteur de l'*Univers*. M. Foisset dut rompre tout rapport avec ce dernier. Les événements d'Italie se chargèrent de rapprocher M. Veillot de son ancien ami. Disons-le, la réconciliation fut franche et bonne.

étions des téméraires, des blasphémateurs, presque des hérétiques; quarante évêques signalaient au Saint-Siège soixante et douze propositions tirées de nos écrits; le Saint-Siège lui-même fulminait une encyclique : aujourd'hui, après un quart de siècle, le *Correspondant* n'est point attaqué, et c'est à peine si dix-sept évêques osent prendre publiquement l'endosse des doctrines opposées. Il est vrai que le *Correspondant* a une expérience et une sagesse que l'*Avenir* n'avait pas, et assurément c'est beaucoup de retrancher des doctrines leurs aspérités et leurs excès. Cependant on ne peut méconnaître que le fond subsiste, tout purifié qu'il soit, comme il subsistait et agissait dans la mémorable lutte qui a eu pour résultat, après dix années, la liberté d'enseignement. Quel chemin donc accompli, et qu'il y aurait lieu de se réjouir, si une partie de nos frères dans la foi et de nos alliés dans les combats ne donnait au monde le spectacle d'une apostasie sans pudeur! Mais il le fallait sans doute. Quand les doctrines sont près de mourir, elles se suscitent ordinairement de derniers défenseurs qui les outrent par le sentiment même de leur chute, et qui, à force d'extrémités et de violences, leur ôtent l'honneur qui pouvait leur rester encore. Voilà ce que nous voyons. L'*Univers* n'est qu'une agonie, et c'est ce qui lui donne ce caractère qui nous attriste si profondément,

le caractère de la mort qui brave, qui insulte, qui se proclame la seule vie.

Adieu, mon cher ami; faites de bonnes vendanges, et espérons que je boirai encore avec vous le vieux vin de Bourgogne et de l'amitié.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXXXIX

SUR LA VIEILLESSE. — DU CARACTÈRE DU SIÈCLE. — FÊTE
SÉCULAIRE DE SORÈZE

Sorèze, 6 janvier 1857.

Mon cher ami,

Que vos vœux soient entendus! Les miens pour vous sont de vous conserver longtemps tel que vous êtes, et que Dieu perpétue dans votre famille les services que vous lui avez rendus. Nous vieillissons, mais sans rien perdre de la vraie jeunesse, qui est celle de la vérité et de la charité. Jamais, je vous l'avoue, je ne me suis senti plus à mon aise intérieurement. Quand on est jeune, il y a une foule d'idées qui ne sont pas encore à leur vrai point; on regarde, on hésite; le caractère n'est pas formé; on est trop raide ou trop faible. A notre âge, l'œuvre de l'homme est achevée. On n'a plus qu'à vivre ce

que l'on est, tranquillement et fortement, en attendant de Dieu l'heure du repos. Ma seule peine est la contemplation des misères morales de cette époque, et encore cette contemplation a ses douceurs, parce qu'on voit là une preuve saisissante du peu qu'est l'homme en dehors d'une foi robuste. Il est vrai qu'une partie des croyants participe à l'abaissement commun; mais, outre que tous n'y sont pas, il est impossible que le caractère général d'une époque n'agisse pas sur tous. Notre siècle n'est pas un siècle chrétien; il ne sera donc pas jugé comme tel. C'est un siècle qui lutte entre le xviii^e et un autre qui n'est pas encore venu. Il tient des deux, mais plus du premier que de l'autre, et ce sont bien certainement les influences de l'incrédulité qui dominent toutes nos vicissitudes. Tandis que la révolution d'Angleterre s'est accomplie au nom du christianisme, la nôtre s'est faite et se poursuit au souffle de la négation chrétienne, ce qui en a perverti les instincts et ce qui en ébranle à tout moment les résultats. Cela est dans la logique éternelle des choses, et la démonstration qui en sort est la grande consolation de nos maux.

Je devais donner une cinquième conférence au numéro du 25 janvier; mais M. de Montalembert vient de me demander ma place, et je la lui ai cédée.

Savez-vous qu'au 12 août prochain, l'école de Sorèze célébrera sa fête séculaire, c'est-à-dire l'anniversaire de sa fondation définitive en 1757? Beaucoup d'anciens élèves de toutes les époques y seront invités, et avec eux quelques amis. Si vous pouviez et vouliez être du nombre de ces derniers, vous me feriez grand plaisir. Je vous ai inscrit sur ma liste, et il va sans dire que vous auriez une chambre à l'école. Vous verriez là, je crois, quelque chose que vous n'avez pas encore vu, et, dans tous les cas, vous trouveriez l'amitié au gîte.

Tout à vous quand même.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXL

THÉOPHILE FOISSET AU P. LACORDAIRE. — CONSEIL DE CLORE
SA VIE PAR UN LIVRE. — AVIS CONTRAIRE A SON ENTRÉE
A L'ACADÉMIE

Genève, 18 juin 1857.

Comment ne vous ai-je pas encore félicité de votre dernière conférence, mon cher ami? On peut contester votre solution de la difficulté si grave que présente l'infériorité apparente des peuples catholiques en fait de vertus civiques. Vous auriez pu vous borner peut-être à montrer que le catholicisme n'est pour rien dans cette infériorité; qu'en effet il a fait ses preuves de virilité *dans toute l'Europe*, durant le moyen âge, et qu'en France les vertus publiques n'ont pas manqué, dans les temps modernes, à la magistrature la plus chrétienne qui se puisse concevoir; que si l'Angleterre est restée plus libre que nous, cela ne tient pas à l'anglicanisme, si constam-

ment servile, ni même au principe protestant, si généralement obséquieux pour le prince, mais à l'antagonisme des sectes, à la passion des presbytériens, d'abord contre les épiscopaux adossés au trône de Charles I^{er}, puis contre les indépendants, fauteurs du despotisme de Cromwell; et plus tard aux inquiétudes que donnait, à toutes les nuances du protestantisme, la prérogative royale personnifiée dans Jacques II. Mais je ne veux pas entrer dans cette controverse, et j'aime bien mieux vous remercier avec effusion de la peinture que vous faites de la *dévastation des mœurs* chez les peuples *condamnés à la vie privée*. Jamais vous ne fûtes mieux inspiré, et cela réveille en moi, au plus haut degré, le désir de vous voir clore votre vie par un livre.

Vous aviez eu ce dessein jadis, et l'heure vient de l'accomplir : *Ecce venit hora, et nunc est*. Vous avez cinquante-cinq ans, l'âge où commence la pleine maturité de l'esprit, selon M. Flourens. Vous avez à peu près renoncé à la chaire; mais vous n'êtes pas moins écrivain qu'orateur. Vous vous êtes fait une solitude où ne sauraient monter les infimes et stériles agitations des coulisses littéraires de Paris. Il y a des gens qui parlent de vous ouvrir les portes de l'Académie française : mais qu'iriez-vous y faire, vous le frère en religion de Savonarole? Le titre d'académicien vous diminuerait en pure perte. Vous

resterez pleinement dans votre indépendance, qui fait une si grande partie de votre force, et qui arrachait l'autre jour un cri d'admiration à M. Cœur, devenu évêque de Troyes, en présence du P. Balme et de MM. Martin de Noirliou et Maret. Vous resterez moine dans la plus haute acception du terme, fidèle à la devise dominicaine : *Non nobis, Domine*. Vous choisirez un grand sujet bien défini, bien circonscrit, suivant le précepte antique :

Simplex duntaxat et unum.

Cela fait, marchez dans la force de Dieu : *in virtute Dei procede et regna*.

Et à Dieu! Savez-vous, cher ami, qu'il y aura dimanche prochain dix ans, vous étiez à Bligny, mariant ma fille aînée à un dominicain de votre façon? Je suis venu célébrer ici ce dixième anniversaire. Priez pour nous ce jour-là, pour les époux et pour leurs trois enfants. Ce voyage m'empêchera d'aller à Sorèze; mais vous le pardonnerez à l'homme du monde qui est le plus véritablement à vous, *et nunc et semper*.

FOISSET.

CXLI

PEU D'EMPRESSEMENT POUR L'ACADÉMIE. — LIVRE DE LA FIN
DE LA VIE

Sorèze, 2 juillet 1857.

Mon cher ami,

Vous me dites deux choses qui me touchent : l'une sur l'Académie française, l'autre sur ce livre de la fin de ma vie que vous désirez me voir faire.

Quant au premier point, il est vrai que M. Cousin m'ayant écrit, il y a un an à peu près, pour me sonder sur une candidature, je lui répondis que j'accepterais si elle m'était proposée, mais sans m'engager à faire aucune démarche. C'était une réponse à peu près négative, puisque les règles de l'Académie exigent que l'on pose et que l'on soutienne sa candidature. Depuis, le peu de mouvement que je me sentais vers cette

idée s'est affaibli, et je n'en conserve qu'une impression analogue à la vôtre. Tout lien avec un corps, si honorable qu'il soit, est une diminution de la liberté, et la liberté de mes derniers jours est ce à quoi je tiens le plus.

Si Dieu me délivrait des occupations qui absorbent tous mes jours et ne me laissent pas même temps de lire quoi que ce soit, je serais heureux de consacrer mes dernières années à un livre utile, et je pourrais dire que j'en ai déjà le sujet et le titre dans mon esprit. Mais, à mesure que j'avance, j'acquies la certitude que la Providence me retiendra, malgré moi, dans les liens de la charité active. Les nécessités s'accumulent autour de moi, et ce qu'a été ma vie jusqu'ici, un torrent sans repos, elle le sera probablement jusqu'à la fin. Il est impossible à un homme qui fonde ou qui restaure, de se créer ces loisirs individuels nécessaires à l'exécution des œuvres de l'esprit. D'ailleurs que dirais-je de plus? J'ai traité tous les points importants de la religion à un point de vue qui a fait quelque bien; j'ai énoncé aussi avec persévérance les principes sociaux que je crois les vrais, également éloigné de la prédilection immobile du passé et de la fougue aventureuse d'un progrès chimérique. Que me resterait-il, qu'à reprendre en sous-œuvre, sous d'autres formes, les mêmes idées? Qu'importe d'écrire des chapitres, au lieu

d'écrire des discours? L'important est d'avoir énoncé de bonnes pensées sous une forme qui pénètre un certain nombre d'âmes.

L'anniversaire que vous me rappelez m'est bien présent. Je suis heureux d'avoir béni un mariage que Dieu a ratifié par un bonheur domestique de dix ans; et je le prie de vous faire voir dans vos petits-enfants la continuation de ce bonheur que vous avez si bien mérité.

Je regrette que vous ne veniez pas à Sorèze. C'est la plus belle fête que j'aurai présidée, et probablement la dernière. Mais enfin nous nous reverrons autre part, s'il plaît à Dieu, et, en attendant, croyez-moi toujours votre bien sincèrement et cordialement affectionné

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLII

M^{me} SWETCHINE MOURANTE

Sorèze, 7 septembre 1857.

Mon cher ami,

Je suis arrivé à Oullins inopinément pour la distribution des prix, et je n'ai pu d'avance vous donner rendez-vous dans un lieu où je ne savais pas devoir me rendre. D'une autre part, mon séjour y a été si bref, que je n'ai pu, après coup, vous prier de venir m'y joindre. A peine rentré à Sorèze, une lettre de M. de Falloux m'a appelé à Paris, près de M^{me} Swetchine mourante; j'y ai passé six jours, et j'ai eu la consolation de recevoir ses derniers conseils et ses adieux. Une lettre du 4 septembre m'annonce qu'elle était à toute extrémité, et j'attends à chaque instant la nouvelle de sa mort. C'était une bien remarquable intelligence et une amie

de vingt-cinq ans, qui ne m'avait jamais manqué au milieu de tant de ruptures produites par la vicissitude des événements. Chaque jour nous voyons disparaître ceux qui nous aimaient, et bientôt nous disparaîtrons nous-mêmes.

Nous voici presque à la moitié des vacances. Je ne sortirai plus de Sorèze. Notre fête séculaire a été très belle et très consolante.

Adieu, mon cher ami ; priez pour moi et n'imputez pas à oubli ce qui n'est que l'effet d'une rapidité de mouvement causée par des devoirs multiples et qui se commandent. Tout à vous.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLIII

M^{me} SWETCHINE

Sorèze, 2 novembre 1857.

C'est aujourd'hui le jour des morts. Les *miens* se sont accrus cette année d'une manière bien regrettable. Vous avez raison de dire qu'après ma mère, nulle femme ne m'a été plus secourable et ne m'a plus vraiment aimé que M^{me} Swetchine. Je la compte parmi les âmes que Dieu m'avait destinées pour appui de toute éternité, et je ne puis nombrer dans ma mémoire combien de fois ses conseils m'ont éclairé ou soutenu. J'en avais tant besoin, dans une position aussi périlleuse que l'a été souvent la mienne! Femme du monde en même temps que femme de foi et femme d'esprit, elle avait la vue de tous les côtés, et quand l'amitié la faisait regarder, elle s'élevait encore au-dessus d'elle-même. Dieu me l'a retirée après vingt-cinq ans, à l'heure

sans doute où je n'en avais plus le même besoin, comme il m'avait retiré précédemment M^{gr} de Quélen et M^{gr} Affre. C'est M. de Falloux qu'elle a choisi pour héritier ou dépositaire de mes lettres. Elles les avait d'abord promises à M^{me} la comtesse de Mesnard, mon intime amie; elle a changé d'avis, probablement parce qu'elle a cru M. de Falloux aussi dévoué pour moi. Que faire? Puis-je réclamer ces lettres? Me les rendra-t-on? Je sais que M^{me} Swetchine tenait à ce qu'elles ne périssent pas. En me les faisant remettre, elle en eût craint l'anéantissement, et il est probable qu'elle s'est expliquée à cet égard avec M. de Falloux. Celui-ci prépare une vie complète de M^{me} Swetchine, dont il a reçu aussi tous les papiers manuscrits, formant ensemble deux caisses considérables. Il m'a dit que ces papiers avaient de la portée, et il se propose d'éditer ce qu'il y a de principal, à la suite d'une biographie de l'auteur.

J'ai lu la préface de votre seconde édition de *l'Histoire de Jésus-Christ*. Vous avez bien fait de mettre la dernière main à ce travail. Je vous félicite aussi de la pensée que vous m'exprimez de vous jeter décidément dans le *Correspondant*. C'est une protestation qui sera utile contre le débordement de cette triste presse catholique qui n'a su, comme vous le dites si bien, que produire la haine et le mépris. Heureux ceux qui

font aimer Dieu! Le nombre en est petit. J'espère en être, et ce m'est une joie de me retrouver avec vous dans ce coin de terre où la vérité n'est pas une injure, et la charité une malédiction.

Quand vous écrirez à votre gendre de Genève, vous m'obligerez de lui présenter mes compliments. Vous en voilà bien rapproché par le chemin de fer, et nous sommes aussi, grâce à cette invention, moins éloignés l'un de l'autre; aussi espérai-je vous rencontrer quelque jour, et, en attendant, je vous renouvelle l'expression de mon vieil et cordial attachement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLIV

SUR LES DISSIDENCES INTESTINES DES DOMINICAINS FRANÇAIS :
STRICTE OBSERVANCE, OBSERVANCE MITIGÉE

Sorèze, 26 décembre 1837.

Mon cher ami,

J'ai attendu bien tard pour répondre à votre lettre du 9 novembre dernier. Votre nouvelle édition de la *Vie de Notre-Seigneur*, qui vient de m'arriver, m'a mis en demeure de réparer ce tort ; j'ai lu ou relu les notes de votre appendice, et elles m'ont donné l'idée que ce serait un bien utile et excellent livre que celui qui consisterait en une simple traduction des quatre évangélistes, avec la solution au bas des pages de toutes les difficultés historiques, géographiques, chronologiques, et même philosophiques et dogmatiques, auxquelles peut donner lieu le texte des Évangiles. Par exemple, j'ai vu avec plaisir votre éclaircissement

sur la discordance de saint Marc et de saint Jean au sujet de l'heure du crucifiement de Notre-Seigneur. Je crois, comme vous, que le mot de *tertia hora* ne désigne pas seulement ce que nous appelons aujourd'hui la neuvième heure du matin, mais qu'il s'applique ou peut s'appliquer à tout l'intervalle compris entre neuf heures et midi. Cette division du temps par périodes de trois heures, soit de jour, soit de nuit, permettrait, je crois, de dire la troisième ou la sixième heure, comme on disait la première ou la seconde veille de nuit. Il me paraît clair, par la suite des choses, que Notre-Seigneur a été crucifié un peu avant midi, et que les ténèbres ont commencé peu à peu presque aussitôt après. Ce que vous dites de la Pâque m'a paru très rationnel et très intéressant. Ces sortes d'éclaircissements ont un intérêt infini, et votre livre m'eût satisfait davantage s'il eût été, outre un récit biographique coordonné, un ensemble de vues sur toute la vie de Notre-Seigneur. Vous auriez eu à la fois le mérite de la concordance et celui du commentaire sobre et lumineux.

Les affaires de notre province dominicaine de France ne doivent point, je crois, vous alarmer. Il est rare qu'il n'y ait pas, dans une restauration d'ordre, des dissidences sur le plus ou moins de vérité pratique. Tous mes efforts avaient tendu à le faire renaître dans sa vraie nature, mais

sans exagérer les observances peu compatibles avec le lourd fardeau de la vie apostolique. Autrefois dans nos maisons il y avait beaucoup de religieux. Les uns, faute de talent ou de science, et à cause de la grande quantité d'ecclésiastiques séculiers et réguliers qui se partageaient le ministère des âmes, ne faisaient guère que suivre l'office du chœur, et ils pouvaient, sans peine et sans dispense, observer strictement les règles du jeûne, de l'abstinence, du lever de nuit; les autres, en vertu même de nos constitutions qui sont formelles à cet égard, usaient de dispenses selon leurs besoins, et il résultait de là comme une double vie dans l'ordre : l'une plus monastique, l'autre plus particulièrement apostolique. Ce dédoublement est impossible aujourd'hui, vu le petit nombre des religieux de tous les ordres et l'immensité du fardeau actif qui pèse sur eux. C'est pourquoi, sans rien modifier dans nos constitutions, j'avais tâché de les prendre avec une certaine mesure. Mais quelques-uns d'entre nous, étrangers au travail apostolique par leur santé ou leur défaut de talent naturel, ont trouvé cette observance insuffisante, et, se jetant à une extrémité opposée, ils ont voulu même renchérir sur nos règles. Le provincial et le général, dès longtemps imbus de cette pensée, ont saisi pour la réaliser la fin de mon administration; mais très peu de religieux les ont suivis; plusieurs de ceux-

là même qui s'étaient joints à eux, n'ont pu résister à l'aggravation de notre observance, et ont dû retourner à celle que nous avons établie; un vicaire a récemment été donné au provincial, et c'est lui qui seul exerce l'autorité, sauf sur la maison de Lyon qui n'est qu'une mesure en planches. Nous en sommes là, et nous attendons la tenue du chapitre provincial, au mois de septembre, pour achever de rétablir l'unité dans notre province.

Adieu, mon cher ami; je vous souhaite une bonne année et vous renouvelle, à cette occasion, tous mes vieux sentiments d'estime et d'amitié.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

P.-S. J'aurai soin de vous prévenir lors de mon premier voyage à Lyon. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Sorèze? M. de Montalembert m'a promis d'y venir cette année, ainsi que M. de Falloux. Vous n'êtes qu'à trois heures de Lyon, dix heures de Montpellier, quinze heures de Castelnaudary et dix-sept de Sorèze. Est-ce quelque chose?

CXLV

PUBLICATION DES OEUVRES COMPLÈTES DU PÈRE LACORDAIRE. —
DOUBLE GÉNÉALOGIE DE NOTRE-SEIGNEUR

Sorèze, 26 janvier 1858.

Mon cher ami,

On vient de publier mes œuvres en six volumes et deux éditions. Permettez-moi de vous offrir, comme témoignage de ma vieille amitié, un exemplaire de la grande édition. M^{me} Poussielgue-Rusand, rue Saint-Sulpice, n^o 23, à Paris, est chargée de vous le transmettre. Si elle tardait trop, vous m'obligeriez de le réclamer en mon nom.

J'ai remarqué, dans votre vie de Notre-Seigneur, l'explication que vous donnez des deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc : l'une qui serait, selon vous, la généalogie de saint Joseph ; l'autre, de la sainte Vierge. Il me semble qu'il y a de cette qualité une explication plus simple : c'est

que la généalogie de saint Matthieu est celle du côté paternel de saint Joseph, et celle de saint Luc la généalogie du côté maternel du même saint Joseph. Nulle généalogie n'est complète que par le père et la mère. Je descends, par exemple, des Lacordaire et des Dugied. Il est manifeste que l'on ne connaît mon sang qu'en suivant à travers les âges ces deux lignes de générations, et toujours par les *mâles*; car autrement il faudrait à chaque degré dédoubler la généalogie. Il est vrai que saint Luc ne nomme pas la mère de saint Joseph pour commencer, mais cela est très simple : il saute du premier coup au père de la mère de saint Joseph, pour ne nommer aucune femme et parce que la suppression saute aux yeux des contemporains. Je ne sais pourquoi je n'ai vu nulle part cette explication, qui me paraît si naturelle. Il est vrai qu'alors l'Évangile ne donne aucune généalogie de la sainte Vierge, mais vous en dites vous-même la raison.

Adieu et tout à vous.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLVI

ARTICLE DE M. FOISSET SUR RENAN. — UN MOT SUR STRAUSS

Sorèze, 18 mars 1858.

Mon cher ami,

Votre article sur le livre de M. Renan m'a fait grand plaisir. Il va au fond avec un style vif et des formes modérées. C'est de la très bonne polémique; je suis persuadé comme vous qu'un nouvel effort est tenté contre Jésus-Christ; mais, à la différence du xviii^e siècle, ses ennemis n'ont plus devant eux une vieille société dégénérée dans les plaisirs et le despotisme. Ils ont, au contraire, une société toute jeune, qui a besoin de Dieu et de l'Évangile au possible, et les linguistes, pas plus que les démagogues, ne sont en état de privation contre cette nécessité. Ce qui n'empêche pas, mon cher ami, que nous devons travailler

de toutes nos forces, chacun de notre côté, à défendre le terrain de la vérité. Sous ce rapport aussi, la position est bien autrement meilleure qu'au dernier siècle. Car, somme toute, je crois bien que nous avons autant d'esprit, de savoir et d'éloquence que ces messieurs, et la littérature catholique du xix^e siècle ne me semble pas trop inférieure à celle du xvii^e, sans compter que nous avons encore quarante ans devant nous pour les hommes que Dieu nous donnera. Nous avons traversé deux phases, de 1800 à 1830 et de 1830 à 1850, avec assez d'honneur, assez de succès, et peut-être serons-nous aussi bien servis pour la fin du siècle, soit par les événements, soit par les hommes. L'esprit germanique n'est pas le nôtre. Le nôtre est beaucoup plus net, et surtout plus élevé. Voltaire, s'il s'était embarbouillé dans les nuages du Rhin, n'aurait pas remué la France contre Jésus-Christ. J'ai lu Strauss, et je ne crois pas qu'il y ait au monde quelque chose de plus incapable de persuader, même quand on ne saurait pas y répondre scientifiquement. Le bon sens est au-dessus de la science, comme la raison est au-dessus de la philosophie. Néanmoins il est désirable que l'on s'attache parmi nous à l'exégèse et à la linguistique, et j'espère que dans les ordres religieux qui se rétablissent de toutes parts, il se trouvera des esprits capables de ce patient labeur, qui n'a pas besoin

de génie, mais d'une simple perspicacité éveillée par l'étude.

Adieu, mon cher ami. Ne viendrez-vous jamais à Sorèze ? Ce serait pour moi un vrai bonheur. Tout à vous cordialement.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLVII

CHAPITRE PROVINCIAL. — SUCCÈS A OULLINS, A BOURGES,
SURTOUT A SORÈZE

Sorèze, 9 août 1858.

Mon cher ami,

Si je me rends en Bourgogne pour notre chapitre provincial, il n'y a pas de doute que je me donnerai le plaisir de vous y voir, soit à Bligny, soit à Dijon, selon vos indications ultérieures. Mais ce chapitre, qui devait s'ouvrir le 6 septembre, est ajourné, paraît-il, jusqu'au retour à Rome du R. P. Besson, et à la décision que prendra le Saint-Père au sujet de notre province de France. Il y a là une incertitude où je ne puis rien. En tout cas, il me restera mon voyage à Paris pour le mariage de la fille aînée de notre ami commun ¹, lequel est fixé au jeudi 15 septembre prochain. Si

¹ M^{lle} Élisabeth de Montalembert qui épousait le vicomte de Meaux.

rien ne s'oppose, je passerai par Lyon au lieu de suivre la route de Bordeaux. Ce serait un peu plus long, mais je suis disposé à ce sacrifice et à de plus grands pour vous revoir.

Il ne m'a rien été dit du projet de réunion à la Roche-en-Brémy¹, et je ne sais si je serai libre d'y prendre part, sauf que notre chapitre provincial eût lieu vers le 20 ou 25. Alors au lieu de revenir à Sorèze après le mariage, je passerais quelques jours en Bourgogne. Ce chapitre embrouille, vous le voyez, toutes mes combinaisons, et je vous assure que ce n'est pas sans ennui pour moi, qui n'aime rien tant que ce qui est prévu et précis.

Nous avons eu une excellente année à Sorèze, comme à Oullins et à Bourges. Mais je ressens naturellement avec plus de joie les consolations qui sont le plus proches de moi. Cette école de Sorèze est vraiment transformée, et jamais je n'ai mieux vu la puissance de la religion et ce que deviennent sous son empire des cœurs même passionnés, vicieux et difficiles. Quelle belle chose qu'une véritable éducation chrétienne ! mais aussi quelle chose délicate, et exigeant des maîtres un esprit supérieur à celui du monde !

Je vous remercie des prières que vous adressez

¹ Arrondissement de Semur (Côte-d'Or), principale résidence du comte de Montalembert.

à Dieu pour notre province dominicaine de France. Quelque décision qui intervienne, cela vaudra mieux que l'état d'incertitude où nous avons vécu depuis deux ans, grâce à l'esprit chimérique de quelques-uns d'entre nous. J'espère que cette épreuve va prendre fin et qu'elle nous sera utile, en nous fixant d'une façon définitive dans nos traditions de vingt années. Lyon subsistera et vivra de ce qu'il pourra. Ce sera une leçon pour l'avenir et une séparation d'avec un esprit contraire à celui que j'avais donné.

Adieu, mon cher ami. Attendez-moi et croyez-moi bien tout vôtre, *ultra omnes æternitates*, comme dit la Bible quelque part.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLVIII

ENVOI EN FRANCE DU R. P. BESSON COMME COMMISSAIRE
APOSTOLIQUE

Sorèze, 25 août 1858.

Mon cher ami,

Je ne suis pas seulement appelé à traverser la Bourgogne pour me rendre le 16 septembre à Paris, afin de bénir le mariage de la fille aînée de M. de Montalembert. S'il n'y avait devant moi que cette perspective, il me serait aisé de vous donner rendez-vous à un jour précis. Mais je suis, de plus, convoqué au chapitre provincial de notre province, pour le 6 septembre, et la question est de savoir si je vous verrai avant ou après; j'aimerais mieux la première hypothèse.

Je me réjouis bien de vous revoir et de causer avec vous de tout ce qui nous intéresse depuis quarante ans.

Le Saint-Père a été saisi des affaires de notre province, et il a envoyé en France le R. P. Besson pour lui faire un rapport sur l'état des choses et des esprits. Il y a grande probabilité que notre situation s'éclaircira et s'affermira, soit que notre province ne soit pas scindée dans son observance, soit qu'on établisse deux provinces avec une observance plus ou moins diverse. L'unité serait préférable, mais il est plus difficile d'assujettir à un seul mode d'existence des esprits divisés. Ceux qui, parmi nous, sont incapables de la vie apostolique, aspirent naturellement à se rapprocher d'un genre de vie plus contemplatif et plus austère, et ils ont été favorisés dans ce penchant par quelques-uns de nos anciens, qui eux-mêmes avaient ces goûts-là. J'espère qu'un règlement définitif et souverain nous donnera une paix solide.

Adieu, mon cher ami, et à bientôt. Je n'ai pas besoin de vous dire encore une fois combien je serai heureux de me retrouver à votre foyer.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CXLIX

RÉÉLECTION DU PÈRE COMME PROVINCIAL. — PARFAITE UNION
AVEC SON AMI SUR LES CHOSES DIVINES ET HUMAINES

Flavigny, 13 septembre 1858.

Mon cher ami ,

J'ai été hier matin postulé comme provincial par notre chapitre. Je dis *postulé*, parce que je ne puis pas être élu directement, vu qu'il faut huit années d'intervalle pour qu'une élection nouvelle de la même personne puisse avoir lieu. Tout se passe dans la plus grande union et édification, et j'ai là confiance que mon nouveau provincialat remettra toute chose dans un état de paix et de progrès. Dès à présent, je suis investi par délégation de la plénitude de l'autorité provinciale dans la province. Priez Dieu pour moi, afin qu'il me donne la lumière et la force dont j'ai besoin ; car me voici provincial du

grand ordre, vicaire général du tiers ordre enseignant, et directeur de l'école de Sorèze. Je continuerai à prendre ma résidence à Sorèze, et je nommerai un vicaire général pour m'aider dans le gouvernement de la province.

Je pars après-demain 15 pour Paris, et serai de retour à Flavigny le 17, pour la clôture du chapitre. Le 20, je serai à Sorèze.

Ç'a été une grande joie pour moi de vous revoir au milieu de votre belle et florissante famille, et de nous retrouver dans une si parfaite union sur *les choses divines et humaines*. Cela est rare entre deux hommes.

Présentez mes hommages à M^{me} Foisset et à tous les vôtres, et croyez-moi ce que je suis pour vous, c'est-à-dire votre très sincèrement et cordialement affectionné.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CL

SUR LAMENNAIS

Sorèze, 23 décembre 1858.

Mon cher ami,

Vous avez trop vécu de cœur dans l'Église de France, pour ne pas connaître à fond ce pauvre abbé de Lamennais, dont il paraît que les lettres posthumes sont bien tristes. Vous avez à en rendre compte dans le *Correspondant*, et vous me demandez ma pensée sur l'*intelligence*, le *caractère* et la *vie* de cet homme extraordinaire. Je vous satisferai en peu de mots.

Il m'a semblé que l'intelligence de M. de Lamennais était étroite, incapable de saisir une chose sous deux faces et de revenir jamais à la face qu'il n'avait pas vue d'abord. Son seul changement a été de passer de l'idée absolutiste à l'idée libérale, puis de l'idée catholique au scep-

ticisme absolu ; mais cette double révolution ne s'est pas faite par un progrès, elle s'est faite brusquement, sous l'empire d'une violente passion : la première fois parce que l'épiscopat et le parti monarchique l'avaient délaissé, la seconde fois parce que la papauté s'était déclarée contre lui. En dehors de ces deux vicissitudes éclatantes et subites, l'abbé de Lamennais ne savait pas se modifier. Il était pour ses pensées ce que le destin était pour Jupiter, inflexible. C'est ce défaut de souplesse dans la lumière qui ne lui a pas permis de comprendre que le pape pouvait avoir raison contre lui, ni de saisir les nuances où s'arrêtait sa condamnation. Il était condamné, donc tout était perdu, et un abîme s'ouvrait sous ses pieds, où il ne voyait plus flotter que des ombres et des incertitudes. C'était l'esprit le moins fécond en ressources contre lui-même qui se pût imaginer. La raison d'un enfant se serait tirée d'affaire là où la sienne périssait. J'ai fait mille efforts pour lui faire entendre que le temps était pour lui, qu'il n'avait qu'à se taire, que la victoire était tout proche des batailles perdues : c'était pour lui un langage inintelligible. Il a succombé par impuissance et non par force, mais par une impuissance dont un séminariste n'aurait pas été capable.

Son caractère était bon et tendre ; il s'affectionnait, il reposait ses regards avec paternité

sur la jeunesse ; on l'eût cru un simple et honnête père de famille. Cependant il aimait éperdument le sarcasme ; il cherchait des mots qui pussent écraser l'ennemi. Sa tendresse n'avait pas de pardon. Dans les derniers temps que je l'ai vu, lorsque son âme était troublée par la décadence de son parti et l'abandon que Rome avait fait de lui, je le surprénais dans des attitudes sombres et effrayantes ; il me rappelait Saül. Je ne l'ai quitté à la fin de 1832, après l'avoir accompagné à la Chénaye, que par l'impression douloureuse que sa vue me causait. Je voyais sa chute comme si déjà elle eût été accomplie. Cette vision m'est encore présente après vingt-cinq ans, et rien après cela ne m'a surpris dans les profondeurs de sa chute. Il ne pouvait, par son caractère comme par son esprit, que s'arrêter là où rien ne tombe plus.

Sa vie avait été mal préparée : point d'éducation régulière, point d'études conduites par une autorité hiérarchique ; une chambre, des livres, une lecture assidue de tout ce qui lui tombait sous la main, l'abandon précoce à son propre esprit, quelques semaines de séminaire tout au plus. A la lettre, il ignorait en théologie des choses très vulgaires : telles, par exemple, que les fondements de la distinction entre la nature et la grâce. Ce défaut premier de sa formation intellectuelle avait laissé en lui des lacunes qui

ne se comblèrent jamais. Lorsqu'il me lut à la Chénaye, en 1830, ses *Explications philosophiques des dogmes de la création et de la Trinité*, mon impression vive et constante fut qu'il était en opposition manifeste avec tout ce que l'on m'avait enseigné. En un mot il ignorait, et c'était de très bonne foi qu'il croyait défendre la vérité catholique en l'attaquant. Son intelligence, vicieuse en elle-même par défaut de souplesse, n'avait donc pas trouvé dans sa vie des points d'appui capables de la soutenir. C'était un homme en l'air de tous les côtés, et du jour où son génie devait faillir sur ses ailes, il était inévitable qu'il fît la chute la plus grande qu'on eût encore vu. Tous les hérésiarques s'étaient arrêtés à un point qui leur semblait la vérité; M. de Lamennais ne rencontra en lui aucun de ces points fixes, et l'erreur même n'a pu le sauver.

Adieu, mon cher ami; je vous souhaite une bonne année, telle que vous la méritez.

Montalembert a été favorisé de Dieu dans son affaire; mais je pense comme vous sur l'attitude qu'il devait prendre. Adieu encore.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLI

ENCORE LAMENNAIS

Sorèze, 31 décembre 1858.

Mon cher ami,

Je vais vous donner brièvement les indications que vous me demandez dans votre lettre du 29 de ce mois.

1° Je ne pense pas qu'il ait été fait une réponse écrite à la lettre que M. de Lamennais adressa au cardinal Weld sous la date du 27 février 1831, pendant que l'*Avenir* était au milieu de sa course. Je n'en ai jamais entendu parler, et il est probable que le cardinal Weld ne répondit que par un accusé de réception. Cette pièce, je veux dire la déclaration de nos doctrines, avait été présentée au cardinal Lambruschini, nonce du pape à Paris, qui refusa de s'en charger. La scène du refus eut lieu en ma présence et en présence de M. l'abbé Gerbet, qui avions été députés à cet effet près du nonce. M^{gr} Lambruschini n'était pas encore cardinal,

comme je viens de l'énoncer à tort ; il était prélat romain.

2° Pendant tout le temps que dura l'*Avenir*, du 15 octobre 1830 au 15 novembre 1831, treize mois, aucun avis direct ou indirect ne nous vint de Rome. Le nonce ne nous fit rien dire. J'entendis seulement qu'il s'était plaint qu'on eût sacrifié les droits de Henri V, ce qui nous fit supposer que notre ligne politique était surtout ce qui déplaisait au nonce. Tous mes souvenirs me prouvent que le nom de l'abbé de Lamennais, ses doctrines ultramontaines, les services que rendaient à l'Église l'*Avenir* dans un temps de bouleversement, où l'on craignait l'oppression du clergé, que toutes ces causes réunies soutenaient l'*Avenir* à Rome et empêchaient qu'on ne lui donnât aucun avertissement.

3° Dès notre arrivée à Rome, le 31 décembre 1831, il me fut évident que la démarche de l'abbé de Lamennais déplaisait souverainement, parce qu'elle mettait le saint-père dans l'embaras, entre les sollicitations des puissances et l'estime qu'il conservait pour la personne et les services de l'abbé de Lamennais ; il me fut clair aussi que le libéralisme de l'*Avenir* avait déplu par son exagération et sa nouveauté. Ces dispositions se manifestaient par la froideur de l'accueil fait à l'abbé de Lamennais, par la réserve de ses meilleurs amis, sauf le R. P. Ventura,

par le long retard de l'audience demandée au saint-père, et enfin par ces mille circonstances qui révèlent l'opinion générale. Mais il m'était clair aussi que Rome ne voulait condamner ni l'*Avenir* ni l'abbé de Lamennais, et qu'en désapprouvant sa démarche et l'excès de son libéralisme, elle souhaitait éviter une condamnation. C'est ce qui résulta plus tard de la lettre officielle écrite à M. de Lamennais par le cardinal Pacca, en réponse au mémoire que nous avions adressé à Sa Sainteté. Cette lettre était le *maximum* que nous pouvions obtenir; elle nous donnait, au fond, gain de cause, en ce sens que nous n'étions pas condamnés.

4° Lorsque je vis l'abbé de Lamennais repousser la réponse du cardinal Pacca, la regarder comme non avenue, s'obstiner à demeurer à Rome pour attendre la décision, je compris que le sens pratique lui manquait et qu'il allait s'abîmer dans une voie de perdition. Mon cœur, qui avait déjà souffert, pendant deux mois, de la ligne de résistance où je sentais son esprit s'engager peu à peu, reçut un coup décisif, et je partis de Rome le 15 mars 1832, en y laissant à leur fausse direction l'abbé de Lamennais et M. de Montalembert, qui était trop jeune alors pour comprendre une question si grave. C'est alors que vous me vîtes à Beaune, à mon retour de Rome, dans les douloureuses

appréhensions d'un homme retenu par la fidélité et combattu par le devoir.

5° Ma conviction inébranlable, et que je professerai jusqu'à mon dernier soupir, c'est que Grégoire XVI voulait sauver l'abbé de Lamennais, et que jamais il ne l'eût condamné si, au lieu de s'obstiner dans son séjour de Rome, puis de la quitter avec éclat en juin ou juillet 1832, en déclarant qu'il allait reprendre l'*Avenir*, il eût simplement remercié le cardinal Pacca de sa lettre, quitté Rome, et fût rentré paisiblement dans sa solitude de la Chénaye. C'est là le point fatal où l'abbé de Lamennais perdit l'intelligence et brisa sa carrière. Une fois cette attitude prise, cet éclat fait, Rome ne pouvait plus reculer; elle dut chercher ce qui avait paru excessif dans l'*Avenir*, le résumer, et enfin le signaler à l'Église. Elle le fit à regret, et avec une mesure telle dans les termes, que, dix ans plus tard, dans la grande campagne pour la liberté d'enseignement, de 1841 à 1848, on put reprendre sans péril le libéralisme de l'*Avenir* tempéré par l'expérience et par une intelligence plus nette des questions. Si l'abbé de Lamennais avait été humble et soumis en 1832, ou même simplement habile et clairvoyant, il se fût retrouvé en 1841 à la tête de l'école catholique libérale, chef de la croisade de ce temps, plus grand, plus fort, plus vénéré que jamais. Il

s'est perdu comme un enfant, par le défaut de souplesse de son esprit autant que par son manque de docilité envers le successeur de saint Pierre. On n'a jamais péri plus gratuitement, et rien ne prouve mieux ce qui manquait à l'abbé de Lamennais pour être un génie chrétien, ou même le simple capitaine d'une armée.

6° Au mois d'août 1832, lorsque j'appris la manière dont l'abbé de Lamennais venait de quitter Rome, je compris qu'il était perdu, et, ne voulant ni le combattre ni le suivre, je quittai la France pour ne pas assister à la ruine douloureuse d'un homme alors si grand. On m'indiqua Munich comme une ville catholique, où je vivrais tranquille et à bon marché. Par un hasard extraordinaire, M. de Lamennais y arriva en même temps que moi. Je le revis; je le conjurai de ne pas se perdre; je lui ouvris les yeux sur l'abîme où il marchait; après deux heures d'entretien il se leva et me dit : « Vous avez raison ! Il ne faut pas reprendre *l'Avenir*. » Le lendemain, au milieu d'un grand dîner que lui donnaient les artistes et les écrivains de Munich, il reçut l'Encyclique du 15 août 1832. Sa soumission était résolue d'avance. Je le crus sauvé, et je bénis Dieu d'avoir été l'instrument d'une si admirable péripétie.

7° Rentrés en France, la Chénaye nous reçut, lui, l'abbé Gerbet et moi. Je tenais à honneur

de ne pas le quitter dans une épreuve où il avait triomphé de lui-même. Mais bientôt je le vis s'affaïsser, s'assombrir; des paroles funestes lui échappaient; après deux mois de lutte contre moi-même, je le quittai le 11 décembre 1832, en lui écrivant une lettre dont j'ai conservé la copie. Persuadé qu'il était perdu, et en recherchant les causes d'une si étrange déviation d'esprit, je crus la trouver dans son système philosophique, où il avait élevé l'esprit humain, sous la forme du sens commun, à la hauteur de l'infailibilité, et d'une infailibilité plus vaste que celle de l'Église. Je travaillai à cet écrit pendant tout le cours de l'année 1833, et lorsque l'abbé de Lamennais eut publié ses *Paroles d'un croyant*, je publiai moi-même, comme acte de séparation personnelle et comme lumière jetée sur une chute imminente, mes *Considérations philosophiques*.

Voilà, mon cher ami, tout ce que vous m'avez demandé. J'ajoute que le R. P. Ventura est celui qui a le plus contribué à égarer l'abbé de Lamennais, en lui donnant de fausses indications sur l'état des esprits à Rome et en le repaissant d'illusions, au lieu d'aider à lui ouvrir les yeux.

Je vous souhaite une bonne année et suis tout vôtre pour les siècles.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLII

NOVICIAT DES ÉTUDES TRANSFÉRÉ DE CHALAIS A SAINT-MAXIMIN. —
FONDATION DE DIJON. — PAIX DE VILLAFRANCA

Sorèze, 13 juillet 1859.

Mon cher ami,

J'ai reçu vos deux bonnes lettres du 12 et du 27 juin. Je tardais à vous répondre dans l'espérance de le faire longuement; mais le moment ne vient pas, et je me décide à vous dire deux mots d'amitié.

Je viens de faire un voyage accablant pour transférer notre noviciat, des études de Chalais à Saint-Maximin; c'est une affaire faite : Chalais demeure un couvent de retraite. J'y ai laissé cinq à six religieux.

Reste la fondation de Dijon. Il ne m'est pas possible de prévoir encore positivement l'heure où j'y mettrai des religieux, quelque désir que j'aie d'en prendre possession.

Ma tournée provinciale commencera après notre distribution des prix. Elle durera à peu près toutes les vacances. Je vous verrai donc certainement, à moins d'une absence de votre part. Autant que je puisse le conjecturer ce sera vers la mi-septembre.

Voilà donc la paix faite, le Milanais entre les mains du Piémont et la confédération italienne acceptée par un traité. C'est un grand pas.

Je vous remercie de vos observations sur le caractère d'éloquence de nos religieux; nous en reparlerons plus au long dans notre prochaine entrevue.

Montalembert, comme vous, m'a écrit de tout son cœur sur mon dernier article. C'est un véritable ami, et bien sensible à ce qui m'arrive. On a été furieux du côté que vous savez, et j'ai été menacé d'une guerre en règle. Jusqu'ici rien n'a paru, et je suis bien résolu, du reste, à recevoir les coups sans m'en préoccuper.

Adieu, mon cher ami; je serai bien heureux de vous revoir et vous assure que je vous aime.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

des Fr. Prêch.

CLIII

LA RÉVOLUTION DE 1830, A PROPOS D'UN ARTICLE DE M. FOISSET
SUR LES MÉMOIRES DE M. GUIZOT

Sorèze, 29 juillet 1859.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre article sur le deuxième volume des Mémoires de M. Guizot. Il m'a plu infiniment par les idées et par les manières.

Comme vous, je suis convaincu que Charles X a perdu par sa faute, sans nécessité plausible, sa couronne, la maison de Bourbon et la fondation de la monarchie représentative en France. La charte de 1814, précédée du concordat de 1801, était la base de nos institutions nationales, un point de départ magnifique, honnête, légitime, royal, accepté. Les Bourbons avaient beaucoup d'ennemis; mais un grand nombre, et j'étais de ce nombre-là, n'était leur ennemi que par la persuasion où ils étaient que la cour, la noblesse et le clergé voulaient la ruine de 1814 et un retour quelconque à la monarchie absolue de Louis XIV. Si la France eût été persuadée de la sincérité des Bourbons,

si la noblesse avait accepté franchement la part qui lui était faite dans les institutions nouvelles, si le clergé eût été modestement et de cœur libéral, jamais Charles X ne serait tombé du trône, et cette vieille génération d'avant 1789 une fois disparue, les vieux révolutionnaires éteints, le napoléonisme enseveli avec le débris de nos grandes armées, on eût vu la France progresser heureusement, à travers les écueils de ce qui est jeune, dans la science et dans l'amour de la monarchie représentative. L'histoire ne se consolera jamais des fautes de la restauration; elle pleurera toujours une si belle œuvre si pauvrement compromise et encore plus pauvrement perdue. Et la France, plus malheureuse encore que l'histoire, mettra peut-être encore un demi-siècle avant de se retrouver sur une aussi belle base que le concordat de 1801 et la charte de 1814. Dieu avait fait cent miracles pour arriver à ces deux actes fondamentaux, et il n'a fallu que des courtisans et des aveugles pour briser, en un jour, l'œuvre d'une longue et admirable Providence.

Pour mes amis et moi, dans ce douloureux événement nous avons fait ce que nous avons pu. En 1830, nous avons essayé de rallier les catholiques au régime des libertés publiques; nous avons réussi à tirer de cette catastrophe la liberté d'enseignement et la liberté des ordres religieux. Aujourd'hui nous soutenons encore la même cause,

en nous tenant avec dignité et indépendance devant le nouveau pouvoir. Mais retrouverons-nous avant de mourir ce que Charles X et ses amis ont perdu? Henri V lui-même serait-il capable de mieux faire que son aïeul? Hélas! rien ne nous donne à ce sujet la moindre espérance, et Dieu seul sait si le coup de plume de Charles X sera jamais réparé. Assurément ce prince est sauvé; mais si dans le ciel on peut encore avoir des regrets, le sien doit être profond, amer, indicible. J'ai vu tomber ce monarque, M. de Lamennais, Louis-Philippe, M. de Lamartine, M. Victor Hugo, M. Alfred de Musset; mais de toutes ces chutes, celle de Charles X me paraît la plus douloureuse et celle que je me reprocherais le plus. M. de Lamennais a perdu son âme, Charles X a perdu le monde pour un temps indéfini.

Votre aveu est donc considérable. Je vous le pardonne bien volontiers, puisque votre pensée est la mienne; mais il y a des cœurs où le coup devra retentir.

Dugied a dû vous dire que décidément je serais à Dijon le 20 août.

Adieu, mon cher ami. Vous voyez que je ne suis pas un jacobin, ce qui me permet de vous dire que j'aurai grande joie à vous revoir.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLIV

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. DE MONTALEMBERT :
Pie IX et la France ¹.

Sorèze, 23 novembre 1859.

Mon cher ami,

Il n'y a rien de si simple que mon abstention au sujet du dernier article de M. de Montalembert. Pour moi, il y a deux causes justes en Italie : celle de l'Italie et celle du domaine temporel de la papauté. Je ne les sépare point ; je fais des vœux pour toutes les deux, et je regrette que la généralité des catholiques n'aient pas pris ce point de vue, qui était très simple et qui est très probablement celui de la Providence. Je pardonne aux Italiens des fautes, comme j'excuse celles que la politique romaine a pu commettre ; il y a de part et d'autre

¹ Cet article valut au *Correspondant* un avertissement.

des points obscurs, délicats, difficiles; Dieu est là pour concilier ce que les hommes ne pourraient pas réunir. Le gouvernement français, sauf les intentions que j'ignore, me paraît précisément vouloir mener de front les intérêts de l'Italie et ceux de la papauté. Ce peu de mots vous expliquera pourquoi l'article de M. de Montalembert, malgré ses réserves, très mal accueillies du reste, m'a paru autre que je l'aurais voulu.

Je viens, du reste, de lui écrire à propos de la mort de son frère.

Tout à vous bien cordialement.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLV

LACORDAIRE NOMMÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sorèze, 10 février 1860.

Mon cher ami,

Mille remerciements de votre serrement de main à l'occasion de l'Académie française. Ce n'est pas moi, Dieu le sait, qui en ai pris l'initiative. Il y a deux ans qu'on y travaillait, et le dernier conseil de M^{me} Swetchine, avant de mourir, a été d'accepter si l'on me proposait cette candidature sérieusement. On l'a fait, j'ai accepté, Dieu a ratifié. J'en jouis, parce que j'y vois un hommagerendu à la religion et au principe de toute ma vie par les esprits les plus éminents de notre pays. C'est en ce sens que l'on m'écrit de partout, et, à moins d'être bien trompé, c'est l'opinion la plus générale.

Je vous remercie de la lettre qui vous a valu

un avertissement¹. C'est un grand honneur pour vous dans ce temps d'une servitude qui s'aggrave chaque jour. L'*Univers* est mort de la tyrannie qu'il a prônée pendant dix ans; c'est le seul côté consolant de la situation; mais je ne pense pas que la leçon porte ses fruits. On encensera demain un autre Cyrus, et ainsi de suite, plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé sur les principes.

J'ai adhéré d'une manière générale à l'article de M. Cochin, et ma lettre doit paraître en tête de la brochure où ce travail va être reproduit. En outre, je travaille moi-même à quelques pages sur le sujet qui nous préoccupe tous, et j'espère que la Providence me permettra de les publier en temps opportun.

Adieu et bien cordialement à vous.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

¹ M. Foisset reçut une lettre d'avertissement du garde des sceaux Delangle, pour s'être prononcé en faveur du pouvoir temporel du pape.

Sorèze, 4 mai 1860.

Mon cher ami,

Je n'ai point été dangereusement malade comme on vous l'a dit, mais j'aurais pu l'être. Une grippe apportée de Paris vers la fin de janvier, et plus ou moins négligée, a fini par me menacer d'une fluxion de poitrine. Heureusement la nature a été plus forte, et il y a déjà quelque temps que je suis plus qu'un convalescent.

Ce que vous me dites de Montalembert m'afflige bien. Hélas! c'est lui qui a une santé bien compromise! Je n'ose y penser, et je me berce de l'espoir conservé jusqu'ici par les médecins. Nous nous faisons tous vieux, mais lui était le plus jeune, et c'est le plus menacé. Pour moi, je pense souvent à la mort afin qu'elle ne me surprenne pas.

Cursum consummavi, fidem servavi. Voilà trente ans de vie publique, de 1830 juste à 1860. C'est le 15 octobre 1830 qu'a commencé l'*Avenir*, et c'est en juin de cette même année que je faisais signer à tous les aumôniers des collèges royaux de Paris le mémoire sur l'état de la religion dans lesdits collèges. Que cela est loin, mais que de choses faites contre toute attente!

Adieu, et tout à vous de cœur.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLVII

ENCORE SA MALADIE ET SES ILLUSIONS

Sorèze, 30 mai 1860.

Mon cher ami.

Merci mille fois de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Il est vrai, je n'ai pu, à mon grand regret, me rendre à Saint-Maximin; toutefois, la consultation que j'ai subie à Montpellier m'a complètement rassuré. Il n'y a aucune lésion d'organes; c'est une fatigue et une irritation des nerfs. causée par les préoccupations de tous genres qui pèsent sur moi. Je suis bien décidé à prendre tout le repos dont j'ai besoin; j'irai prendre les bains pendant les mois de juillet et d'août; mais je serai à Dijon le premier septembre à l'occasion du chapitre provincial; nous y causerons à loisir de tout ce qui intéresse le couvent de Dijon. Je ne sais quel prédicateur je pourrai donner aux

conférences de Saint-Vincent-de-Paul, mais dès aujourd'hui je puis leur assurer qu'ils en auront un.

Pardonnez-moi de me servir d'une plume étrangère. J'ai dû prendre un secrétaire et nommer un visiteur provincial, le R. P. Chocarne, que vous connaissez, pour diminuer ma besogne et me procurer du repos qui doit être mon grand remède. Ceci est une crise comme on en a à certains âges; si j'y résiste, avec la grâce de Dieu, ce sera une bonne garantie pour ma vieillesse.

Adieu, mon cher ami, et tout à vous bien cordialement.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLVIII

DERNIÈRE VISITE A BLIGNY-SOUS-BEAUNE. — M. DE FALLOUX
S'Y REND

Sorèze, 20 août 1860.

Mon cher ami,

Je n'ai que le temps de répondre un mot à votre lettre du 14 août. J'arriverai à Beaune le mercredi 29, vers onze heures du soir, par le train express de Lyon à Paris. Il vous sera aisé de savoir l'heure précise de l'arrivée et de m'attendre à la gare.

Je me réjouis de vous revoir, et suis tout à vous bien cordialement.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Le P. Lacordaire était déjà bien profondément atteint, et l'heure de voiture qui sépare la gare de Beaune du village de Bligny lui parut interminable. Le len-

demain matin cependant, il paraissait remis, et célébra la messe dans la chapelle de la maison. A dix heures M. de Falloux arrivait, c'était une surprise. Les amis du Père étaient des plus inquiets au sujet de l'attitude qu'il prendrait sur la question italienne, dans son discours de réception à l'Académie française qu'il préparait. M. de Tocqueville, dont il devait faire l'éloge, avait, comme ministre des affaires étrangères en 1849, soutenu de toutes ses forces l'expédition de Rome.

Or Lacordaire était franchement ce qu'on a appelé *italianissime*. Il croyait que les destinées de l'Italie appelaient ce pays à une transformation radicale, et que la Providence se chargerait d'en faire sortir, non l'abaissement, mais le triomphe de la papauté. Bien ou mal fondée, cette opinion ne pouvait que difficilement se faire jour chez un prêtre dans un pareil moment, surtout à l'Académie, où ceux qui avaient élu Lacordaire, y compris le protestant Guizot, soutenaient la nécessité du pouvoir temporel. Quelle conduite Lacordaire allait-il donc tenir? Pouvait-il se taire là-dessus, et comment en parler?

« Jamais, écrivait M. Foisset, M. de Falloux n'a été plus habile que dans sa négociation avec le Père; mais il avait affaire à un vrai sanglier qui se sentait acculé, et qui d'avance était sur la défensive la plus désespérée. Au premier mot, c'est-à-dire à la déclaration faite de la part de M. Guizot, qui se dit prêt à appuyer, de sa bouche de protestant, tout ce qu'il plairait au Père de dire pour le Saint-Siège, le Père s'est écrié qu'il n'avait point à parler du Saint-Siège, l'expédition de 1849 ne tenant que bien peu de place dans la vie de M. de Tocqueville.

« Sur ce qu'il lui a été remontré que néanmoins

M. de Tocqueville était ministre au moment où l'expédition s'est faite, et que tout le monde s'attendait à trouver dans le discours le jugement du Père sur cette expédition, en sorte qu'il y aurait de l'affectation à lui de n'en dire mot, il s'est lancé à corps perdu dans la question italienne et la question romaine, avec la *furia* d'éloquence que vous lui connaissez.

« Il ne sait les faits qu'en gros, sur la foi d'Eugène Rendu¹; mais il les apprécie avec tout le chauvinisme d'un vaincu de Waterloo, renforcé par les illusions mal éteintes du giobertisme et par le souvenir cuisant de la défaveur où le Père n'a cessé d'être personnellement à Rome, et des ovations qu'on y a prodiguées à Vuillot communiant de la main du pape.

« Toute la dextérité de M. de Falloux n'a pu tirer le Père de ce champ clos, où il recommençait indéfiniment des charges à fond avec une impétuosité toujours nouvelle, en ajoutant ce qu'on peut imaginer sur le plan de la Providence qui a transformé le monde romain par l'invasion des barbares, purifié l'Église par le triomphe partiel des protestants, châtié l'ancien régime par la révolution.

« M. de Falloux ne contestait quoi que ce soit; mais il s'efforçait de faire sentir que ce n'était point la question. Il y a perdu sa peine: le Père avait son idée fixe, d'où il n'a pas été possible de le faire sortir. Au fond, il est blessé de ce que ses amis du *Correspondant* n'ont point adopté son programme; il nous en veut au moins autant de ce que nous ne

¹ M. Rendu avait été l'un des rédacteurs de l'*Ère nouvelle*. En 1844 il fit un voyage en Italie, se lia avec les libéraux honnêtes du pays, et publia, en 1849, des brochures sur l'avenir de la péninsule. Il se regardait comme très renseigné.

sommes point avec lui sur la question italienne, que nous ne lui en voulons de ce qu'il n'est pas avec nous.

« M. de Falloux a très justement senti qu'il le cabrerait de plus en plus en insistant plus longtemps; il a laissé tomber l'entretien sur ce chapitre.

« Je l'ai repris très brièvement le lendemain matin, n'ayant qu'une heure pour préparer le double départ et faire mes adieux. J'ai vu le Père tête à tête; il s'est plaint à moi avec calme de nos inquiétudes sur son discours, trouvant absurde qu'on le soupçonnât d'être homme à glorifier Gioberti. Je lui ait dit : 1^o que son silence sur la question romaine serait certainement mal interprété; 2^o que pourtant j'aimerais encore mieux le silence que des paroles en désaccord avec l'attitude prise à cet égard par tous ceux qui l'ont élu académicien. Il m'a répondu en termes généraux, mais de manière à me rassurer. Je l'ai quitté en emportant cette impression qu'il parlerait de telle sorte qu'il ne nous causerait aucun déplaisir. »

CLIX

CONGRÉGATION DE FLAVIGNY. — ENTREVUE AVEC M. SAUZET

Sorèze, 17 septembre 1860.

Mon cher ami,

Notre congrégation de Flavigny s'est admirablement passée; je n'ai jamais trouvé plus d'union dans les esprits et plus de bonne volonté à mon égard. J'ai été autorisé unanimement à me donner un vicaire provincial, et, bien que je n'eusse pas besoin de cette autorisation, à s'en tenir au droit strict, j'ai été très heureux de ne rien faire en cela qui ne fût approuvé spontanément par les représentants de la province. La nomination n'est pas encore faite, mais elle ne tardera pas; je me trouverai alors déchargé des trois quarts de mon fardeau. Quant à mon discours de l'académie, je ne pense pas qu'il me

fatigue beaucoup, à cause du temps que j'ai pour le faire.

Ce petit voyage de Bourgogne m'a fait beaucoup de bien, et ce bien persévère.

Je ne vous parle pas de tout ce que vous m'avez dit et de tout ce qui se passe. Ce serait trop long. J'ai vu M. Sauzet à Oullins, et j'ai été fort content d'un *post-scriptum* qu'il met à une seconde édition de son ouvrage sur *Rome en présence de l'Europe*.

Adieu. J'ai été bien heureux de vous revoir et en jouis encore. Tout vôtre, en vous attendant à Sorèze.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLX

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Saint-Maximin, 7 novembre 1860.

Mon cher ami,

Je reçois ici votre lettre de la Toussaint. Ma santé continue de progresser. Ce n'est plus qu'une affaire de temps, de patience et de bon régime.

Ce que vous me dites au sujet de mon discours de réception à l'Académie ne m'étonne ni ne me chagrine. Il en a toujours été ainsi, et j'y suis fait. J'espère cette fois, comme les autres, rester moi-même sans rien compromettre. Quant à la conjuration de quelques évêques du parti de l'*Univers* contre mon ordre, c'est une vieille machine de guerre, mais qui jusqu'à présent n'a pas produit grand effet. J'ai trouvé ici soixante religieux, dont quarante-cinq étudiants, et notre

noviciat de Flavigny, tout en se vidant sans cesse, ne se désemplit jamais. Il est toujours au chiffre de vingt-cinq à trente novices. La province est pacifiée, et Lyon n'est plus pour nous qu'une ombre au tableau, une petite fraction sans recrutement sérieux, qui ne reçoit des novices que pour les décourager par la bizarrerie de son mysticisme et la crudité de ses opinions absolutistes. On a cherché à prendre là le contrepied de tout ce que j'avais fait, pensé et dit. On y a réussi, mais ç'a été du sel semé sur du granit, un germe de mort sur un terrain sans fécondité.

Je ne partage pas vos alarmes au sujet de la situation de l'Église. Rome ne pouvait rester dans l'état où elle se trouvait depuis 1814, dominée par l'autorité et liée à de vieilles traditions politiques et administratives, sans rapport avec l'état présent des mœurs générales. Si un grand homme lui avait été donné, elle eut d'elle-même modifié ses habitudes; cet homme lui a été refusé. Elle subit une crise douloureuse, qui probablement diminuera son domaine temporel, mais lui donnera une assiette plus solide avec une liberté plus réelle. Dieu confondra ses ennemis, et il ne restera de leurs desseins que ce qui convenait à la justice et à la religion. Il faut seulement avoir la patience d'attendre un peu, quelques années peut-être, un nouveau Pape et

une autre France, et nous verrons une fois de plus les merveilles de Dieu, *mirabilia Dei*. Je réproûve ce qui doit être réproûvé cependant, mais sans envelopper la cause de l'Italie dans les fautes qui en diminuent l'honneur. Les procédés sont odieux, machiavéliques, j'en conviens sans peine; seulement je maintiens le droit de ce peuple à sa nationalité et à sa liberté, comme je maintiens le droit du Pape à son domaine temporel. Il y a de part et d'autre bien des choses à regretter, et de même que je ne sacrifie pas le Pape à cause des vices de son gouvernement civil, je ne sacrifie pas l'Italie à cause des violences et des ingratitude qu'elle se permet ou qu'on se permet à son nom.

Vous croyez déjà voir l'antéchrist. Il y a dix-huit cents ans passés que saint Paul disait : *Jam mysterium iniquitatis operatur*. C'est tout ce que je crois aujourd'hui sur ce personnage, et j'espère très parfaitement n'avoir pas le déplaisir de le rencontrer, quoique je le voie tous les jours.

Adieu, cher ami; je serai le 16 à Sorèze, et le 20 janvier à Paris, s'il plaît à Dieu. En attendant, priez pour moi, et croyez-moi le plus incorrigible de vos amis.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLXI

ENCORE LE DISCOURS. — IDÉES SUR LA QUESTION ITALIENNE

Sorèze, 27 décembre 1860.

Mon cher ami,

J'ai pris note de votre désir pour la séance de ma réception à l'Académie ; mais je ne sais pas encore la quantité de billets dont je pourrai disposer, et, par suite, je ne saurais vous faire une promesse absolue. Ce dont vous pouvez être assuré, c'est que ma bonne volonté ne sera frustrée de son effet que par une impuissance complète.

Il m'eût été agréable de vous communiquer d'avance mon discours ; mais cette communication en eût entraîné d'autres logiquement et moralement, et je n'ai pas voulu suivre cette pente qui eût gêné ma liberté. Ce que vous me dites au sujet du saint-siège et de la nécessité morale de son domaine temporel n'a jamais fait doute pour moi ; mais cette question est mêlée à d'autres que je n'en sépare pas, et ma nuance propre est dans cette indivisibilité que les catho-

liques n'ont pas voulu reconnaître, si simple que cela fût. Nationalité de l'Italie, liberté civile et politique de l'Italie, affranchissement de l'Autriche, domaine temporel du Pape, confédération, voilà ce que je ne sépare point en principe, ce qu'il fallait proclamer très haut, et ce qui se réalisera probablement malgré les obstacles amassés de toutes parts. Du reste, il ne sera question de rien de tout cela dans mon discours, sauf une page pour le saint-père¹.

Adieu, mon cher ami; je souhaite à vous et à tous les vôtres une heureuse année, et d'avoir le plaisir de vous revoir à Paris bientôt.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

¹ Est-il besoin de le dire? M. Foisset, grand ami du bon Silvio Pellico, n'avait aucun faible pour les Autrichiens en Italie. Mais les hommes qui, en 1860, faisaient l'unité italienne, la faisaient-ils pour ou contre le pape? Toute la question est là. Lacordaire pense de fort belles choses; mais, pendant ce temps, Cavour se charge d'en faire de fort mauvaises. On sait que finalement, dans son discours de réception, Lacordaire évita de traiter la question italienne, se bornant à exalter le bon vouloir du pape Pie IX au début de son pontificat, à flétrir l'ingratitude de ses sujets, et à louer la France d'avoir, en 1849, ramené le Souverain Pontife au Vatican. Ce langage, tout irréprochable qu'il fût, ne satisfit point certains catholiques, et surtout désappointa ceux qui espéraient bien voir le Père pris dans une impasse.

CLXII

GRATITUDE TOUCHANTE. — SUCCÈS DU DISCOURS. — VISITE
A L'EMPEREUR

Sorèze, 7 février 1861.

Mon très cher ami,

Je vous remercie d'abord de votre voyage à Paris pour ma réception à l'Académie. Votre présence a été pour moi une joie très sensible. Vous représentiez dans cette occasion tous mes vieux souvenirs de jeunesse, l'école de droit, la société d'Études, une liaison de quarante ans, mon entrée enfin dans la vie¹. Votre approbation,

¹ M. Foisset s'était, en effet, rendu à Paris pour assister à cette grande solennité qui parlait à son cœur. Lacordaire le comprit, et à son entrée dans la salle, jetant un regard sur la vaste assistance, il salua de la main et sourit en fixant son vieil ami. On pourra lire, à la fin du volume, le récit qu'a fait de cette mémorable séance M. Foisset lui-même.

bien que partagée par beaucoup d'autres, a été aussi pour moi une consolation et une lumière. Je ne m'attendais ni à l'excès des adversaires, ni à la satisfaction pleine des amis. Dieu a voulu que la colère égalât l'applaudissement, et M. Trolong, *quelque diable le poussant*, a voulu mettre le sceau à toutes les singularités de cette séance.

L'empereur nous a reçus dimanche à deux heures de l'après-midi. Quoique arrivés à deux heures moins un quart, il ne nous a pas fait attendre une seule minute, et, suivi d'un état-major nombreux, avec lequel il se rendait à la salle du trône pour je ne sais quelle réception, il s'est approché de nous de l'air le plus bienveillant. Il a dit un mot gracieux à M. Guizot; puis, se tournant vers moi, il m'a parlé de mon éloge du général Drouot et du général lui-même avec un accent très doux; il m'a dit aussi que l'impératrice m'avait autrefois entendu à Bordeaux avec grand plaisir. Le parti était pris d'être très courtois, et, du reste, c'est un homme qui n'a rien de violent, comme le premier Bonaparte, mais qui préfère les sinuosités conciliantes.

Le séjour de Paris m'a horriblement fatigué. Cette vie dans une grande ville ne me serait plus possible. Heureusement, je n'aurai plus d'occasion semblable. Tout mon plan est de rester à la campagne et d'y achever, en adminis-

trant mon ordre, mes *Lettres sur la vie chrétienne*.

Je vous donne bien volontiers le R. P. Minjard pour dire un mot à votre réunion des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, le dimanche futur du *Bon Pasteur*.

Adieu et tout à vous.

Fr. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

CLXIII

PROJET IRRÉALISABLE D'AVOIR UN COURS D'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE DANS UNE VILLE DE PROVINCE

Sorèze, 13 juillet 1861.

Mon cher ami,

Je me suis occupé avec sollicitude de l'affaire dont vous et M. Dugied, mon cousin, m'avez parlé avec instance et à plusieurs reprises.

La lettre suivante du R. P. Monsabré, le seul auquel je pouvais songer, vous mettra au courant de ce que j'ai fait à votre intention. Les observations de ce religieux me paraissent très justes, et, après y avoir bien réfléchi, je ne pense pas qu'un cours d'apologétique chrétienne ait chance de réussir ailleurs que dans une grande capitale,

comme autrefois Athènes et Alexandrie, et aujourd'hui comme Paris. Combien il est difficile de rencontrer un homme qui réunisse, pour ce genre de prédications, les qualités du théologien, du métaphysicien et de l'orateur ! On se jette à côté, on cherche des sujets de déclamation plus ou moins heureux ; mais tracer, dans un enseignement suivi, les grandes lignes d'une apologie complète et enchaînée, c'est ce qu'on ne voit pour ainsi dire pas. La pensée du R. P. Monsabré me paraît la pensée pratique : mêler le dogme à la morale dans les stations de l'Avent et du Carême, sortir des sujets ordinairement traités, pour élever l'âme des auditeurs à une conception plus étendue du christianisme, c'est ce qui se peut partout, et c'est le caractère propre que les religieux de notre ordre ont tenté de revêtir plus ou moins heureusement. Les uns les accusent d'une métaphysique obscure, les autres d'une prétention supérieure à leurs forces ; mais toujours est-il qu'ils réussissent généralement, et que, de même que dans l'éducation publique on leur accorde le mérite d'un certain type particulier, on leur accorde aussi dans la chaire une originalité qui tient à leur dogmatisme tel que je le définissais tout à l'heure. Si quelqu'un d'entre eux, comme il n'est pas improbable, finit par se faire un nom hors ligne, il arrivera naturellement à la chaire de Notre-Dame, la seule en

France où l'enseignement apologétique ait conservé de l'éclat et une certaine stabilité.

Adieu, mon cher ami; je vous renouvelle l'expression de mes sentiments affectionnés.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

Cette lettre est la dernière qui puisse intéresser le lecteur, dans la collection que nous avons sous les yeux, et que nous reproduisons presque intégralement. A ce moment, la santé du Père était déjà gravement atteinte, et les progrès de la maladie ne faisaient que trop pressentir l'approche du dénouement; sa main se refusait au moindre travail, et il devait, pour écrire, emprunter celle d'un scribe. Le 10 octobre, M. Foisset se rendit à Sorèze pour revoir une fois encore l'ami qui, pendant quarante années, ne lui avait rien caché des richesses incomparables de son cœur et de son esprit. Quelques semaines plus tard, le 21 octobre 1861, l'Église perdait cet illustre serviteur qui s'était entièrement consumé pour elle.

APPENDICE

Nous devons la faveur de la lettre que l'on va lire à la femme au cœur élevé qui conserve, sans vouloir la divulguer encore, la correspondance éminemment précieuse d'Henri Lacordaire et de Prosper Lorain. C'est un éclair qui permet d'apercevoir ce qu'était, à vingt ans, l'esprit du jeune homme qui déjà étonnait et ravissait ses camarades à la société d'Études.

Dijon, ce 2 octobre 1822.

Mon cher ami, ce fut dans les premiers jours du mois de juillet que nous nous dimes adieu. Nous étions chez Foisset; tu descendis avec moi jusque dans la place¹, et là nous nous embrassâmes. Tu partis le lendemain pour Besançon, moi quelques

¹ M. Foisset demeurait place des Cordeliers.

jours plus tard pour la Suisse, comptant nous rejoindre bientôt et reprendre nos doux entretiens : mon ami, tout cela était un rêve ; nous voilà séparés pour longtemps, à moins que tu ne veuilles me rendre visite à Paris. Viens-y, Prosper, viens-y ; frappe à ma porte : elle s'ouvrira ; tu ne dédaigneras pas mes pénales d'argile, et je serai ton hôte, oh ! oui, je le serai. Voudrais-tu rester deux années entières sans me voir, sans me parler, sans m'entendre ? Paris ! Paris ! pourquoi vais-je m'engloutir dans ton sein ? est-ce que je t'aime ? est-ce que mes amis sont près de toi ?... Ils m'ont dit : Va, et j'ai répondu : Allons. Non, je n'ai pas répondu de suite, j'ai balancé, j'ai référé, j'ai accordé et je pars. Dans vingt jours je serai là.

Que l'homme est bien le jouet de lui-même ! Je n'ai jamais cru que la divinité fit attention aux individus ; je pense que la marche de l'univers est réglée par des lois générales, et cependant je me suis imaginé quelquefois que Dieu avait des vues sur moi et qu'il m'avait appelé par mon nom, avant que je fusse né. Alaric sentait quelque chose en lui qui le portait à détruire Rome, et je sens quelque chose en moi qui me pousse vers Paris. Allons, je le vois bien, cette démarche doit décider de mon sort. Je ne sais ; mais peut-être je mourrai là-bas. Pourquoi suis-je triste ? Il y a des lieux que je verrai avant de partir, et je veux m'y promener seul, le soir, pour leur faire mes adieux. Je suis déjà avancé dans la vie ; ma pensée est plus vieille qu'on ne croit, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. Ah ! j'ai ouvert le coffre de l'existence, et j'ai vu qu'il était vide !

Mon ami, je partirai donc sans vous revoir, sans vous serrer la main...: me le pardonnerez-vous? Dis-moi, vois-tu maintenant le sens de cette phrase sur laquelle tu m'as chicané? Pauvre ami! adieu donc, adieu... Il me demandait si je souhaitais les revoir¹.

HENRI.

¹ Lorain, ne soupçonnant rien jusque-là de la résolution de son ami d'aller à Paris faire son stage, n'avait pu se reconnaître dans certaines phrases énigmatiques des lettres précédemment reçues de Lacordaire.

SÉANCE DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(24 janvier 1861)

M. Foisset se trouvait à Paris lors de la réception du P. Lacordaire à l'Académie française; au sortir de la séance, il traduisit, dans les pages qui suivent, les impressions et les émotions vives qu'il venait d'éprouver :

La salle est comble : un œuf de fauvette lancé dans les rangs ne pourrait tomber à terre.

A une heure trois quarts, le P. Lacordaire paraît, ayant à sa droite M. de Montalembert, et à sa gauche M. Berryer. Il prend place au-dessous de la statue de Bossuet, derrière un pupitre, en face de la tribune réservée à l'impératrice. Il est salué par des applaudissements.

Dans la foule on entend ces paroles : « Quelle figure intelligente ! Quelle figure fine ! C'est une vraie tête de Vélasquez. »

Il me reconnaît et me salue.

L'impératrice, en robe de laine, paraît à sa tribune, à côté de la princesse Clotilde, qui se couvre le visage avec son mouchoir.

Auditoire unique en Europe : le prince Napoléon, la princesse Mathilde, M. de Morny, M. Walewski, le maréchal Randon, le général Changarnier, etc. etc.

C'est à tort qu'on a mentionné la présence du général Lamoricière.

A deux heures, M. Guizot, portant le collier de la Toison d'or et le grand cordon de la Légion d'honneur, prend place au bureau, ayant à sa droite M. de Laprade, chancelier de l'Académie, et à sa gauche M. Villemain, secrétaire perpétuel.

On enlève le pupitre. Le P. Lacordaire se lève, admirablement beau dans sa pâleur. Il attend que l'auditoire se calme, et, d'une voix affaiblie mais claire, il laisse tomber ces mots :

« Messieurs, j'ai à remercier l'Académie de deux choses : la première de m'avoir appelé dans son sein, la seconde de m'avoir donné pour successeur à M. de Tocqueville. »

Ces simples paroles suffisent à calculer immédiatement la sympathie de l'auditoire.

L'orateur continue ; il parle un peu trop vite, et trop souvent il laisse tomber sa voix à la fin des phrases, de telle sorte qu'on n'entendait pas toujours les finales. Mais il était très beau et très sympathique,

tout à fait remarquable par la *félicité de l'expression*, comme le disait de lui M. de Chateaubriand, très habile, très libéral, très noble, très éloquent.

Quand il a parlé du sentiment de l'égalité éclatant en Europe « sous la forme d'une passion, passion envieuse, ennemie de la supériorité en autrui, mais la convoitant pour soi, mélange d'orgueil et d'hypocrisie, capable de se donner à tout prix le spectacle de l'abaissement universel, et de se faire de l'humiliation même un Capitole et un Panthéon », une tempête de bravos s'est élevée, même sur les bancs de l'Institut, qui n'applaudit jamais.

Ces bravos ont éclaté à trois reprises, après la phrase : « Quand on vient à considérer les choses dans l'histoire et proche de nous, on s'aperçoit que la démocratie, lorsqu'elle n'est plus contenue que par elle-même, tombe aisément dans un excès qui est sa corruption et qui appelle, pour la sauver, le contre-pied d'un despotisme à qui tout est permis, parce qu'il fait tout au nom du peuple, idole où la multitude se recherche encore et croit rechercher tout ce qu'elle a perdu. »

Le long parallèle du despotisme américain et du démocrate européen a tenu l'auditoire palpitant et frémissant d'un bout à l'autre. Les applaudissements, qui interrompaient à tous moments l'orateur, ont éclaté à trois reprises, avec des acclamations frénétiques, après ces paroles : « Il est le vieux Tibère commandant à la multitude qui n'a plus de droits et plus de nom, » etc.

Le paragraphe contre la centralisation n'a été guère moins applaudi.

Ce qui l'a été beaucoup aussi, c'est le passage sur la liberté dans le christianisme, « aux prises avec la toute-puissance d'un empire dégénéré, inspirant l'âme des martyrs et sauvant par eux, non plus la vérité des sages, mais la vérité divine elle-même; dans ces longues générations où les libertés avaient fait l'honneur, où l'honneur avait fait le premier bien de la vie, et où la vie se donnait pour sauver l'honneur, pour prouver l'amour, pour défendre la foi, pour mourir enfin digne de soi-même et digne de Dieu. »

J'avais sous mes pieds et sous mes yeux, à côté de M^{mes} de Mesnard, M^{me} de Montalembert, très belle à voir dans son émotion.

L'alinéa relatif à Pie IX a été salué de triples applaudissements. Le public a particulièrement souligné ces mots : *Une première justice dans le temps, et une seconde dans l'éternité.*

Ces mots si naturels : « Le 2 décembre 1851, M. de Tocqueville rentrait chez lui, dans son village, » ont provoqué un tonnerre d'applaudissements.

On n'a pas moins applaudi les paroles qui suivent, hommage charmant à M^{me} de Tocqueville, et l'alinéa sur la mort chrétienne de l'auteur du livre de la *Démocratie en Amérique*, ce mot surtout : « Ce fut la mort qui lui fit le don de l'amour. »

Tout ce qui suit, tous ces souvenirs classiques, Démosthène, Cicéron, Platon, Zénon, Tacite, a paru un hors-d'œuvre.

L'éloge des lettres françaises et de l'Académie a semblé un peu long, malgré des traits d'un bonheur éclatant, qui ne pouvaient échapper à un tel auditoire.

Toutefois, quand le P. Lacordaire s'est assis, après avoir dit ces paroles suprêmes : « M. de Tocqueville était au milieu de vous le symbole de la liberté magnifiquement comprise par un grand esprit; j'y serai, si j'ose le dire, le symbole de la liberté acceptée et fortifiée par la religion. Je ne pouvais recevoir sur la terre une plus haute récompense que de succéder à un tel homme pour l'avancement d'une telle cause, » les applaudissements se sont prolongés pendant cinq minutes.

Cependant le silence se fait, et M. Guizot, se renversant en arrière, lance de sa voix la plus puissante cet exorde *ex abrupto* :

« Que serait-il arrivé, Monsieur, si nous nous étions rencontrés, vous et moi, il y a six cents ans? » etc. etc.

Un rire de mauvais aloi a immédiatement accueilli ce début. Il est allé croissant, et il a éclaté, avec de rares applaudissements, à ces mots : « Frappez, frappez toujours, Dieu saura bien reconnaître les siens. »

L'orateur, visiblement contrarié, a réprimé cette expansion autant qu'il était en lui, en appuyant avec une sévérité pénétrante sur les paroles qui suivent : « Vous avez eu à cœur, Monsieur, ET JE N'AI GARDE DE VOUS LE CONTESTER, vous avez eu à cœur de laver de telles barbaries la mémoire de l'illustre fondateur de l'ordre religieux auquel vous appartenez; ce n'est pas à lui, en effet, c'est à son siècle et à TOUS LES PARTIS, DANS TOUS LES SIÈCLES, qu'il faut les reprocher. Je n'ai pas coutume, j'ose le dire, de parler de mon temps et à mes contemporains avec une admira-

tion complaisante (sourires universels), mais je ne puis me refuser à la joie et, le dirais-je? à l'orgueil du spectacle que l'Académie offre en ce moment à tous les yeux... C'est maintenant l'Académie seule qui est appelée à reconnaître les siens. » Applaudissements.

L'orateur a poursuivi. De triples applaudissements ont accueilli cette phrase : « Un homme qui était déjà il y a trente-six ans, et qui reste encore aujourd'hui la gloire de ce barreau où vous débutez, M. Berryer », etc. — Il m'a paru clair que le public pensait au prince Napoléon, assis dans une tribune au-dessus de Berryer, qui devait plaider le lendemain le procès Patterson.

Quand M. Guizot a mis dans la bouche de M. Berryer ce conseil : « Faites-vous prêtre, » M. Berryer a fait immédiatement un signe de dénégation. En effet, l'anecdote en question, ramassée on ne sait où par M. Guizot, est tout à fait apocryphe. Lacordaire n'a eu qu'un seul entretien avec Berryer. C'était en 1823, à une époque où le jeune stagiaire était encore incrédule, et où, par conséquent, on ne pouvait songer pour lui au sacerdoce. Aussi, dans la conversation dont il s'agit, ne fut-il question que du barreau; je tiens le fait du P. Lacordaire. Ce passage du discours de M. Guizot a été particulièrement désagréable à l'évêque d'Orléans et aux amis du P. Lacordaire. Mais il ne saurait étonner dans la bouche d'un protestant, qui ne croit pas au sacrement de l'Ordre et qui n'a pas le sens de la vocation surnaturelle du prêtre.

L'alinéa suivant a eu, au contraire, un plein et

universel succès. L'auditoire a souligné ces mots : « *prédicateur presque aussi agité que votre public... encore ému vous-même de cette multitude d'impressions troublées et flottantes auxquelles vous vouliez arracher vos auditeurs.... Quelques-uns se sont quelquefois étonnés, peut-être même inquiétés des élans imprévus de votre âme...; ceux-là même, malgré les sollicitudes que vous leur faisiez quelquefois éprouver, se sentaient charmés par votre éloquence et attirés, élevés, à travers ces nuages et ces orages, vers la lumière divine et le ciel pur... Il faut, pour ramener et dominer les hommes, leur être à la fois sympathique et inattendu.* » Ce dernier trait surtout a fort réussi.

On a fort applaudi aussi l'éloge d'Ozanam. J'étais à côté de l'abbé Perreyve, qui seul me séparait de M^{me} Ozanam et de sa fille; mes yeux se sont chargés de larmes, j'ai continué d'entendre, mais j'ai cessé de voir.

On a écouté froidement le récit trop personnel du dîner de M. Guizot avec O'Connell.

Mais la sympathie publique s'est retrouvée très vive à l'endroit de tout ce qu'a dit M. Guizot de l'indépendance de l'Académie, *aussi ferme que mesurée*, ne se laissant dominer ni par les désirs du pouvoir, ni par les passions excessives et mobiles de l'opinion mondaine et populaire.

L'orateur a été interrompu avec acclamation à ces mots : « C'est le sublime caractère de l'Évangile de juger sévèrement et d'aimer tendrement. » M. Guizot s'est laissé interrompre et applaudir; après quoi il a recommencé sa phrase, qui a été de nouveau cou-

verte d'applaudissements. Ce jeu s'est reproduit deux ou trois fois dans la suite du discours.

Même succès sur toute la ligne, quand M. Guizot a loué le récipiendaire de s'être soumis au pape en 1832 et séparé des rouges en 1848.

Mais l'endroit le plus ardemment applaudi a été le passage sur l'Italie et spécialement :

« Ce pape généreux et doux.

« Les mêmes faits ne méritent-ils pas les mêmes noms ?

« Ce n'est pas la liberté, ce n'est pas le progrès, c'est l'anarchie, c'est la tyrannie et peut-être aussi l'*ambition étrangère*, qui profitent de tels désordres.

« Le trouble dans les consciences en même temps que la fermentation dans les passions et les intérêts. »

Tout cela était souligné par le public avec la rapidité de l'éclair. Une triple salve d'applaudissements a couvert les derniers mots que je viens de citer ; et quand, après avoir ainsi tout dit, M. Guizot a repris : « Je m'arrête comme vous, Monsieur, » il a été interrompu de nouveau par l'explosion la plus sympathiquement ironique.

Le parallèle entre M. de Tocqueville et son successeur, très superficiel selon moi, a beaucoup réussi ainsi que le paragraphe : « Que la foi soit libre, que la liberté soit pieuse. »

Mais, quand l'orateur a fait un retour sur lui-même et sur l'opposition faite à son ministère par M. de Tocqueville, ce morceau, un peu long, et sur l'effet duquel M. Guizot faisait fond, a complètement

échoué. Ces cinq paragraphes ont été écoutés avec un silence glacial. On en voulait à l'orateur d'avoir commencé son discours par *je* et de le finir par *moi*. On lui a laissé le temps de replier son papier, et ce n'est qu'au moment où il levait la séance que les applaudissements ont éclaté de nouveau.

Tout ce discours, au reste, a été prononcé d'une voix mâle et pleine, mais un peu sèche et monotone. Le visage était beau, mais d'une beauté puritaine; l'organe l'était aussi, mais l'accent a été un peu trop solennel et légèrement emphatique. M. Guizot n'a retrouvé le ton simple et naturel qu'en finissant et en parlant de son antagonisme avec M. de Tocqueville : simplicité tardive qui n'a pu sauver cette péroraison des sévérités de l'auditoire.

Les jugements ont été assez divers. Les catholiques donnaient la palme au P. Lacordaire. Les non-catholiques de toutes nuances, napoléoniens, républicains, orléanistes, adhéraient au jugement de M. Dupin : « C'est égal, c'est toujours le laïque qui a le pompon. »

Le mot prêté à l'impératrice n'a point été dit. Pendant la séance, elle a été impassible; et quand M. Guizot, à la tête du bureau de l'Académie, l'a reconduite à sa voiture, elle lui a dit seulement : « Monsieur, je vous ai beaucoup écouté et admiré. » Je tiens ce détail de M. de Laprade, membre du bureau, avec qui j'ai diné le lendemain chez M^{me} de Forbin avec M^{mes} de Mesnard.

Le soir, il y avait foule dans les salons de M. Guizot, et M. de Sacy disait ceci : « Je ne voudrais pas être

désobligeant pour le maître de la maison, mais il est bien certain qu'il y a six cents ans, c'est lui qui aurait fait brûler le P. Lacordaire. » Le mot m'a été répété le lendemain par le prince Albert de Broglie, qui en riait de tout son cœur.

Somme toute, les deux orateurs ont rempli mon attente, mais le public l'a dépassée. Quel public! voilà ce que n'auront pas ceux qui liront au lieu d'entendre, voilà ce qui ne peut être transmis par les journaux.

M. de Champagny, qui est dans les idées du *Monde*, m'a dit que le discours du P. Lacordaire était ce qu'il avait écrit jamais de plus accompli et de plus achevé. Celui de M. Guizot est mieux composé; il est très bien écrit, sans rien de rare; il y manque le rayon de soleil qui illumine le premier des deux discours.

L'effet produit au dehors, à Paris du moins, est quelque chose d'inouï, puisque, cinq jours après, M. Troplong éprouvait le besoin de répondre au P. Lacordaire devant le sénat, et qu'aujourd'hui le 2 février 1861, M. Grandguillot promet pour demain dans le *Constitutionnel* un troisième article sur cette mémorable séance, qui a absorbé tout le bruit fait par le procès du prince Napoléon.

Somme toute, j'ai été ravi de la séance; mais je trouve que les catholiques ont été très exigeants et très intelligents quant au discours du P. Lacordaire.

1^o Il ne faut pas lui demander d'être Louis Veuillot ni de n'être pas lui.

2^o Il me paraît raisonnable d'admettre qu'il ne doit point parler à l'Académie comme il parlerait en chaire;

c'est ainsi qu'en ont usé Bossuet et Fénelon en pareil cas; il suffit que le récipiendaire ne dise rien qui puisse être reproché aux théologiens et aux religieux.

3^o Il n'était pas tenu de s'exprimer avec la justesse rigoureuse d'un historien ou d'un publiciste : l'auteur a sous ce rapport une certaine latitude, il peut peindre en beau. Il parle pour l'heure présente, en vue d'une impression déterminée qu'il veut produire. Si l'effet est atteint et qu'il soit bon, de quoi vous plaignez-vous?

Or le P. Lacordaire s'était proposé de porter un grand coup aux révolutionnaires d'Europe, en les accusant tout à la fois d'irréligion, d'illibéralisme et de servilisme.

Ce résultat était-il louable, oui ou non?

A-t-il été obtenu, oui ou non?

Voilà la vraie question.

Si l'on m'accorde l'affirmative, je dirai qu'il eût été froid de traiter la chose *in abstracto*, d'énoncer, par exemple, qu'il y a deux sortes de démocraties : l'une qui accepte la république, l'autre qui la repousse, etc. etc. Mais combien il est plus vif de *personnifier* les deux démocraties, de mettre en antithèse les deux démocrates! Rien n'empêche, et M. de Tocqueville amenait naturellement ce parallèle, rien n'empêche de mettre le premier en Amérique et l'autre en Europe, de donner au premier toutes les qualités de Washington ou de Franklin, à l'autre tous les défauts de Félix Pyat et de Proudhon. Cela est dans le droit de l'orateur.

Il n'a point glorifié *le gouvernement* des États-Unis;

il a mis en scène l'individu, le citoyen, et non la confédération; il a comparé Franklin à Ledru-Rollin, un idéal à un autre, l'idéal de Franklin à celui des sociétés secrètes. A cet égard, le P. Lacordaire était dans le vrai, et cela était applaudi avec passion par l'immense majorité de l'auditoire. L'Institut en masse criait bravo!

Le Père n'a pas dit sur la question romaine ce que nous aurions voulu dire vous et moi. Mais pouvions-nous espérer qu'il le dirait? Ne savons-nous pas toute sa pensée là-dessus? Ne savons-nous point qu'il tient prodigieusement à ne point se prononcer pour la souveraineté temporelle, sans se prononcer en même temps contre la ligne suivie par Pie IX depuis son retour de Gaëte? Pour moi, j'ai éprouvé un immense soulagement à ne trouver dans le discours aucune allusion à cette façon de voir. Or, sincère et indépendant comme il l'est, le Père ne pouvait éviter cet écueil terrible qu'en s'abstenant de parler de Rome après l'expédition de 1849, le seul point par lequel la vie de M. de Tocqueville se rattacha à la question romaine. Pensant comme il pense, le Père a donc bien fait de n'en pas dire davantage, et nous devons lui en savoir gré.

A la réception aux Tuileries, l'empereur a été d'une grande coquetterie; il a pris sa voix la plus douce et son regard le plus caressant; il a été mieux inspiré que Troplong.

DISCOURS
DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(24 janvier 1861)

MESSIEURS,

J'ai à remercier l'Académie de deux choses : la première, de m'avoir appelé dans son sein ; la seconde, de m'avoir donné pour successeur à M. de Tocqueville.

M. de Tocqueville est mort jeune. Il n'a pas eu le temps pour complice de sa gloire, et, soit qu'on regarde en lui l'écrivain, l'orateur ou l'homme d'État, il apparaît, à ne consulter que l'âge et l'œuvre, comme un édifice inachevé. Et cependant, si l'on s'élève pour écouter le bruit de sa mémoire, il monte de lui vers l'âme une voix à qui rien ne manque en éclat, en plénitude, en profondeur ; une voix qui a déjà du souffle de la postérité, et qui fait à M. de Tocqueville un de ces noms souverains dont

le règne ne doit pas périr. Homme singulier entre tous ceux que nous avons vus, il ne dut sa renommée à aucun parti, il n'en servit aucun. Les fautes de son siècle lui furent étrangères. Tout tomba plusieurs fois autour de lui sans qu'on pût le mêler aux chutes, ou lui faire honneur des victoires; ouvrier actif pourtant, soldat plein de courage, citoyen ardent jusqu'au dernier jour, mais qui avait pris dans le combat une place d'où il voyait plus de choses, et où la passion du bien et du juste le couvrait d'un invulnérable bouclier.

Si je regarde mes contemporains, je dirai de l'un qu'il fut l'ami constant et généreux de la monarchie, une âme antique par la fidélité, se contentant d'elle-même contre les flots du malheur et de l'opinion. Je dirai de l'autre qu'il aimait le droit des peuples à se gouverner par eux-mêmes, et qu'on l'eût pris pour un Gracque transformant l'univers en une seconde Rome et appelant tout le genre humain au droit de cité. Je dirai de celui-là que, dévoué surtout à la liberté de la pensée, de la parole et de la conscience, il avait vu dans la tribune d'un parlement le dernier terme de la grandeur humaine et de la félicité des nations. Je dirai de tous, enfin, qu'ils servirent une cause victorieuse ou vaincue, aidée des sympathies générales ou victime des aversions populaires, quelques-uns supérieurs à leur parti, et pourtant hommes de leur parti; et, même en admirant leur génie, leur sincérité, leur foi, leur part dans la défaite ou dans le succès, je me réserverai de croire que leur vue s'était trop bornée à l'horizon de leur temps et n'en avait pas connu tout le mystère

ni pressenti tout le péril. Seul peut-être entre tous, M. de Tocqueville échappa à ces limites où s'arrêtent ses contemporains, et c'est vainement que l'esprit voudrait lui créer parmi eux une place semblable à la leur.

Dirai-je qu'il fut un serviteur des vieilles monarchies de l'Europe, et que l'hérédité inaliénable du pouvoir était pour lui une affaire de cœur en même temps qu'un dogme de raison? Je ne le pourrais. L'antiquité sans doute, la tradition, les ancêtres, la majesté des siècles, tout cela lui était grand et vénérable, et il n'insulta jamais aux trônes tombés, si méritée que lui semblât leur chute. Il s'en attristait plutôt comme d'un naufrage où disparaissait quelque chose de saint, comme d'une ruine où il lisait avec regret la caducité de l'homme et de ses œuvres. C'était une âme à qui la destruction pesait, et il ne vit jamais rien périr de ce qui avait été séculaire et glorieux sans l'honorer en lui-même d'un soupir éloquent. Mais, cette dette payée à sa généreuse nature, il regardait le droit et l'avenir d'un œil ferme; il cherchait dans ce qui était vivant le successeur de ce qui était mort, et l'illusion d'une immutabilité chevaleresque ne pouvait lui cacher le devoir de semer dans le sillon qui restait ouvert. Il eût aimé les serments qui ne s'oublent jamais; il aimait mieux l'action qui espère toujours, ne sauvât-elle qu'une fois.

Dirai-je qu'il appartenait tout entier à cette opinion libérale du XVIII^e siècle, grandie dans les premiers enivremens de nos assemblées nationales, éteinte ou plutôt endormie au souffle oppresseur de

nos immortelles victoires, et qui, réveillée tout à coup à la parole d'un roi revenu de l'exil, remplit la France d'une lutte où tous les dévouements eurent leur vie, tous les talents leur liberté, tous les partis leurs jours de grandeur, et tous aussi leurs jours d'expiation? Je ne le pourrais pas davantage; car il y avait dans cette opinion, si populaire qu'elle fût, des côtés faibles trop visibles à l'œil pénétrant de M. de Tocqueville, et même des côtés injustes qui affligeaient sa droiture en effrayant sa perspicacité. A cause de son origine même au sein d'un âge sceptique, l'opinion libérale avait conservé une inclination de jeunesse contraire aux idées et aux choses religieuses; or rien n'était moins sympathique à M. de Tocqueville que ce peu de goût à l'endroit de ce qui s'approche de Dieu. Quand Montesquieu, devenu homme, avait voulu traiter, pour l'instruction de son siècle, des lois civiles et politiques, il avait tout à coup, par le seul effet de son application d'esprit aux fondements et aux besoins de la société humaine, brisé les liens qui le rattachaient à son temps, et de cette même plume qui s'était jouée autrefois dans les *Lettres persanes*, il avait écrit ce vingt-quatrième livre de son *Esprit des lois*, la plus belle apologie du christianisme au XVIII^e siècle, et le plus haut témoignage de ce que peut la vérité sur une grande âme qui a mis sincèrement sa pensée au service des hommes. Plus heureux que Montesquieu, M. de Tocqueville n'avait point eu à regretter de *Lettres persanes*; son mâle esprit n'avait pas connu les défaillances du scepticisme, et, s'il y avait eu dans sa foi des jours d'interstice, il n'y avait ja-

mais eu dans son cœur une impiété, ni sur les lèvres un blasphème. Il aimait Dieu naturellement, ne l'eût-il pas aimé chrétiennement; il l'aimait en homme de génie, qui se sent porté vers le père des esprits comme vers sa source. Et lorsque, plus mûr et plus fort, il se fut pris à juger son époque, il avait ressenti une douleur de rencontrer la cause libérale si loin du Dieu qui a fait l'homme libre. Il ne comprenait pas que la liberté de conscience pût être une arme contre le christianisme, et que l'Évangile fût persécuté ou enchaîné par le sentiment qui délivrait Mahomet. Il ne comprenait pas non plus qu'il y eût rien de solide sans un fondement religieux, et, en voyant la liberté séparer son nom d'un nom plus haut encore que le sien, il craignait qu'un jour elle ne fût durement avertie d'avoir trop compté sur elle-même et trop peu sur le secours de l'éternité.

Par un autre point, l'opinion libérale blessait encore M. de Tocqueville. Il lui semblait qu'elle s'adressait trop à une seule classe d'hommes, à cette classe riche d'esprit, d'industrie et de fortune, qui avait conquis le pouvoir en l'arrachant à la noblesse et au clergé, au trône lui-même, et qui, héritière unique de tant de grandeurs, oubliait trop peut-être qu'il restait au-dessous d'elle un immense peuple, affranchi de bien des maux, il est vrai, mais souffrant encore pourtant dans les besoins de son âme et dans ceux de son corps. N'y avait-il plus rien à faire pour ce peuple? Lui suffisait-il de n'être plus ni esclave ni serf, gouverné, j'en conviens, par des lois égales pour tous, mais privé de droits politiques, serviteur plutôt que concitoyen, déchaîné plutôt que libre?

Pouvait-on croire qu'il y eût entre lui et la classe régnante une sympathie véritable? et la division profonde qui mettait autrefois un abîme entre la noblesse de naissance et tout le reste du pays, n'existait-elle pas, sous une autre forme, entre le nouveau peuple et ses nouveaux maîtres? L'unité morale de la France était-elle réellement fondée? M. de Tocqueville ne pouvait bannir de son esprit ces graves préoccupations. Il ne voyait pas dans le triomphe éclatant de la bourgeoisie française le dernier mot de l'avenir, ou du moins il regardait au-dessous d'elle avec inquiétude, et dans les rangs pressés de la foule il interrogeait avec anxiété sa conscience et celle de tous.

Quoi donc! dirons-nous qu'il avait donné son âme au flot montant de la démocratie, et que là, au sein des ébranlements populaires, lui, fils d'une noble maison, intelligence plus haute encore que sa race, il avait descendu tous les degrés du monde pour chercher le plus proche possible de la terre le berceau sacré des destinées futures? Est-ce là que vivait M. de Toqueville, là qu'étaient ses espérances et son cœur? Le peuple était-il pour lui le souverain naturel de l'humanité, le plus parfait législateur, le meilleur magistrat, l'honnête homme par excellence, le maître et le père le plus humain, capitaine dans les combats, conseiller dans les bons et mauvais jours, la tête enfin de ce grand corps qui roule autour de Dieu depuis tant de siècles en cherchant et faisant son sort comme il le peut? Le croirai-je et le dirai-je? Certainement M. de Tocqueville, comme tout vrai chrétien, aimait le peuple; il respectait en lui la présence de l'homme, et dans l'homme la présence de

Dieu. Nul ne fut plus cher à ce qui l'entourait, serviteurs, colons, ouvriers, paysans, pauvres ou malheureux de tout nom. A le voir sur ses terres, au sortir de ce cabinet laborieux où il gagnait le pain quotidien de sa gloire, on l'eût pris pour un patriarche des temps de la Bible, alors que l'idée de la première et unique famille était vivante encore, et que les distinctions de la société n'étaient autres que celles de la nature, toutes se réduisant à la beauté de l'âge et de la paternité. M. de Tocqueville pratiquait à la lettre, dans ses domaines, la parole de l'Évangile : *Que celui de vous qui veut être le premier soit le serviteur de tous.* Il servait par l'affable et généreuse communication de lui-même à tout ce qui était au-dessous de lui, par la simplicité de ses mœurs qui n'offensait la médiocrité de personne, par le charme vrai d'un caractère qui ne manquait pas de fierté, mais qui savait descendre sans qu'il le remarquât lui-même, tant il lui était naturel d'être homme envers les hommes. « Le peuple aime beaucoup M. de Tocqueville, disait un homme du peuple à un étranger, mais il faut convenir qu'il en est bien reconnaissant. »

Cet amour, si singulièrement exprimé, eut enfin l'occasion de se produire. Lorsque 1848 inaugura le suffrage universel et direct, M. de Tocqueville obtint, dans son canton, le suffrage unanime des électeurs, et il entra dans l'Assemblée constituante par la porte sans tache de la plus évidente et de la plus légitime popularité. Il ne la devait ni à l'excès des doctrines, ni aux efforts d'un parti puissant, ni à l'ascendant d'une grande fortune; il la devait à ses

vertus. Heureux le citoyen qui est élu ainsi au milieu des discordes civiles ! Plus heureux le peuple qui reconnaît et élit de tels citoyens sans se tromper d'une seule voix ! Mais oublierai-je un trait de cette élection ? Le jour où elle se fit, M. de Tocqueville s'était rendu à pied au chef-lieu de son canton avec le curé, le maire et tous les électeurs de sa commune ; accablé de fatigue, il se tenait appuyé contre un des piliers de la halle où le scrutin était ouvert ; un paysan, qu'il ne connaissait pas, s'approcha de lui avec une familiarité cordiale et lui dit : « Cela m'étonne bien, monsieur de Tocqueville, que vous soyez fatigué, car nous vous avons tous porté dans notre poche. »

M. de Tocqueville aimait donc le peuple, et il en était aimé. Mais des rois ont eu le même sort, l'on n'en peut rien conclure à l'égard des doctrines du publiciste. Quelles étaient-elles ?

Tout jeune encore, entre vingt-cinq et trente ans, et lorsque déjà la révolution de 1830 avait ébranlé en France les bases du gouvernement monarchique et parlementaire, M. de Tocqueville avait obtenu la mission d'aller étudier aux États-Unis d'Amérique les systèmes pénitentiaires qu'on y avait inaugurés. Mais cette mission, utile et bornée, cachait un piège de la Providence. Il est impossible que M. de Tocqueville touchât la terre d'Amérique sans être frappé de ce monde nouveau, si différent de celui où il était né. Partout ailleurs, dans l'ancien monde, qu'il eût visité l'Angleterre, la Russie, la Chine ou le Japon, il eût rencontré ce qu'il connaissait déjà, des peuples gouvernés. Pour la première fois un peuple se mon-

trait à lui, florissant, pacifique, industriel, riche, puissant, respecté au dehors, épanchant chaque jour dans de vastes solitudes le flot tranquille de sa population, et cependant n'ayant d'autre maître que lui, ne subissant aucune distinction de naissance, élisant ses magistrats à tous les degrés de la hiérarchie civile et politique, libre comme l'Indien, civilisé comme l'homme d'Europe, religieux sans donner à aucun culte ni l'exclusion ni la prépondérance, et présentant enfin au monde étonné le drame vivant de la liberté la plus absolue dans l'égalité la plus entière. M. de Tocqueville avait bien entendu dans sa patrie ces deux mots : liberté, égalité; il avait même vu des révolutions accomplies pour en établir le règne; mais ce règne sincère, ce règne assis, ce règne qui vit de soi-même sans le secours de personne, parce que c'est la chose de tous, il ne l'avait encore rencontré nulle part, pas même chez ces peuples de l'antiquité qui avaient un *forum* et des lois publiquement délibérées, mais dont le bienfait n'appartenait qu'à de rares citoyens dans les murs étroits d'une ville. Société sans exemple, fondée par des proscrits et émancipée par des colons, les États-Unis d'Amérique avaient réalisé sur un immense territoire ce que n'avaient pu faire Athènes ni Rome, et ce que l'Europe semblait chercher en vain dans de laborieuses et sanglantes révolutions. Quelle en était la cause? quels les ressorts? Était-ce un accident éphémère, ou la révélation des siècles à venir?

M. de Tocqueville étudia ces questions en sage jeune encore, mais éclairé par l'indépendance d'un esprit qui ne cherchait que le bien et la vérité. Il

n'admira point l'Amérique sans restriction ; il ne crut pas toutes ses lois applicables à tous les peuples ; il sut distinguer les formes variables des gouvernements du fonds sacré qui appartient au genre humain. Il s'éleva au-dessus même de son admiration pour dire à l'Amérique les périls qui la menacent, pour flétrir l'esclavage, ce fléau inhumain et impie, auquel quinze États sont prêts à sacrifier la gloire et l'existence même de leur patrie ; et, enfin, de cette vue impartiale et profonde, où il avait évité tout ensemble l'adulation, le paradoxe et l'utopie, il ramena sur l'Europe un regard mûri, mais ému, qui le remplit, selon sa propre expression, *d'une sorte de terreur religieuse*. Il crut voir que l'Europe, et la France en particulier, s'avavançait à grands pas vers l'égalité absolue des conditions, et que l'Amérique était la prophétie et comme l'avant-garde de l'état futur des nations chrétiennes. Je dis des nations chrétiennes, car il rattachait à l'Évangile ce mouvement progressif du genre humain vers l'égalité ; il pensait que l'égalité devant Dieu, proclamée par l'Évangile, était le principe d'où était descendue l'égalité devant la loi, et que l'une et l'autre, l'égalité divine et l'égalité civile, avaient ouvert devant les âmes l'horizon indéfini où disparaissent toutes les distinctions arbitraires, pour ne laisser debout, au milieu des hommes, que la gloire laborieuse du mérite personnel. Mais, malgré cette origine sacrée qu'il attribuait à l'égalité, malgré le spectacle étonnant dont il avait joui par elle en Amérique, malgré sa conviction que c'était là un fait universel, irrésistible et voulu de Dieu, il n'envisageait qu'avec une sainte épouvante l'avenir que pré-

paraît au monde un si grand changement dans les rapports sociaux. Il avait vu chez les Américains l'égalité agir naturellement comme une vertu héréditaire : il la retrouvait trop souvent en Europe sous la forme d'une passion, passion envieuse, ennemie de la supériorité en autrui, mais la convoitant pour soi, mélange d'orgueil et d'hypocrisie, capable de se donner à tout prix le spectacle de l'abaissement universel, et de se faire de l'humiliation même un Capitole et un Panthéon. Il avait vu l'ordre naître en Amérique d'une égalité acceptée de tous, entrée dans les mœurs comme dans les lois, vraie, sincère, cordiale, rapprochant tous les citoyens dans les mêmes devoirs et les mêmes droits; il la retrouvait en Europe inquiète, menaçante, impie, s'attaquant à Dieu même, et sa victoire, inévitable pourtant, lui causait tout ensemble le vertige de la crainte et le calme de la certitude.

Je remarque une autre vue qui l'accablait plus que toutes les autres, et qui jusqu'à son dernier jour fut l'objet de ses poignantes préoccupations.

Aux États-Unis, l'égalité n'est pas seule; elle s'allie constamment à la liberté civile, politique et religieuse la plus complète. Ces deux sentiments sont inséparables dans le cœur de l'Américain, et il ne conçoit pas plus l'égalité sans la liberté que la liberté sans l'égalité. Mais, quand on vient à considérer les choses dans l'histoire et proche de nous, on s'aperçoit que la démocratie, lorsqu'elle n'est plus contenue que par elle-même, tombe aisément dans un excès qui est sa corruption, et qui appelle, pour la sauver, le contre poids d'un despotisme à qui tout est

permis, parce qu'il fait tout au nom du peuple, idole où la multitude se recherche encore et croit retrouver tout ce qu'elle a perdu. Or M. de Tocqueville voyait en France et en Europe la démocratie, toute jeune encore, pencher déjà vers sa décadence et revêtir ce caractère sans frein qui ne lui laisse plus d'autre remède que de subir un maître tout-puissant. Il pressentait que la démagogie porterait à la liberté naissante un coup mortel, et que, chez les nations chrétiennes plus encore que dans l'antiquité, la licence armerait le pouvoir au nom de la sécurité commune, mais au préjudice de la liberté de tous.

Ce pressentiment, que nul n'éprouvait alors, M. de Tocqueville l'eut et l'avoua. Dès 1835, à la première apparition de son livre sur la *Démocratie en Amérique*, il annonça que la liberté courait en France et en Europe des périls imminents. Il déclara que l'esprit d'égalité l'emportait chez nous sur l'esprit de liberté, et que cette disposition, jointe à d'autres causes, nous menaçait de défaillances et de catastrophes qui étonneraient le siècle présent. Ce siècle ne le crut pas. Il marchait plein de confiance en lui-même, sûr de son triomphe, dédaignant les conseils autant que les prophéties, convaincu comme Pompée, l'avant-veille de Pharsale, qu'il n'aurait qu'à frapper du pied pour donner à Rome, au sénat, à la république, d'invincibles légions. Mais M. de Tocqueville ne devait pas mourir sans avoir vu ses prévisions justifiées, ni sans avoir préparé à son temps des leçons dignes de ses malheurs.

« Instruire la démocratie, écrivait-il, ranimer, s'il se peut, ses croyances, purifier ses mœurs, régler

« ses mouvements, substituer peu à peu la science
« des affaires à son inexpérience, la connaissance de
« ses vrais intérêts à ses aveugles instincts; adapter
« son gouvernement aux temps et aux lieux; le mo-
« difier suivant les circonstances et les hommes :
« tel est le premier des devoirs imposés de nos jours
« à ceux qui dirigent la société. Il faut une science
« politique nouvelle à un monde tout nouveau¹. »

Cette science nouvelle, M. de Tocqueville croyait l'avoir découverte dans les institutions, l'histoire et les mœurs du premier peuple qui eût vécu sous une parfaite démocratie. Incapable de voir en simple spectateur un si grand phénomène, il avait voulu en pénétrer les causes, en connaître les lois, et, certain d'instruire sa patrie, peut-être même l'Europe, il avait écrit de l'Amérique avec la sagacité d'un philosophe et l'âme d'un citoyen. Son livre fut illustre en un instant, comme l'éclair. Traduit dans toutes les langues civilisées, on eût dit que le genre humain l'attendait, et cependant, de ce côté de l'Atlantique, il ne répondait à aucune passion, à aucun parti, à aucune école, à aucun peuple. Il venait seul avec le génie de l'écrivain, la pureté de son cœur et la volonté de Dieu. Il apportait à tous les esprits sensés, au milieu du chaos des doctrines et des événements, une lumière qu'on pouvait ne pas goûter, mais qui différait de tout, une lumière qui tenait de l'avenir sans accabler le présent. Rien de pareil ne s'était vu depuis le jour où Montesquieu avait publié son *Esprit des lois*, livre sans modèle aussi, supérieur à

¹ *De la Démocratie en Amérique*, introduction.

son siècle par la religion et la gravité, et qui, malgré sa nature si profondément sérieuse, eut l'art de séduire et demeure encore populaire aujourd'hui qu'il est trop peu lu.

Votre voix, Messieurs, s'unit aux suffrages des deux hémisphères. Vous n'attendites pas que l'âge eût mûri la gloire du jeune publiciste, et vous le fites asseoir près de vous, sur ce siège où nous l'a enlevé une mort aussi prématurée que l'avait été son illustration. Mais je me reproche d'aller moi-même trop vite et d'ouvrir un tombeau quand je ne suis encore qu'au seuil d'une immortalité.

Il y avait dans l'ouvrage de M. de Tocqueville plus d'un genre d'attrait. L'Amérique était mal connue; aucun esprit supérieur ne l'avait encore étudiée. Les uns n'y voyaient de loin qu'une démagogie grossière et importune; les autres y applaudissaient d'avance le succès de leurs utopies personnelles. M. de Tocqueville mit la vérité à la place de la fable, et sa plume sévère répandit sur un tableau tout neuf le charme infini de la sincère clarté. Mœurs, histoire, législation, caractère des hommes et du pays, causes et conséquences, tout prit sous son burin la puissance de l'investigateur qui découvre et de l'écrivain qui grave pour les absents ses propres visions. Mais ce qui frappe et entraîne surtout, c'est le souffle même du livre, une ardeur généreuse qui meut l'auteur et fait sentir en lui l'homme préoccupé du sort de ses semblables dans le temps et dans l'avenir. Il remue parce qu'il est remué, et son austérité même ajoute à l'émotion par l'éloquence du contraste. Tandis que Montesquieu met de l'art dans son esprit tout en

croyant à une cause et en voulant la servir, M. de Tocqueville s'abandonne au cours irrésistible de ses tristes pressentiments. Il voit la vérité et il la craint, il la craint et il la dit, soutenu par cette pensée qu'il y a un remède, qu'il le connaît, et que peut-être ses contemporains et la postérité le recevront de lui. Tantôt l'espérance prend le pas sur l'inquiétude, tantôt l'inquiétude assombrit l'espérance, et de ce conflit qui passe sans cesse de l'auteur au livre et du livre au lecteur, jaillit un intérêt qui attache, élève et émeut.

Mais quel est donc ce remède où M. de Tocqueville tranquillisait sa pensée, et d'où il attendait le salut des générations? Ce n'était pas, vous le pensez bien, dans l'imitation puérile des institutions américaines qu'il le trouvait, mais dans l'esprit qui anime ce peuple et qui a fondé ses lois. Car c'est l'esprit qui fait la vie des institutions, comme c'est l'âme qui fait la vie des corps. Or l'esprit américain, tel qu'il apparaissait à M. de Tocqueville, se résume dans les qualités ou plutôt dans les vertus que je vais dire :

L'esprit américain est religieux;

Il a le respect inné de la loi;

Il estime la liberté aussi chèrement que l'égalité;

Il place dans la liberté civile le fondement premier de la liberté politique.

C'est juste le contre-pied de l'esprit qui entraîne plutôt qu'il ne guide une grande partie de la démocratie européenne. Tandis que l'Américain croit à son âme, à Dieu qui l'a faite, à Jésus-Christ qui l'a sauvée, à l'Évangile qui est le livre commun de l'âme

et de Dieu, le démocrate européen, sauf de nobles exceptions, ne croit qu'à l'humanité, et encore à une humanité fictive qu'il a créée dans un rêve. Ce rêve est à la fois son âme, son Dieu, son Christ, son Évangile, et il ne pense à aucune autre religion, si ancienne et si invétérée soit-elle, que pour la persécuter et l'anéantir, s'il le peut. L'Américain a eu des pères qui portaient la foi jusqu'à l'intolérance; il a oublié leur intolérance et n'agardé que leur foi. Le démocrate européen a eu des pères qui n'avaient point de foi, mais qui prêchaient la tolérance; il a oublié leur tolérance et ne s'est souvenu que de leur incrédulité. L'Américain ne comprend pas un homme sans une religion intime, et un citoyen sans une religion publique. Le démocrate européen ne comprend pas un homme qui prie dans son cœur et encore moins un citoyen qui prie en face du peuple.

La même différence se retrouve en ce qui concerne la loi. L'Américain, qui respecte la loi de Dieu, respecte aussi la loi de l'homme, et, s'il la croit injuste, il se réserve d'en obtenir un jour l'abrogation, non par la violence, mais en se faisant une arme pacifique et sûre de tous les moyens de persuasion que l'homme porte avec lui dans son intelligence, et des moyens plus puissants encore qu'il peut tenir d'un dévouement éprouvé à la cause de la justice. Pour le démocrate européen, et je le dis toujours avec les exceptions nécessaires, la loi n'est qu'un arrêt rendu par la force et que la force a le droit de renverser. Fût-ce tout un peuple qui lui eût donné son assentiment et sa sanction, il professe qu'une minorité, ou même un seul homme, a le droit

de lui opposer la protestation du glaive et de déchirer dans le sang un papier qui n'a d'autre valeur que l'impuissance où l'on est de le remplacer par un autre. Il proclame hardiment la *souveraineté du but*, c'est-à-dire la légitimité absolue et supérieure à tout, même au peuple, de ce que chacun estime au dedans de soi être la cause du peuple.

L'Américain, venu d'une terre où l'aristocratie de naissance eut toujours une part considérable dans les affaires publiques, a rejeté de ses institutions la noblesse héréditaire et réservé au mérite personnel l'honneur de gouverner. Mais, tout en étant passionné pour l'égalité des conditions, soit qu'il la considère au point de vue de Dieu, soit qu'il la juge au point de vue de l'homme, il n'estime pas la liberté d'un moindre prix, et, si l'occasion se présentait de choisir entre l'une et l'autre, il ferait comme la mère du jugement de Salomon, il dirait à Dieu et au monde : Ne les séparez pas ; car leur vie n'en fait qu'une dans mon âme, et je mourrai le jour où l'une mourra. Le démocrate européen ne l'entend pas ainsi. A ses yeux, l'égalité est la grande et suprême loi, celle qui prévaut sur toutes les autres et à quoi tout doit être sacrifié. L'égalité dans la servitude lui paraît préférable à une liberté soutenue par la hiérarchie des rangs. Il aime mieux Tibère commandant à une multitude qui n'a plus de droits et plus de nom, que le peuple romain gouverné par un patriciat séculaire et recevant de lui l'impulsion qui le fait libre avec le frein qui le rend fort.

L'Américain ne laisse rien de lui-même à la merci d'un pouvoir arbitraire. Il entend qu'à commencer

par son âme, tout soit libre de ce qui lui appartient et de ce qui l'entoure : famille, commune, province, association pour les lettres ou pour les sciences, pour le culte de son Dieu ou le bien-être de son corps. Le démocrate européen, idolâtre de ce qu'il appelle l'État, prend l'homme dès son berceau pour l'offrir en holocauste à la toute-puissance publique. Il professe que l'enfant, avant d'être la chose de la famille, est la chose de la cité, et que la cité, c'est-à-dire le peuple représenté par ceux qui le gouvernent, a le droit de former son intelligence sur un modèle uniforme et légal. Il professe que la commune, la province et toute association, même la plus indifférente, dépendent de l'État, et ne peuvent ni agir, ni parler, ni vendre, ni acheter, ni exister enfin sans l'intervention de l'État et dans la mesure déterminée par lui, faisant ainsi de la servitude civile la plus absolue le vestibule et le fondement de la liberté politique. L'Américain ne donne à l'unité de la patrie que juste ce qu'il lui faut pour être un corps ; le démocrate européen opprime tout l'homme pour lui créer, sous le nom de patrie, une étroite prison.

Si enfin, Messieurs, nous comparons les résultats, la démocratie américaine a fondé un grand peuple, religieux, puissant, respecté, libre enfin, quoique non pas sans épreuves et sans périls ; la démocratie européenne a brisé les nœuds du présent avec le passé, enseveli des abus dans des ruines, édifié çà et là une liberté précaire, agité le monde par des événements bien plus qu'elle ne l'a renouvelé par des institutions, et, maîtresse incontestable de l'avenir, elle nous prépare, si elle n'est enfin instruite et ré-

glée, l'épouvantable alternative d'une démagogie sans fond ou d'un despotisme sans frein.

C'est la certitude de cette alternative qui troublait incessamment l'âme patriotique de M. de Tocqueville, qui a présidé à tous ses travaux et lui a mérité la gloire sans tache où il a vécu et où il est mort. Aucun homme de notre temps ne fut à la fois plus sincère, plus logique, plus généreux, plus ferme et plus alarmé. Au fond, ce qu'il aimait par-dessus tout, sa véritable et seule idole, hélas ! puis-je le dire, ce n'était pas l'Amérique, c'était la France et sa liberté. Il aimait la liberté en la regardant en lui-même, au foyer de sa conscience, comme le principe premier de l'être moral et la source d'où jaillit, à l'aide du combat, toute force et toute vertu. Il l'aimait dans l'histoire, présidant aux destinées des plus grands peuples, formant tous les hommes qui ont laissé d'eux dans la mémoire du monde une trace qui l'éclaire et le soutient. Il l'aimait dans le christianisme, aux prises avec la toute-puissance d'un empire dégénéré, inspirant l'âme des martyrs et sauvant par eux, non plus la vérité des sages, mais la vérité divine elle-même ; non plus la dignité du genre humain, mais la dignité du Christ, Fils de Dieu. Il l'aimait dans les souvenirs de la patrie, dans ces longues générations où la liberté avait fait l'honneur, où l'honneur avait fait le premier bien de la vie, et où la vie se donnait pour sauver l'honneur, pour prouver l'amour, pour défendre la foi, pour mourir enfin digne de soi-même et digne de Dieu. Il l'aimait dans son propre sang, où il avait puisé, avec la tradition de ses aïeux, la fierté d'une obéissance qui n'avait jamais été vile, et

la gloire d'un nom qui avait toujours été pur. Il l'aimait enfin par une autre vue, par la vue des peuples déchus, des mœurs perverties, des bassesses couronnées, des talents avilis, des cœurs sans courage; et, remarquant que toutes ces hontes dont l'histoire déborde correspondaient aux âges et aux leçons de la servitude, il se prenait pour la liberté d'un second amour plus fort que le premier, de cet amour où l'indignation s'allume et se fait le serment d'une haine et d'un combat immortels.

Ce serment vivait dans l'âme de M. de Tocqueville. Il inspira toutes ses pensées, il commanda toutes ses actions.

Je devrais ici, Messieurs, vous entretenir des douze années de sa carrière législative. Mais sur cette lave encore brûlante je ne rencontrerais plus seulement des idées et des vertus, je rencontrerais les hommes et les événements. Puis-je les aborder? Du haut de ce banc où il avait été appelé dès 1839, et d'où il descendit aux derniers jours de 1851, il vit tomber la monarchie parlementaire, apparaître la république et se fonder un empire, chutes et avènements qu'il avait prévus et qui amenèrent sa retraite, mais non pas son silence et son découragement. Il aimait la monarchie parlementaire, et il eût voulu la sauver. Née en 1814 des longues méditations de l'exil, elle eût dû réconcilier tous les Français autour d'un trône qui avait le prestige de l'antiquité, et qui avait repris dans le malheur cette jeunesse que lui seul peut rendre aux rois. Mais l'esprit de la France, même après vingt-cinq ans de révolutions, n'était pas mûr pour les secrets et les vertus de la liberté.

Il eût fallu à tous, roi et peuple, clergé et noblesse, chrétiens et incroyants, un génie que le temps ne leur avait pas encore donné. Le trône premier tomba. Le second voulut renouer dans un sang royal plus populaire la chaîne brisée de nos institutions, et il mit à cette œuvre un courage et une habileté qui méritaient de réussir; mais cette monarchie diminuée retrouva devant elle les mêmes difficultés qui avaient accablé sa devancière. Le trône second tomba. M. de Tocqueville n'avait compté ni parmi ses adversaires ni parmi ses défenseurs. Il demandait, avec l'opposition victorieuse, une chambre élue plus indépendante et un corps électoral plus incorruptible; mais il ne parut qu'à la tribune et jamais sur la place publique, appelant de sa voix les réformes, et refusant tout signe à la révolution qui se préparait.

La république, néanmoins, l'admit dans ses conseils, d'abord comme député, puis comme ministre des affaires étrangères. Il apporta, dans cette nouvelle phase de son existence politique, un esprit sans illusions; car il ne croyait pas que la France, qui avait méconnu les conditions de la liberté sous deux monarchies, fût capable de la servir, ou même de la sauver, sous une république. Le nom était nouveau, la situation était la même. Aucun progrès ne s'était accompli dans la sphère générale des intelligences, sauf un petit nombre d'hommes éminents à qui la grandeur du péril avait révélé la grandeur des fautes, et qui s'unirent pour donner au pays la première liberté civile dont il eût joui jusque-là, la liberté de l'enseignement. Ce fut un éclair sublime dans une nuit orageuse.

Il y en eut un autre.

Le rénovateur de la liberté de l'Italie, le prince qui, dès son avènement au trône, avait promis volontairement à son peuple des institutions généreuses, et mérité de l'Europe entière un applaudissement qui retentira jusqu'à la dernière postérité, le pape Pie IX, avait été chassé de la capitale du christianisme, après y avoir vu son ministre égorgé sur les marches de la première assemblée législative que Rome eût eue depuis le sénat romain. Une ingratitude sacrilège avait récompensé les dons du père commun des âmes, et, trahi, fugitif, il avait tourné vers Dieu ces regards du malheur et du droit qui n'émeuvent pas toujours les hommes, mais qui ne laissent jamais insensible que pour un moment très court. Celui qui, en créant le monde, lui a promis une première justice dans le temps, et une seconde dans l'éternité. Cette fois, comme bien d'autres, la justice du temps fut remise à l'épée de la France, et l'on vit nos bataillons ramener à Rome, sous le drapeau de la république, le prêtre couronné autrefois par Charlemagne et consacré sur son trône par le respect dix fois séculaire des générations. C'était un prêtre, il est vrai, un vieillard faible et désarmé; mais sous ses cheveux blanchis, sous sa toge inconnue des consuls dont il tenait la place, il portait non plus l'orgueil d'un peuple maître du monde, mais l'humilité souveraine de la croix, et avec elle la paix et la liberté de l'univers. On pouvait opposer à sa couronne des raisonnements et des armées : la France opposa aux raisonnements l'instinct infailible de son génie politique et chrétien, et aux armées d'une démocratie

trompeuse elle opposa ce don de vaincre qui lui fut accordé par Dieu le jour même où Clovis, son premier roi, courba la tête devant la vérité.

La liberté de l'enseignement, la restauration du souverain pontife sur son trône terrestre, ce furent là les œuvres héroïques de la seconde république française, et, en lisant ces deux décrets, on eût pu la croire fondée. M. de Tocqueville prit part, comme ministre, à ce double acte de sagesse et de force, et sans doute aujourd'hui, dans son tombeau, il n'y a rien qui donne à sa conscience un retour plus consolant vers les choses et les douleurs de ce monde.

Bientôt après, le 2 décembre 1851, M. de Tocqueville rentrait chez lui, dans son village, au terme d'une carrière politique qui avait duré douze ans. Il y rapportait un caractère sans tache, une renommée que ne surpassait la gloire d'aucun de ses contemporains, mais en même temps un corps affaibli par le travail des affaires et par celui de la pensée. Il y retrouva ces souvenirs de jeunesse si chers à l'homme qui décline, ces ombrages qu'il avait plantés, ces eaux qu'il avait dirigées, le respect et l'amour de tout ce qui avait vieilli là pendant son absence, et, plus près de son cœur encore, une autre vie consacrée à la sienne et qui eût suffi sans la gloire à la récompense de tout ce qu'il avait fait de bien et de tout ce qu'il avait écrit de vrai. De ce côté aussi on peut dire qu'il avait été meilleur que son siècle. Tout jeune et peu riche, il n'avait point cherché dans sa compagne l'éclat du nom ni celui de la fortune; mais, confiant sa destinée à des dons plus parfaits, il n'avait été trompé que dans la mesure de son bonheur,

plus grand qu'il ne l'avait attendu et qu'on ne lui avait promis.

Cependant cette belle retraite, où l'amitié venait de loin chercher sa présence, n'effaçait point dans l'âme du publiciste le souvenir de la cause qu'il avait servie. Les blessures faites à la liberté, quoiqu'il les eût prévues, l'avaient pénétré comme un glaive, et il portait au dedans de lui, sous une cicatrice saignante, le deuil profond de tout ce qu'il avait vu s'accomplir. Il voulut se donner une consolation, chercher une espérance, et il conçut ce livre, le dernier qu'il ait écrit, où, comparant ensemble *la révolution et l'ancien régime*, il entendait démontrer à ses contemporains qu'ils vivaient encore, sans le savoir, sous ce même régime qu'ils croyaient avoir détruit, et que là était la principale source de leurs éternelles déceptions. Il est vrai, une tribune avait été debout, une presse avait été libre; mais derrière ce théâtre éclatant de la vie nationale qu'y avait-il, sinon l'autocratie absolue de l'administration publique, sinon l'obéissance passive de tout un peuple, le silence de rouages morts et mus irrésistiblement par une impulsion étrangère à la famille, à la commune, à la province, enfin la vie de tous, jusque dans les plus minimes détails, livrée à la domination de quelques hommes d'État sous la plume oisive et indifférente de cent mille scribes? Or, disait l'auteur, savez-vous bien qui a inventé ce mécanisme, qui a créé cette servitude? Ce n'est pas la Révolution, c'est l'ancien régime; ce n'est pas 1789, c'est Louis XIV et Louis XV; ce n'est pas le présent, c'est le passé. Vous avez seulement recouvert la servitude civile, qui est la

pire de toutes, du voile trompeur de la liberté politique, donnant à une tête d'or des pieds d'argile, et faisant de la société française une autre statue de Nabuchodonosor qu'une pierre lancée par une main inconnue suffit pour briser et réduire en poudre. Et cette thèse, si neuve quoique si manifeste, M. de Tocqueville la développait avec le calme de l'érudition, après avoir longtemps fouillé dans les archives administratives des deux derniers siècles, d'autant plus éloquents, qu'elles croyaient garder leur secret pour l'État et non pour le monde.

Tel fut le testament de M. de Tocqueville, le mot suprême de sa pensée. Après cela il ne fit plus que languir. Ouvrier trop sérieux pour ne s'être pas consumé dans la lumière dont il avait été l'organe, il s'avança peu à peu, sans y croire, vers une mort qui devait être la troisième récompense de sa vie. La gloire avait été la première; il avait trouvé la seconde dans un bonheur domestique de vingt-cinq ans; sa fin prématurée devait lui apporter la dernière et mettre le sceau à la justice de Dieu sur lui. Il avait toujours été sincère avec Dieu comme avec les hommes. Un sens juste, une raison mûrie par la droiture avant de l'être par la réflexion et l'expérience, lui avaient révélé sans peine le Dieu actif, vivant, personnel, qui régit toutes choses, et de cette hauteur si simple, quoique si sublime, il était descendu sans peine encore au Dieu qui respire dans l'Évangile et par qui l'amour est devenu le sauveur du monde. Mais sa foi peut-être tenait de la raison plus que du cœur. Il voyait la vérité du christianisme, il la servait sans honte, il en rattachait l'efficacité au salut même

temporel de l'homme ; cependant il n'avait pas atteint cette sphère où la religion ne nous laisse plus rien qui ne prenne sa forme et son ardeur. Ce fut la mort qui lui fit le don de l'amour. Il reçut comme un ancien ami le Dieu qui le visitait, et, touché de sa présence jusqu'à répandre des larmes, libre enfin du monde, il oublia ce qu'il avait été, son nom, ses services, ses regrets et ses désirs, et, avant même qu'il nous eût dit adieu, il ne restait plus en cette âme que les vertus qu'elle avait acquises sur la terre en y passant.

Ces vertus, Messieurs, vous appartenait. Ornement sacré du talent littéraire le plus haut et le plus vrai, vous jouissiez de leur alliance dans la personne de M. de Tocqueville, et il tenait lui-même à grand honneur de compter parmi les membres de votre illustre compagnie ; car vous étiez à ses yeux les représentants des lettres françaises, et il voyait dans les lettres plus que l'épanouissement ingénieux des facultés de l'esprit : il y voyait l'auxiliaire puissant de la cause à laquelle il avait dévoué sa vie, le flambeau de la vérité, l'épée de la justice, le bouclier généreux où se gravent les pensées qui ne meurent pas parce qu'elles servent tous les temps et tous les peuples. Sa jeunesse s'était formée à ces grandes leçons. Penché vers l'antiquité comme un fils vers sa mère, il avait entendu Démosthènes défendre la liberté de la Grèce, et Cicéron plaider contre les desseins parricides de Catilina : tous les deux victimes de leur éloquence et de leur patriotisme, le premier se donnant la mort par le poison pour échapper à la vengeance d'un lieutenant d'Alexandre, le second tendant sa

tête aux sicaires d'Antoine, cette tête que le peuple romain devait voir clouée sur la tribune aux harangues, pour y être une image éternelle de la crainte qu'inspire aux tyrans la parole de l'homme sur les lèvres de l'orateur. Il avait entendu Platon dicter dans sa *République* les lois idéales de la société, déclarer que la justice en est le premier fondement, que le pouvoir y est institué pour le bien de tous et non dans l'intérêt de ceux qui gouvernent, qu'il appartient par la nature des choses aux plus éclairés et aux plus vertueux, et que tous ceux qui l'exercent en sont responsables; que les citoyens sont frères; qu'ils doivent être élevés par les plus sages de la république dans le respect des lois, l'amour de la vertu et la crainte des dieux; que la paix entre les nations est le devoir de toutes et l'honneur de celles qui ne tirent l'épée qu'à regret, pour la défense du droit; il avait admiré dans Zénon le père de cette héroïque postérité qui survécut à toutes les grandeurs de Rome, et consola, par le spectacle d'une force d'âme invincible, tous ceux qui croyaient encore à eux-mêmes quand personne ne croyait plus à rien. Si Horace et Virgile lui avaient présenté sous des vers admirables l'image douloureuse de poètes courtisans, il avait retrouvé dans Lucain la trace du courage et les dieux, non moins que César, sacrifiés par lui aux vaincus de Pharsale. Enfin, au terme des lettres anciennes, et comme sur le seuil de leur tombeau, Tacite lui avait parlé cette langue vengeresse qui a fait du crime même un monument à la vertu, et de la plus profonde servitude un chemin à la liberté.

Ce chemin, d'autres l'ouvraient aussi quand Tacite

en creusait, de son implacable burin, l'âpre et immortel sillon. Car, semblable à ces souffles réguliers qui ne quittent les flots d'une mer que pour soulever ceux d'une autre, la liberté change de lieu, de peuple et d'âme, mais elle ne meurt jamais. Quand on la croit éteinte, elle ne fait que monter ou descendre quelques degrés de l'équateur. Elle a délaissé un peuple vieilli pour préparer les destinées d'un peuple naissant, et tout à coup elle reparait au faite des choses humaines lorsqu'on la croyait oubliée pour jamais. Il y avait donc, au temps de Tacite, des hommes nouveaux qui travaillaient comme lui, mais dans une langue inconnue de lui, à la rénovation de la dignité humaine, et qui faisaient pour la liberté de la conscience, principe de toutes les autres, plus que n'avaient fait les orateurs, les philosophes, les poètes et les historiens de l'âge écoulé. Ils ne s'appelaient plus Démosthènes ou Cicéron, Platon ni Zénon, et ils ne parlaient plus à un seul peuple du haut d'une tribune illustre, mais isolée : ils s'appelaient Justin le martyr, Tertullien l'Africain, Athanase l'évêque, et, soit leur parole, soit leurs écrits, s'adressaient à toutes les parties du monde connu, littérature universelle qui présidait à la fondation d'une société plus vaste que l'empire romain ; littérature vivante encore après dix-neuf siècles, et dont vous êtes, Messieurs, à l'heure présente, un rameau que je salue, une gloire que je ne méritais pas de voir de si près.

Les lettres françaises ont eu, depuis trois siècles, une part à jamais mémorable dans les destinées du monde. Chrétiennes sous Louis XIV, avec la même

éloquence, mais avec un goût plus pur que dans les Pères de l'Église, elles ont opposé Pascal à Tertulien, Bossuet à saint Augustin, Massillon et Bourdaloue à saint Jean Chrysostome, Fénelon à saint Grégoire de Nazianze, en même temps qu'elles opposaient Corneille à Euripide et à Sophocle, Racine à Virgile, la Bruyère à Théophraste, Molière à Plaute et à Térence : siècle rare, qui fit de Louis XIV le successeur immédiat d'Auguste et de Théodose, et de notre langue l'héritière de la Grèce et la dominatrice des esprits.

Le siècle suivant dégénéra du christianisme, mais non pas par le génie. Père de deux hommes tout à fait nouveaux dans l'histoire des lettres, il eut en eux ses astres premiers, l'un qui tenait de Lucien par l'ironie, l'autre qui ne tenait de personne; tous les deux puissants pour détruire et pour charmer, attaquant une société corrompue avec des armes qui elles-mêmes n'étaient pas pures, et nous préparant ces ruines formidables où, depuis soixante ans, nous essayons de replacer l'axe ébranlé des croyances et des vertus civiques. Ces deux hommes pourtant ne furent pas, au XVIII^e siècle, les seuls représentants de la gloire et de l'efficacité littéraires. Buffon écrivait de la nature avec majesté, et Montesquieu, élevé par trente ans de méditations au-dessus des erreurs de sa jeunesse, prenait place, dans son *Esprit des lois*, à côté d'Aristote et de Platon, ses prédécesseurs, et les seuls, dans la science du droit politique. Il eut l'honneur de dégager de l'irrégion vulgaire les principes d'une saine liberté, et on ne peut le lire qu'en rencontrant à chaque page des traits qui

flétrissent le despotisme, mais sans aucun penchant pour le désordre et sans aucune solidarité avec la destruction. Il est juste de dire que, si Jean-Jacques Rousseau a été, dans son *Contrat social*, le père de la démagogie moderne, Montesquieu a été, dans son *Esprit des lois*, le père du libéralisme conservateur où nous espérons un jour asseoir l'honneur et le repos du monde.

J'ai hâte, Messieurs, d'arriver à ce siècle qui est le vôtre, et où je vais retrouver M. de Tocqueville à côté de vous. Aussi chrétien dans ses grands représentants que le siècle de Louis XIV, mais plus généreux, plus ami des libertés publiques, moins ébloui par la puissance et l'éclat d'un seul, notre siècle s'ouvrit par un écrivain dont il semble que la Providence eût voulu faire le Jean-Jacques Rousseau du christianisme. Poète mélancolique dans une prose dont il eut le premier le secret, M. de Chateaubriand frappa au cœur de sa génération comme un pèlerin revenu des temps d'Homère et des forêts inexplorees du Nouveau-Monde. Mais en même temps qu'il inaugurerait ce style où nul ne l'avait précédé, où nul ne l'a égalé depuis, il nous donnait aussi l'exemple de la virilité politique du caractère, et les murs de ce palais n'oublieront jamais qu'il y entra sans pouvoir prononcer le discours que lui imposaient vos suffrages et que lui commandait sa reconnaissance pour vous. D'autres, comme lui, payaient à leur foi religieuse ou à leur indépendance personnelle cette dette du courage devant la toute-puissance. M. de Bonald méritait que sa *Législation primitive* fût broyée sous le pilon de la censure. Le vieux Ducis, insensibl

à la victoire, conservait intacte sous ses rayons la couronne de ses cheveux blancs. M^{me} de Staël expiait par dix années d'exil un silence que rien n'avait séduit. Delille chantait debout les règnes de la nature, et il lui était permis de dire dans un mouvement d'orgueil légitime :

On ne put arracher un mot à ma candeur,
Un mensonge à ma plume, une crainte à mon cœur.

Je m'arrête aux morts, Messieurs; car le tombeau souffre la louange, et, en soulevant son linceul, on ne craint pas de blesser la pudeur de l'immortalité. Mais ce sacrifice me coûte en présence d'une assemblée où je vois siéger les héritiers directs des premières gloires littéraires de notre âge : des orateurs qui ont ému trente ans la tribune ou le barreau, des poètes qui ont découvert dans l'harmonie des mots et des pensées de nouvelles vibrations, des historiens qui ont creusé nos antiquités nationales ou qui ont redit à la génération présente le courage de ses pères dans la vie civile et dans la vie des camps, des publicistes qui ont écrit pour le droit contre les regrets du despotisme et les rêves de l'utopie, des hommes d'État qui ont gouverné par la parole des assemblées orageuses et n'ont rapporté du pouvoir que la conscience d'en avoir été dignes; des philosophes qui ont relevé parmi nous l'école de Platon et de saint Augustin, de Descartes et de Bossuet, et inscrit leur nom à la suite de ceux-là, dans la grande armée de la sagesse éloquente; des écrivains qui ont eu l'idolâtrie de la perfection du style, et à qui une vieillesse

privilégiée n'a pu en désapprendre l'art : tous mêlés avec honneur aux luttes de leur temps, couverts de ses cicatrices, et, sans avoir pu le sauver, sûrs de compter un jour parmi ceux qui ne l'auront ni flatté ni trahi.

Et vous aussi, Tocqueville, vous étiez parmi eux ; cette place où je parle était la vôtre. Plus libre avec vous qu'avec les vivants, j'ai pu vous louer. J'ai pu, en dessinant vos pensées, en retraçant vos actes et votre caractère, louer avec vous tous ceux qui comme vous cherchaient à éclairer leur siècle sans le haïr, et à jeter nos générations incertaines dans la voie où Dieu, l'âme, l'Évangile, l'ordre et l'action forment ensemble le citoyen et soutiennent la société entre les deux périls où elle ne cessera jamais d'osciller : le péril de se donner un maître, et le péril de se gouverner sans le pouvoir. Nul mieux que vous n'a connu nos faiblesses et dévoilé nos erreurs ; nul non plus n'en a mieux pénétré les causes, ni mieux indiqué les remèdes. M. de Chateaubriand disait dans une occasion mémorable : « Non, je ne croirai point que j'écris sur les ruines de la monarchie. » Vous eussiez pu dire : Non, je ne croirai point que j'écris sur les ruines de la liberté.

C'est aussi votre foi, Messieurs, c'est la foi des lettres françaises, et ce sera leur ouvrage pour une grande part. A voir la suite de nos trois siècles littéraires et cette succession continue d'hommes éminents dans tous les ordres de l'esprit, on ne saurait méconnaître qu'une prédestination de la Providence veille sur notre littérature en vue d'une mission qu'elle doit remplir. Et que cette mission soit salutaire, qu'elle se rattache aux plans d'un avenir

ordonné et pacifique, où, dans des conditions nouvelles, seront satisfaits les vrais besoins de l'humanité perfectionnée, je ne saurais non plus en douter. Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer que, sauf de rares exceptions, le génie en France conduit à la vérité et la sert. Tout ce qui s'élève dans les régions de l'intelligence, tout ce qui demeure visible à l'admiration, de Pascal au comte de Maistre, de Montesquieu à M. de Tocqueville, prend en haut le caractère de l'ordre, ce quelque chose de grave et de saint qui éclaire sans consumer, qui meurt sans détruire, et qui est à la fois le signe et la puissance même du bien. Tels sont, à ne pouvoir se le cacher, les grandes lignes de la littérature française et ces sommets éclatants où la postérité vient, malgré elle, chercher le bienfait de la lumière dans la splendeur d'un goût sans reproche. Vous continuez, Messieurs, cette double tradition du beau et du vrai, de l'indépendance et de la mesure, qui sont le cachet séculaire du génie français. Aussi, pourrais-je ne pas vous l'avouer? quand vos suffrages m'ont appelé à l'improvisiste parmi vous, je n'ai pas cru entendre la simple voix d'un corps littéraire, mais la voix même de mon pays m'appelant à prendre place entre ceux qui sont comme le sénat de sa pensée et la représentation prophétique de son avenir. J'ai vu les préjugés qui m'eussent séparé de vous il y a vingt ans, et ces préjugés vaincus par votre choix m'ont fait entendre les progrès accomplis en soixante ans d'une expérience pleine de périls, de retours dans la fortune, de sagesse trompée, de courages impuissants mais glorieux. M. de Tocqueville était au milieu de vous

le symbole de la liberté magnifiquement comprise par un grand esprit ; j'y serai, si j'ose le dire, le symbole de la liberté acceptée et fortifiée par la religion. Je ne pouvais recevoir sur la terre une plus haute récompense que de succéder à un tel homme pour l'avancement d'une telle cause.

RÉPONSE DE M. GUIZOT ¹

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DU R. P. LACORDAIRE

(24 janvier 1861.)

Que serait-il arrivé, Monsieur, si nous nous étions rencontrés, vous et moi, il y a six cents ans, et si nous avions été, l'un et l'autre, appelés à influencer sur nos mutuelles destinées? Je n'ai nul goût à réveiller des souvenirs de discorde et de violence; mais je ne répondrais pas au sentiment du généreux public qui nous écoute, et du grand public extérieur qui s'est vivement préoccupé de votre élection, si je n'étais pas, comme lui, ému et fier du beau contraste entre ce qui se passe aujourd'hui dans cette enceinte et ce qui se fût passé jadis en de semblables circonstances. Il y a six cents ans, Monsieur, si mes pareils de ce

¹ Ce discours est emprunté au volume des *Discours académiques de M. Guizot*, publié par la librairie Didier, Perrin et Cie, successeurs, avec l'autorisation des héritiers de l'auteur et des éditeurs.

temps vous avaient rencontré, ils vous auraient assailli avec colère comme un odieux persécuteur; et les vôtres, ardents à enflammer les vainqueurs contre les hérétiques, se seraient écriés : « Frappez, frappez toujours; Dieu saura bien reconnaître les siens. » Vous avez eu à cœur, Monsieur, et je n'ai garde de vous le contester, vous avez eu à cœur de laver de telles barbaries la mémoire de l'illustre fondateur de l'ordre religieux auquel vous appartenez; ce n'est pas à lui, en effet, c'est à son siècle, et à tous les partis pendant bien des siècles, qu'il faut les reprocher. Je n'ai pas coutume, j'ose le dire, de parler de mon temps et à mes contemporains avec une admiration complaisante; plus je désire ardemment leur bonheur et leur gloire, plus je me sens porté à leur signaler à eux-mêmes ce qui leur manque encore pour suffire à leurs grandes destinées. Mais je ne puis me refuser à la joie et, le dirai-je? à l'orgueil du spectacle que l'Académie offre en ce moment à tous les yeux. Nous sommes ici, vous et moi, Monsieur, les preuves vivantes et les heureux témoins du sublime progrès qui s'est accompli parmi nous dans l'intelligence et le respect de la justice, de la conscience, du droit, des lois divines, si longtemps méconnues, qui règlent les devoirs mutuels des hommes quand il s'agit de Dieu et de la foi en Dieu. Personne aujourd'hui ne frappe plus et n'est plus frappé au nom de Dieu; personne ne prétend plus à usurper les droits et à devancer les arrêts du souverain juge. C'est maintenant l'Académie seule qui est appelée à reconnaître les siens.

Elle sait les reconnaître, dans quelques rangs et

sous quelque habit qu'elle les rencontre. Elle vous a reconnu, Monsieur, à des titres éclatants, que le sentiment public lui signalait et que vous venez de confirmer. Elle a donné ses suffrages au prédicateur éloquent, au brillant écrivain, au moraliste à la fois sévère et tendre, sympathique et pur. Elle s'est félicitée de trouver réunis en vous tant de mérites divers et rares, et de les appeler, avec vous, dans son sein.

Il y a trente-six ans, Monsieur, vous étiez l'un des jeunes lutteurs et l'une des espérances du barreau de Paris. Vous portiez dans cette carrière ardue des goûts, des instincts, des entraînements d'imagination et d'âme qu'elle ne satisfaisait pas : « Je travaille, écriviez-vous à l'un de vos amis, je prends patience, j'ai de l'avenir devant moi; ils me prédisent tous un bel avenir; et cependant je suis quelquefois fatigué de la vie; la société a peu de charmes pour moi; les spectacles m'ennuient. Je n'ai que des jouissances d'amour-propre; je vis de cela, et encore je commence à m'en dégoûter. » Un homme éminent, votre guide alors, aujourd'hui votre confrère et le mien, qui était déjà, il y a trente-six ans, et qui reste encore aujourd'hui la gloire de ce barreau où vous débutiez, M. Berryer vous dit un jour : « Je crains votre imagination riche et vagabonde, l'ardente témérité de vos pensées, l'exubérance de votre langage; vous compromettrez dans l'indépendance et les luttes passionnées du barreau vos grands avantages naturels; vous avez besoin de subir un joug, de soumettre votre esprit et votre talent à une forte et sévère autorité. Faites-vous prêtre; vous deviendrez un

éminent orateur de la chaire. » Quelques années plus tard, M. Berryer entendait dire que, dans la chapelle du collège Stanislas, un jeune catéchiste faisait des conférences remarquables; il allait l'entendre. C'était vous, Monsieur; la foi s'était saisie de votre âme; vous aviez suivi le prophétique conseil de votre maître; et, quelque favorables que fussent sur vous ses pressentiments, vous avez tenu, à coup sûr, plus qu'il ne s'était promis.

Encore quelques années, et M. Berryer allait de nouveau vous entendre, non plus dans la modeste chapelle du collège Stanislas et assis à côté de jeunes écoliers, mais dans la cathédrale de Paris, sous les voûtes de Notre-Dame, au milieu d'un public immense, d'une foule d'élite, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute opinion, tous accourus pour vous voir et vous écouter, pour s'élever à Dieu ou s'incliner devant lui en goûtant le charme d'une voix très humaine. M. Berryer vous avait promis, Monsieur, que vous deviendriez un éminent orateur de la chaire; vous étiez cela, et tout autre chose encore; vous étiez un missionnaire très nouveau de la foi et de l'Église chrétienne. Vous aviez vécu d'abord loin de leurs foyers, livré au souffle de votre temps et de votre propre cœur. Vous aviez été ramené sous leur loi par vos plus nobles penchants. Vous tentiez d'y ramener aussi vos contemporains en épanchant librement devant eux toutes les idées, toutes les émotions, toutes les richesses de votre âme, et en touchant toutes les cordes de la leur. Prédicateur aussi varié et presque aussi agité que votre public; orateur encore plein du monde dont vous

veniez de sortir pour aller à Dieu, encore ému vous-même de cette multitude d'impressions troublées et flottantes auxquelles vous vouliez arracher vos auditeurs pour les reporter dans les régions sereines d'une foi ferme et d'une pieuse soumission. Parmi ceux qui vous écoutaient, quelques-uns se sont quelquefois étonnés, peut-être même inquiétés des élans imprévus de votre âme, des rapprochements et des contrastes étranges où votre pensée semblait quelquefois se complaire, des formes hardies et familières de votre langage. Ceux-là même, malgré les sollicitudes que vous leur faisiez quelquefois éprouver, se sentaient charmés par votre éloquence, et attirés, élevés, à travers ces nuages et ces orages, vers la lumière divine et le ciel pur. C'est d'ailleurs, dans toutes les carrières, la condition des hommes destinés à agir puissamment sur leurs semblables, de les étonner et de les troubler tout en s'en faisant suivre, de leur être des sujets de doute et d'inquiétude en même temps que d'admiration et d'entraînement. Il faut, pour remuer et dominer les hommes, leur être à la fois sympathique et inattendu, se montrer à la fois l'un d'entre eux et tout autre qu'ils ne sont eux-mêmes, et toucher fortement, quoique d'une main fraternelle, les plaies qu'on veut guérir. C'était là, Monsieur, le caractère original de vos conférences et le secret de leur puissance comme de leur attrait.

Vous ne tardâtes pas à prouver que votre talent était aussi souple que riche : vous étiez entré, avec les vivants, en intime conversation sur eux-mêmes ; vous fûtes appelé à leur parler de morts illustres, ecclésiastiques, laïques, soldats, politiques, orateurs,

écrivains. Quel modèle devant vous, Monsieur, et de quel trouble son nom devait vous saisir ! Jamais les grands de ce monde, grands par le rang ou par la nature, n'ont trouvé, en descendant dans la tombe, une voix pareille à celle de Bossuet pour les glorifier devant les hommes en les humiliant devant Dieu. Ce sublime génie eût immortalisé les morts les plus obscurs s'il se fût chargé de les proclamer. Personne, j'en suis sûr, ne l'admire plus que vous, Monsieur ; car, dans la même mission, vous vous êtes montré son habile élève. Et quels morts vous sont échus en partage ! Le général Drouot, le plus vertueux, le plus pieux, le plus désintéressé, le plus fidèle, le plus modeste comme le plus brave des soldats ; — Ozanam, ce modèle de l'homme de lettres chrétien, digne et humble, ardent ami de la science et ferme champion de la foi, goûtant avec tendresse les joies pures de la vie et soumis avec douceur à la longue attente de la mort, enlevé aux plus saintes affections et aux plus nobles travaux, trop tôt selon le monde, mais déjà mûr pour le ciel et la gloire ; — O'Connell, ce patriote infatigable, cet orateur indomptable dans son dévouement au service de son malheureux pays qui l'a dignement récompensé en le nommant le *Libérateur* ! La Providence semble avoir choisi pour vous des morts dignes de votre éloquence, et votre éloquence s'est montrée digne de ces choix ; elle a été, devant les tombeaux, aussi sobre, aussi bien réglée, aussi chaste qu'elle avait été abondante et ardente dans vos luttes avec le monde, contre les passions de la terre et l'oubli de Dieu.

Je me permettrai, Monsieur, à l'occasion de l'un de

ces nobles noms, un souvenir personnel qui convient à la solennité de ce jour, car il retrace un fait et réveille des sentiments analogues à ceux dont nous sommes préoccupés. Il y a vingt ans, j'avais l'honneur de représenter à Londres la France et son roi. Je n'avais jamais vu M. O'Connell. On m'offrit l'occasion de le rencontrer. Nous dinâmes ensemble avec quelques membres du Parlement et du cabinet anglais. Il vint à moi en me disant : « Ceci est, Monsieur, une rencontre singulière et qui fait honneur à notre temps : vous, protestant, ambassadeur du roi de France, moi, catholique, membre de la chambre des communes d'Angleterre. » Si vous l'aviez vu, Monsieur, comme je le vis ce jour-là, entouré des chefs d'un gouvernement libre qui recherchaient, non sans quelque embarras, son alliance qu'il leur accordait avec fierté et pourtant un peu embarrassé lui-même de sa faveur si nouvelle, si vous l'aviez vu, dis-je, dans cette situation, peut-être auriez-vous ajouté, au tableau que vous avez fait de lui et de son œuvre, quelques traits de plus.

C'est là, Monsieur, le cortège, ce sont là les solliciteurs qui vous ont présenté à l'Académie : elle vous a vu entouré de ces morts illustres que vous avez loués dignement, de cette jeune génération que vous avez attirée autour de la chaire chrétienne, à laquelle vous n'avez pas cessé d'adresser, en lui écrivant comme en lui parlant, les plus salutaires conseils, et que maintenant vous formez vous-même à la pratique des vertus dont vous lui avez inculqué les préceptes. C'est à un tel emploi de votre vie, à de telles preuves de votre talent, à de tels effets de votre influence que

l'Académie s'est empressée de rendre justice en vous appelant dans son sein.

Ce ne sont pourtant pas là, Monsieur, vos seuls titres, et l'Académie en demande encore d'autres qu'elle reconnaît aussi en vous, et auxquels elle n'attache pas moins de prix. Malgré la variété de ses éléments et les vicissitudes de sa composition, notre Compagnie a offert et conservé, depuis son origine jusqu'à ce jour, un grand caractère d'unité, de dignité et d'harmonie intérieure. Tout en réunissant des hommes très divers par leur situation dans le monde, leur emploi de la vie, même par leurs convictions religieuses, morales, politiques, elle s'est toujours montrée animée d'une vive sympathie pour l'activité et la gloire intellectuelles de la France, pour ses libertés et son progrès régulier vers l'avenir. Elle a toujours gardé, envers tous les gouvernements de notre patrie et envers le public lui-même, une indépendance aussi ferme que mesurée, ne se laissant dominer ni par les désirs du pouvoir, ni par les passions excessives et mobiles de l'opinion mondaine ou populaire. Quelque différents qu'ils pussent être et de quelque point de l'horizon qu'ils fussent venus, ses membres ont toujours vécu entre eux dans des rapports pleins d'équité, de tolérance et de convenue, acceptant sans effort leur liberté mutuelle et entretenant un commerce également sûr et doux. L'Académie n'a rien plus à cœur que de rester ce qu'elle a toujours été, libérale, indépendante, étrangère à toute discorde civile. Elle se préoccupe, dans ses choix, du maintien de ses traditions. C'est son honneur au dehors, la sécurité et l'agrément de la vie dans son sein.

Sous tous ces rapports, Monsieur, l'Académie trouve en vous ce qu'elle désire et cherche avec sollicitude quand elle a des pertes cruelles, comme celle de M. de Tocqueville, à déplorer. Vous êtes vraiment de notre temps, l'un des fils de cette société française qui, depuis trois quarts de siècle, et malgré tant de fautes et de mécomptes, aspire à la liberté sous la loi. Vous la comprenez, vous l'honorez, vous l'aimez; et si les épreuves que vous avez subies avec elle vous ont ravi bien des illusions, vous conservez cependant vos plus chères espérances. Vous avez appris à connaître votre siècle et votre patrie, sans vous détourner de leur cause ni vous décourager de leur avenir. Ainsi seulement on peut les servir. Juger et aimer, la sympathie sans la complaisance, c'est la double condition du patriotisme noble et utile. Pourquoi n'en appellerais-je pas ici, Monsieur, à l'autorité qui surpasse toutes les autorités et devant laquelle vous vous inclinez comme moi? C'est le sublime caractère de l'Évangile de juger sévèrement et d'aimer tendrement l'humanité, de connaître tout son mal en se dévouant à la guérir. Vous avez compris et suivi, Monsieur, les préceptes de votre divin Maître; vous n'avez pas cessé de croire à la France et de travailler comme d'espérer pour elle en devenant un sévère chrétien.

Vous avez fait, en même temps, envers elle acte de forte et fière indépendance. Quand vous avez pris l'habit que vous portez, vous n'ignoriez pas quels préjugés, quelles méfiances, quelles passions vous rencontreriez sur votre chemin. Vous n'avez point frémi ni fléchi devant ces perspectives de la défaveur

populaire; vous avez obéi à votre foi et compté sur votre avenir. Bien des gens ont cru alors voir en vous une de ces âmes à la fois ardentes et faibles, dominées par leur imagination, incapables d'une conduite mesurée et prévoyante, et qui s'abandonnent à tous leurs entraînements. Vous avez été appelé à justifier ou à démentir ces conjectures; deux fois, la première dans l'Église, la seconde dans l'État, vous avez eu à résoudre la question de savoir si vous étiez capable de résister après vous être livré et de vous arrêter sur votre propre pente. En 1831, quand vous étiez l'un des rédacteurs de l'*Avenir*, en 1848, quand, après la révolution de Février, vous parûtes dans les rangs de l'*Assemblée constituante*, vous avez été mis à cette redoutable épreuve. Dans l'un et l'autre cas, les idées et les espérances démocratiques vous avaient charmé et entraîné; dans l'un et l'autre, vous avez reconnu le péril et vous vous êtes arrêté devant la limite; à Rome, malgré les exemples et les séductions d'une illustre amitié, vous avez pressenti la voix du chef de l'Église, et vous vous êtes soumis; à Paris, vous vous êtes senti déplacé au milieu des emportements populaires, et vous vous êtes retiré. A deux reprises et dans deux circonstances également graves, vous avez prouvé que l'intelligence des points d'arrêt nécessaires ne vous manquait pas plus que l'ardeur des premières impulsions; vous avez fait les deux actes d'indépendance les plus difficiles; vous avez résisté à vos plus chers amis et à vos plus intimes penchants.

Vous venez, Monsieur, de nous donner, à l'instant

même, un bel exemple de ce mélange de sympathie et d'indépendance, de tendresse et de sévérité chrétienne qui fait la puissance et le charme de vos paroles. Vous avez rendu à la démocratie moderne, telle qu'elle s'est constituée et que jusqu'ici elle s'est gouvernée aux États-Unis d'Amérique, un éclatant hommage; et en même temps vous avez hautement exprimé, sur l'esprit démocratique tel qu'il se manifeste trop souvent dans notre Europe, vos judicieuses appréhensions. Vous portez à l'Église catholique et au saint pontife qui préside à ses destinées un dévouement filial; vous avez exhalé votre éloquente indignation contre l'ingratitude qu'a rencontrée ce pape généreux et doux qui s'est empressé d'ouvrir à ses sujets la carrière des grandes espérances, et qui les y eût heureusement conduits si la bonté des intentions suffisait à gouverner les hommes. Est-ce là, Monsieur, tout ce qu'en présence de ce qui se passe, vous pensez et sentez sur la situation de l'Église, et regardez-vous l'ingratitude populaire comme la plus dure épreuve que son auguste chef ait maintenant à subir? Non, certainement non; mais, après avoir touché à cette plaie vive, vous vous êtes arrêté; vous avez craint d'envenimer en enfonçant. Vous avez eu raison, Monsieur, ce n'est pas ici un lieu où, sur un tel sujet, il soit possible ni convenable de tout dire. Je me permettrai seulement de rappeler un fait qui est présent, je pense, à la mémoire de bien des personnes dans cette enceinte. Le spectacle auquel nous assistons en ce moment n'est pas nouveau; nous avons vu, il y a déjà plus d'un demi-siècle, l'Italie en proie à des troubles, à des envahissements,

à des bouleversements pareils à ceux qui y éclatent aujourd'hui : mais alors du moins ils apparaissaient avec leur vrai caractère et sous leur vraie figure ; un homme qui a joui d'un grand renom populaire, et que les libéraux appelaient leur publiciste, en parlant de ces actes et de tant d'autres semblables, les qualifiait *d'esprit d'usurpation et de conquête*, et il écrivait, sous ce titre, un livre pour les flétrir. Les mêmes faits ne méritent-ils plus le même nom ? Ont-ils changé de nature parce que ce n'est plus la France qui les accomplit ouvertement, pour son propre compte, et qui s'en attribue les fruits ? Ou bien serait-ce que ces violences seraient devenues légitimes parce qu'aujourd'hui c'est au nom de la démocratie et en vertu de ce qu'on appelle sa volonté qu'on les exerce ? La démocratie a, de nos jours, une passion pleine d'iniquité et de péril ; elle se croit la société elle-même, la société tout entière ; elle y veut dominer seule, et elle ne respecte, je pourrais dire elle ne reconnaît nuls autres droits que les siens. Grande et fatale méprise sur les lois naturelles et nécessaires des sociétés humaines ! Quelle que soit leur forme de gouvernement, et au sein même des plus libres, des droits divers s'y développent et y coexistent : les uns pour maintenir l'ordre et le pouvoir social, les autres pour garantir les libertés publiques et les intérêts individuels ; les uns déposés aux mains des princes ou des magistrats, les autres placés sous la garde des citoyens. Le respect mutuel et le maintien simultané de ces droits divers font la sûreté, la durée, l'honneur, la vie même de la société. Quand ce respect et cette harmonie manquent,

quand l'un des grands droits sociaux se saisit seul de l'empire, et méconnaît, viole ou même abolit les droits collatéraux; quand la démocratie, par exemple, se croit maîtresse de changer à son gré les gouvernements, les dynasties, les relations et les limites des États, ce n'est pas la liberté, ce n'est pas le progrès, c'est l'anarchie ou la tyrannie, et peut-être aussi l'ambition étrangère qui profitent de tels désordres. Et le mal n'est jamais si grave que lorsqu'il s'attaque à la fois aux fondements de l'Église et à ceux de l'État, lorsqu'il porte le trouble dans les consciences en même temps que la fermentation dans les passions et les intérêts. Je m'arrête comme vous, Monsieur : précisément parce que ma situation et ma croyance me laissent plus désintéressé que vous dans ce grand débat, j'ai à cœur d'y laisser clairement paraître ma pensée; mais je connais et je respecte les limites dans lesquelles mes paroles doivent se contenir.

Du reste, Monsieur, tout ce que j'ai en ce moment l'honneur de vous dire, votre illustre prédécesseur, s'il vivait encore au milieu de nous et s'il siégeait ici à ma place, M. de Tocqueville, j'en ai la ferme conviction, vous le dirait comme moi. La démocratie moderne a trouvé en lui un observateur aussi libre qu'équitable, profondément touché de ses mérites et de ses droits, mais éclairé sur ses défauts et ses périls, très convaincu de sa force, mais trop fier pour abaisser sa pensée devant la force, quelle qu'elle soit. Il était l'un de ces justes et nobles cœurs qui se félicitent quand, selon la belle expression de M. Royer-Collard, « la Providence appelle aux bienfaits de la ci-

vilisation un plus grand nombre de ses créatures ; » mais il savait vers quelles passions subalternes et tyranniques penche le grand nombre quand il domine sans être contenu par un puissant contrôle, et dans quels abaissements ou quelles injustices il peut jeter alors la société. M. de Tocquéville considérait donc la démocratie en général avec sympathie et inquiétude, acceptant son empire, mais réservant avec soin sa propre indépendance, et un peu étranger à l'armée dont il saluait le drapeau vainqueur. Quand il vit de près et qu'il étudia avec une sagacité admirable les États-Unis d'Amérique, il reconnut bientôt quelles circonstances singulières et propices avaient permis là à une grande société démocratique de se développer en échappant à plusieurs de ses mauvaises pentes naturelles : les vastes espaces ouverts devant elle, point de puissantes sociétés voisines et rivales, les traditions anglaises, les fortes croyances chrétiennes, tant de causes, matérielles et morales, qui ont entouré le berceau de ce grand peuple, et n'ont pas voulu que sa fortune dépendît uniquement de sa sagesse et de sa vertu. Tout en étant frappé des ressemblances qu'il remarquait entre les tendances du développement social en Europe et en Amérique, M. de Tocquéville s'empessa de dire qu'il ne concluait point de la destinée américaine à celles d'autres peuples placés dans des conditions très différentes ; et, en décrivant la démocratie en Amérique, il prit grand soin de mettre également en lumière les heureuses chances qu'elle avait rencontrées dans une situation jusque-là sans exemple, et les dangers qu'elle portait encore en elle-même, au milieu des prodigieux succès

qu'elle avait déjà obtenus. C'est le caractère original et excellent de son ouvrage de n'être ni un plaidoyer en faveur de la démocratie, ni un réquisitoire contre elle, ni une tentative d'importation indiscrete; c'est le tableau tracé par un observateur généreux et ami, mais clairvoyant, d'une société nouvelle, plus grande déjà qu'éprouvée; et vous avez eu raison, Monsieur, de rappeler les propres paroles de M. de Tocqueville, qui a écrit, dit-il, son livre « sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse », en présence de cet élan irrésistible vers un avenir encore obscur.

Aussi, Monsieur, le succès de cet ouvrage a-t-il été, non seulement aussi grand que vous l'avez dit, mais plus singulier et plus rare que vous ne l'avez dit : il a également frappé et charmé les amis chauds de la démocratie et les esprits qui s'inquiètent de sa domination exclusive. Les uns ont été touchés et fiers de la conviction si profonde avec laquelle M. de Tocqueville reconnaît la puissance actuelle de la démocratie, les grandes choses qu'elle a déjà accomplies en Amérique et les grandes destinées qu'elle poursuit partout; les autres lui ont su un gré infini d'avoir si bien démêlé et si franchement signalé les vices et les périls d'un régime qu'il acceptait si hautement. Les démocrates ont vu en lui un ami vrai, et les politiques plus exigeants un juge éclairé de la démocratie. Ainsi, les partis et les hommes les plus divers, les républicains de toute nuance en Amérique, les tories, les whigs et les radicaux en Angleterre, M. Royer-Collard et M. Molé à Paris, l'ont admiré et loué à l'envi, les uns pour sa libérale sympathie, les autres pour ses clairvoyantes alarmes. Fortune aussi méritée

qu'heureuse, car elle a été le fruit de l'admirable et grave sincérité qui règne dans tout l'ouvrage de M. de Tocqueville, soit qu'il rende hommage au grand fait social qu'il contemple, soit qu'il garde une réserve scrupuleuse dans ses conclusions.

Vous aussi, Monsieur, vous avez eu, dans cette circonstance de votre vie, une fortune rare et méritée. Vous vous félicitez, et vos premières paroles en ont remercié l'Académie, d'avoir dans ses rangs M. de Tocqueville pour prédécesseur. Vous avez raison de vous en féliciter, car nul rapprochement ne pouvait faire ressortir avec plus d'éclat et d'honneur vos mérites mutuels. Jamais peut-être de tels contrastes n'ont abouti à tant d'harmonie. Vous, Monsieur, par votre origine, votre éducation, vos premiers pas dans la vie, vous appartenez à la France nouvelle; vous avez, dans votre jeunesse, partagé ses impressions, ses goûts, ses troubles, ses passions, ses idées. M. de Tocqueville, au contraire, était un fils de l'ancienne France; il avait été élevé dans ses souvenirs, ses affections, ses traditions, ses mœurs. Arrivés l'un et l'autre à l'âge d'homme, votre berceau ne vous a satisfaits ni l'un ni l'autre; vous avez tous deux senti d'autres désirs, d'autres besoins intellectuels et moraux; vous aspiriez tous deux à d'autres horizons. Que faites-vous alors l'un et l'autre? Vous, Monsieur, vous le jeune Français du XIX^e siècle, vous vous rejetez de six cents ans en arrière; c'est au moyen âge, à cette époque plus loin de nous encore par les mœurs que par les siècles, que vous demandez les grandes satisfactions de votre âme et que vous donnez votre vie; rien ne vous

arrête, rien ne vous rebute; il faut que vous deveniez moine pour que votre nature fécondée se déploie dans toute sa richesse, et c'est en empruntant au XIII^e siècle votre nom et votre habit que vous devenez, dans le XIX^e et sur vos contemporains, un orateur puissant et populaire. Que fait cependant M. de Tocqueville, ce fils de l'ancien régime, aristocrate par l'origine, par les exemples de sa famille et les habitudes de sa jeunesse? Comme vous, Monsieur, il sort de l'atmosphère où il est né : mais ce n'est pas, comme vous, vers le passé que se portent ses regards; il ne cherche point là ses modèles et ses armes; il s'éloigne de la vieille Europe; il va trouver au delà des mers d'autres institutions, d'autres mœurs, une société toute nouvelle, sans roi, sans aristocratie, sans Église de l'État; et le gentilhomme français devient le témoin fidèle, l'habile interprète de la démocratie américaine; et c'est en la décrivant, en l'expliquant, qu'il acquiert dans sa patrie un beau renom, une grande influence, et qu'il s'ouvre cette carrière politique à laquelle il aspirait. Jamais, à coup sûr, deux hommes plus divers à leur point de départ n'ont pris, en entrant dans l'âge viril, des routes aussi plus diverses. Qu'en est-il résulté pour l'un et pour l'autre? Cette double et longue diversité vous a-t-elle de plus en plus séparés, et en arrivant près du terme vous êtes-vous trouvés plus étrangers l'un à l'autre que vous ne l'étiez en partant? Nullement; vous vous êtes, au contraire, sans le chercher, sans le savoir, rapprochés et unis. Vous, Monsieur, vous vous êtes voué à la résurrection de la foi religieuse, et M. de Tocqueville à la fondation

de la liberté politique : mais dans ces deux œuvres le même flambeau vous éclaire, le même feu vous anime ; vous aimez, vous servez la même cause ; à travers les différences qui restent encore entre vous, on ne saurait promener de l'un à l'autre ses regards sans être frappé de votre harmonie ; et, si vous vous sentez heureux d'avoir pour prédécesseur M. de Tocqueville, j'incline à croire qu'il vous eût volontiers choisi pour son successeur.

Félicitez-vous donc, Monsieur : dans votre diversité et dans votre accord, vous avez eu, M. de Tocqueville et vous, l'honneur d'être les représentants des plus nobles instincts et des plus pressantes comme des plus pures aspirations de notre temps. La société française n'a aujourd'hui nul penchant ni à redevenir ce qu'elle était au moyen âge, ni à devenir ce qu'est, dans le Nouveau-Monde, la république américaine ; ni ce passé ni cet avenir ne lui conviennent, et elle a prouvé qu'elle renierait quiconque voudrait lui imposer l'un ou l'autre. Mais elle désire, elle invoque, tantôt avec éclat, tantôt au fond du cœur et malgré les apparences contraires, la foi religieuse et la liberté politique ; elle sent par instinct, elle sait par expérience que ces deux puissances sublimes sont nécessaires l'une à l'autre, et que leur sûreté comme leur dignité leur commandent également de l'unir. Que la foi soit libre, que la liberté soit pieuse ; c'est là, à travers toutes les révolutions et tous les régimes, les vœux supérieurs de la France, comme, entre M. de Tocqueville et vous, et au-dessus de vos différences, le but commun de vos âmes et de vos efforts.

Je ne saurais, Monsieur, en disant ce que je vous dis là, me défendre d'un retour sur moi-même auquel il me sera permis, j'espère, de m'arrêter un moment. Ce que souhaitait, ce que cherchait pour notre patrie M. de Tocqueville, je le souhaitais, je le cherchais comme lui; nous portions, je n'hésite pas à le dire, aux libertés publiques et aux institutions qui les fondent, le même amour, inspiré par des idées et des sentiments à tout prendre très semblables, et contenu, ou bien près, dans les mêmes limites. Comment donc s'est-il fait que, dans la vie publique, nous ayons presque toujours vécu dans des camps opposés, et que, malgré une estime mutuelle, nous ayons employé à nous combattre notre temps et nos forces, tandis que nous semblions si naturellement appelés à nous seconder et à nous soutenir mutuellement? Je me suis plus d'une fois posé cette question au milieu même de l'arène politique; elle me touche encore plus aujourd'hui, dans la retraite où je vis et au souvenir de M. de Tocqueville entré dans le repos éternel.

Je suis tenté de croire que la diversité de nos études et de nos travaux, en dehors de la vie publique, n'a pas été étrangère à celle de nos alliances et de nos routes politiques. J'ai longtemps étudié le développement des anciennes sociétés européennes et les éléments divers qui ont été comme les acteurs de leur histoire : la royauté, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, le peuple, l'État, l'Église, les communions dissidentes; je les ai suivis et observés dans leurs mélanges, leurs luttes, leurs succès et leurs revers; j'ai pris, dans ce spectacle, l'habitude de

regarder ces éléments divers comme essentiels à nos grandes sociétés européennes, de les comparer, de peser leurs droits et leurs forces mutuelles, de leur faire à chacun, dans l'ordre social, sa place et sa part. M. de Tocqueville, jeune encore, s'est adonné tout entier à l'observation de la république américaine; la démocratie a été le grand, presque le seul personnage de la société et de l'histoire dont il fait l'objet particulier de son étude. Il a été ainsi naturellement conduit à donner à l'élément démocratique une place presque exclusive dans sa pensée, comme moi à tenir toujours grand compte des éléments divers qui ont joué un grand rôle dans la société française, et à unir encore leurs drapeaux.

Quand sa vie politique a été brisée, quand, au lieu de la société américaine, c'est sur la société française, telle qu'elle est sortie de la Révolution française que se sont portées ses méditations, M. de Tocqueville a senti le besoin de sonder les origines de l'être social qu'il voulait parfaitement comprendre; il est entré alors dans l'étude, sinon de l'ancienne France, du moins de la France du XVIII^e siècle, et il a retrouvé là les éléments divers de la France actuelle, vieux et chancelants, mais encore debout et préparant eux-mêmes, de leur gré ou à leur insu, la société nouvelle qui devait prendre leur place. De là est né ce volume, *l'Ancien Régime et la Révolution*, la dernière et, à mon avis, la plus belle œuvre, bien qu'inachevée, de ce grand et intègre esprit qui n'a déployé nulle part, à un si haut degré, les qualités de sa nature éclairée par l'expérience de sa vie. Les fragments, malheureusement trop courts, du second

volume que vient de publier la piété de ses amis, sont dignes des premières constructions de l'édifice. Si ce travail eût été placé à l'entrée et non au terme de la carrière politique de M. de Tocqueville, elle en eût peut-être ressenti l'influence; peut-être nous serions-nous, lui et moi, mieux compris et plus rapprochés que ne l'a voulu notre mutuelle destinée.

Ce qui domine, en effet, dans ce livre, ce qui l'a inspiré et le vivifie, c'est un sentiment profond des difficultés qu'a rencontrées, que rencontre parmi nous l'établissement de la liberté politique, et un vertueux désir de les bien définir et mettre en lumière pour nous apprendre à les vaincre. Pendant dix ans après son entrée dans la vie publique, M. de Tocqueville en goûta, dans une situation facile et douce, les nobles plaisirs; il faisait à la politique des pouvoirs de ce temps une opposition loyale et modérée; il se livrait, en pleine liberté, aux généreuses ambitions de sa pensée, affranchie de toute lutte contre les obstacles et de toute responsabilité des événements. Bien contre son vœu, la révolution de 1848 changea tout à coup sa position et son rôle; il n'avait ni désiré ni provoqué la république; il la redouta, il en douta en la voyant apparaître : mais avec un dévouement patriotique et triste, il fut l'un de ceux qui tentèrent sérieusement de la fonder; indépendamment de son action dans les deux grandes assemblées de cette époque, il mit lui-même la main au gouvernail, et fut quelques mois l'un des ministres du pouvoir. Quelle différence, quelle distance, Monsieur, je ne veux pas dire quel abîme entre les deux horizons qui, à vingt ans d'intervalle, se sont ouverts devant ses

regards! En 1831, il avait vu et étudié, en libre spectateur, les causes qui avaient assuré, dans les États-Unis d'Amérique, le succès de la liberté politique et républicaine; de 1848 à 1851, il lutta, il se débattit, il succomba, en généreux acteur, sous le poids des causes qui repoussaient parmi nous un pareil succès. Le premier état de son âme avait produit l'ouvrage sur la *Démocratie en Amérique*; c'est du second qu'est sorti le volume sur *l'Ancien Régime et la Révolution*: livre moins brillant, moins confiant, plus sévère que le premier, mais supérieur par l'élévation et la précision des idées, par la fermeté du jugement politique et l'intelligence des conditions impérieuses de la liberté; livre qui révèle tout ce que l'esprit, déjà si haut et si rare, de M. de Tocqueville avait gagné, en si peu de temps, dans le difficile travail du pouvoir et sous le poids de la responsabilité.

En lisant la *Correspondance*, naguère publiée, de M. de Tocqueville avec ses principaux amis, de 1824 à 1858, j'y ai trouvé, et le public y trouvera, je pense, la trace visible de ce progrès. C'est bien toujours le même homme, sérieusement et vertueusement libéral, et fidèle à la cause à laquelle il s'est donné dès sa jeunesse; mais, à mesure qu'il avance, il s'élève, se dégage, se développe, voit plus avant dans la nature de l'homme et des sociétés humaines; et jamais il n'en a si bien jugé ni si dignement parlé qu'au moment où ses yeux se ferment et où sa voix s'éteint. C'est la faveur suprême que la Providence réserve quelquefois aux amis sincères de la vérité et du droit à qui il n'a pas été donné de marcher toujours ensemble et de se soutenir mutuellement dans

les travaux de la vie : quand ils en entrevoient le terme, quand ils se reposent et se recueillent avant d'y toucher, parvenus, chacun par sa route, sur les hauteurs où brille la grande lumière, ils se reconnaissent, se rapprochent et s'unissent dans une commune espérance et une mutuelle équité. Union tardive et peut-être inutile pour leur propre temps et pour leur destinée mondaine, mais non pour leur gloire et pour leur cause ; car ils arrivent ainsi ensemble, en rangs complets et serrés, devant les générations qui leur succèdent, puissants peut-être un jour, par leurs idées et leurs exemples, dans cet avenir dont Dieu seul a le secret.

TABLE

LXXIX. — Rome, 20 septembre 1836. — Rosmini. — <i>Sainte Elisabeth</i> , par M. de Montalembert.	1
LXXX. — Rome, 26 décembre 1836. — Lacordaire publie une <i>Lettre sur le Saint-Siège</i>	5
LXXXI. — Rome, 31 juillet 1837. — Érection de Solesmes en abbaye. — Projets ultérieurs de Lacordaire	9
LXXXII. — Metz, 25 décembre 1837. — Succès des conférences de Metz. — Publication de la <i>Lettre sur le Saint-Siège</i> . — Dispositions de Lacordaire à l'endroit de Paris. — Affaire Bautain. — Affaire de Cologne.	14
LXXXIII. — Metz, 12 février 1838. — Lettre expansive sur sa rupture avec M. de Lamennais. — M. Bautain part pour Rome	17
LXXXIV. — Metz, 16 mars 1838. — Projet d'un long séjour à Solesmes. — Demandes de sermons de tous côtés. — M ^{gr} de Quélen plus favorable à Lacordaire. — M. de Genoude	20
LXXXV. — Au château des Chaises, 27 juillet 1838. — Première confidence de son projet dominicain, qu'il date de quinze mois.	24
LXXXVI. — Rome, 29 mars 1839. — Mémoire pour le rétablissement des Frères prêcheurs. — Assentiment du cardinal Pacca	27
LXXXVII. — Beaune, 9 mai 1839. — Théophile Foisset au Père Lacordaire.	30

LXXXVIII. — La Quercia, 14 juin 1839. — Commencements de la restauration dominicaine. — Quelques détails.	35
LXXXIX. — Paris, 14 janvier 1841. — Discours à Notre-Dame sur la vocation de la nation française. — Projet d'un couvent dominicain à deux lieues de Bordeaux. — Projet de voyage en Belgique. — <i>L'Univers</i>	39
XC. — Couvent de Bosco, 25 mai 1842. — Sur la <i>Vie du président de Brosse</i> , de M. Foisset.	43
XCI. — Couvent de Bosco, 22 juin 1842. — Mort de l'abbé Foisset. — Conseil d'écrire une histoire du gallicanisme.	47
XCII. — Nancy, 14 décembre 1842. — Paris centre des partis pris. — Succès à Nancy. — M ^{gr} Menjaud. — L'ancien et le nouveau <i>Correspondant</i>	50
XCIII. — Nancy, 20 avril 1843. — Projet d'installation à Nancy. — Don d'une maison et d'une bibliothèque	53
XCIV. — Paris, 29 décembre 1843. — Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame en habit dominicain	55
XCV. — Nancy, 19 juillet 1844. — Quête pour les dominicains faite à Beaune. — Gallicanisme de M. Dupin. — Critique des hommes du <i>Correspondant</i> d'alors.	57
XCVI. — Nancy, 2 novembre 1844. — Lacordaire jugeant son style et ses conférences.	60
XCVII. — Lyon, 11 février 1845. — Conférences de Lyon.	63
XCVIII. — Paris, 21 juin 1845. — La liberté de l'enseignement et les légitimistes	65
XCIX. — Paris, 22 janvier 1846. — <i>Catholicisme et Protestantisme</i> . — Conférences d'avent à Notre-Dame de Paris, de carême à Strasbourg	69
C. — Notre-Dame-de-Chalais, 17 mai 1846. — MM. Clerc et Varin. — <i>Catholicisme et Protestantisme</i> . — Chalais, résidence préférée du Père.	72
CI. — Notre-Dame-de-Chalais, 2 août 1846. — Avènement des catholiques purs sur l'arène politique en France. — Pie IX à Rome. — Autorité croissante de M. de Montalembert.	75
CII. — Chalais, 10 septembre 1847. — Sixième pèlerinage	

- à Rome pour voir Pie IX. — Station à Toulon. — Oraison funèbre d'O'Connell. — Station de carême à Notre-Dame de Paris 77
- CIII. — Chalais, 28 octobre 1847. — Jugement sur Pie IX et ses réformes. — Sur les jésuites. 79
- CIV. — Paris, 15 mars 1848. — Opinion de Lacordaire sur la révolution de 1848. — Fondation de l'*Ère nouvelle*. — Le Père est nommé vicaire général de Paris. — Sa candidature à l'Assemblée constituante. 86
- CV. — Paris, 2 juillet 1848. — Journées de juin 1848. — Mort de M^{gr} Affre. — Jugement sur la bourgeoisie. — Continuation de l'*Ère nouvelle*. 89
- CVI. — Chalais, 17 septembre 1848. — Satisfaction d'avoir quitté la politique. 92
- CVII. — Chalais, 6 novembre 1848. — Station de Dijon. — Fondation de Flavigny. — *Ami de la Religion et Ère nouvelle*. — Élection du président de la république . . . 96
- CVIII. — Paris, 10 mars 1849. — Conférences de Notre-Dame de Paris. — *Pensées de Pascal* 99
- CIX. — Paris, 29 mars 1849. — Encore Pascal. 102
- CX. — Flavigny, 14 mai 1849. — Sur la restauration de Pie IX par les baïonnettes françaises. 110
- CXI. — Paris, 17 octobre 1849. — Installation des dominicains à Paris dans l'ancien couvent des carmes 109
- CXII. — Flavigny, 31 janvier 1850. — M. Foisset conseiller à la cour de Dijon. — Chapitre général des dominicains à Naples. — Érection définitive de la province de France. 111
- CXIII. — Paris, 22 avril 1850. — Clameurs à Paris contre les conférences du Père. — Départ pour Flavigny. . . . 113
- CXIV. — Flavigny, 13 octobre 1850. — Érection de la province dominicaine de France. — Le Père Jandel promu au généralat. — Quelques nuages à Rome au sujet du Père Lacordaire. — Jugement sur Pie IX. 115
- CXV. — Paris, 28 novembre 1850. — Sur la publication des conférences dogmatiques et sur les futures conférences morales. 118
- CXVI. — Paris, 10 mai 1851. — Les conférences de Notre-

Dame violemment attaquées. — Profession du Frère de Saint-Beaussant.	121
CXVII. — Paris, 1 ^{er} juin 1851. — Question de savoir s'il doit ou non continuer de prêcher. — Pourquoi il ne veut plus prêcher en province	124
CXVIII. — Paris, 31 décembre 1851. — Sur le coup d'État du 2 décembre.	127
CXX. — Flavigny, 5 avril 1852. — Premier chapitre provincial dominicain.	129
CXXI. — Flavigny, 4 mai 1852. — Le Père annonce son intention de ne pas prêcher le carême de 1853	131
CXXII. — Bligny-sous-Beaune, 27 septembre 1852. — Théophile Foisset au P. Lacordaire. — Du discours pour la translation des reliques de saint Thomas d'Aquin. — M. de Montalembert. — Les classiques païens exclus de l'enseignement par l'abbé Gaume. — Objections sur ce mot du Père : « Dieu est le lieu des esprits »	133
CXXIII. — Flavigny, 3 octobre 1852. — « Dieu est le lieu des esprits. » — Commencements du tiers ordre enseignant. — Le despotisme n'a jamais respecté l'Église. . .	138
CXXIV. — Flavigny, 23 novembre 1852. — Sur le livre des <i>Intérêts catholiques</i> , par le comte de Montalembert.	142
CXXV. — Flavigny, 14 février 1853. — L' <i>Univers</i> , M ^{gr} Sibour et les jésuites. — Incident de l'abbé Gaduel. — Discours du Père à Saint-Roch.	144
CXXVI. — Flavigny, 9 mars 1853. — Encore le discours de Saint-Roch	147
CXXVII. — Flavigny, 26 mars 1853. — Le Père prêche pour les conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Dijon. . . .	150
CXXVIII. — Flavigny, 28 mai 1853. — Sur le <i>Correspondant et l'Univers</i>	152
CXXIX. — Flavigny, 12 juin 1853. — Explication d'une phrase de la lettre précédente. — Invitation à la bénédiction de la chapelle de Flavigny. — Panégyrique du bienheureux Pierre Fourier.	157
CXXX. — Flavigny, 10 septembre 1854. — Expiration du provincialat du P. Lacordaire. — Ses plans d'avenir :	

Oullins, Sorèze, le tiers ordre enseignant. — Conférences de Toulouse	161
CXXXI. — Dijon, 27 décembre 1854. — Théophile Foisset au Père Lacordaire. — <i>Histoire de Jésus-Christ</i> , de M. Foisset.	164
CXXXII. — Sorèze, 4 juin 1855. — Sur la malheureuse attitude de l'épiscopat et du clergé depuis 1851	167
CXXXIII. — Sorèze, 22 août 1855. — Notice d'Ozanam. — Son apologie. — Opinion sur les jésuites depuis 1845 . .	171
CXXXIV. — Sorèze, 6 décembre 1855. — Sur l'incident qui venait d'amener la rupture de M. Foisset avec Veillot .	175
CXXXV. — Sorèze, 13 janvier 1856. — <i>Le Correspondant</i> (nouvelle série). — Sur la politique romaine. — Grand et beau côté du rôle de l'Angleterre.	177
CXXXVI. — Dijon, mai 1856. — Théophile Foisset au Père Lacordaire. — Communication d'une lettre de M. Cousin à Pie IX. — Appréciation de M. Foisset	181
CXXXVII. — Oullins, 24 mai 1856. — Sur la philosophie de M. Cousin	187
CXXXVIII. — Sorèze, 25 septembre 1856. — <i>Le Correspondant</i> doit-il traiter les questions doctrinales? — Brochure de <i>l'Univers</i> jugé par lui-même.	192
CXXXIX. — Sorèze, 6 janvier 1857. — Sur la vieillesse. — Du caractère du siècle. — Fête séculaire de Sorèze. .	197
CXL. — Genève, 18 juin 1857. — Théophile Foisset au Père Lacordaire.— Conseil de clore sa vie par un livre.— Avis contraire à son entrée à l'Académie.	200
CXLI. — Sorèze, 2 juillet 1857. — Peu d'empressement pour l'Académie. — Livre de la fin de la vie.	203
CXLII. — Sorèze, 7 septembre 1857. — M ^{me} Swetchine mourante.	206
CXLIII. — Sorèze, 2 novembre 1857. — M ^{me} Swetchine. .	208
CXLIV. — Sorèze, 26 décembre 1857. — Sur les dissidences intestines des dominicains français : stricte observance, observance mitigée.	211
CXLV. — Sorèze, 26 janvier 1858 — Publication des œu-	

vres complètes du Père Lacordaire. — Double généalogie de Notre-Seigneur.	215
CXLVI. — Sorèze, 18 mars 1858. — Article de M. Foisset sur Renan. — Un mot sur Strauss	217
CXLVII. — Sorèze, 9 août 1858. — Chapitre provincia ^l . — Succès à Oullins, à Bourges, surtout à Sorèze	220
CXLVIII. — Sorèze, 25 août 1858. — Envoi en France du R. P. Besson comme commissaire apostolique.	223
CXLIX. — Flavigny, 13 septembre 1858. — Réélection du Père comme provincial. — Parfaite union avec son ami sur les choses divines et humaines	225
CL. — Sorèze, 23 décembre 1858. — Sur Lamennais.	227
CLI. — Sorèze, 31 décembre 1858. — Encore Lamennais.	231
CLII. — Sorèze, 13 juillet 1859. — Noviciat des études transféré de Chalais à Saint-Maximin. — Fondation de Dijon. Paix de Villafranca	237
CLIII. — Sorèze, 29 juillet 1859. — La révolution de 1830, à propos d'un article de M. Foisset sur les <i>Mémoires</i> de M. Guizot.	239
CLIV. — Sorèze, 23 novembre 1859. — A propos de l'article de M. de Montalembert : <i>Pie IX et la France</i>	242
CLV. — Sorèze, 10 février 1860. — Lacordaire nommé à l'Académie française.	244
CLVI. — Sorèze, 4 mai 1860. — Illusions du P. Lacordaire sur sa maladie.	246
CLVII. — Sorèze, 30 mai 1860. — Encore sa maladie et ses illusions.	248
CLVIII. — Sorèze, 20 août 1860. — Dernière visite à Bligny-sous-Beaune. — M. de Falloux s'y rend.	250
CLIX. — Sorèze, 17 septembre 1860. — Congrégation de Flavigny. — Entrevue avec M. Sauzet	254
CLX. — Saint-Maximin, 7 novembre 1860. — Discours de réception à l'Académie française	256
CLXI. — Sorèze, 27 décembre 1860. — Encore le discours. — Idées sur la question italienne.	259

CLXII. — Sorèze, 7 février 1861. — Gratitude touchante. — Succès du discours. — Visite à l'empereur.	261
CLXIII. -- Sorèze, 13 juillet 1861. — Projet irréalisable d'avoir un cours d'apologétique chrétienne dans une ville de province.	264
Appendice. — Lettre du P. Lacordaire à Prosper Lorain, 2 octobre 1822	267
Séance de réception à l'Académie française. (Notes de M. Foisset)	271
Discours de réception du Père à l'Académie française. . .	283
Réponse de M. Guizot, directeur de l'Académie française, au discours de réception du R. P. Lacordaire.	317



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

OCT 07 '85



a39003 0110684906

/ 2

L A C O R D A I R E , J E A N B A P T I
L E T T R E S D U R . P . H . - D . L

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	04	02	03	14	20	6

